

TOUT UN ENSEMBLE

PHILIPPE DE GUNZBOURG

T O U T U N E N S E M B L E

Philippe de Gunzbourg

TABLE DES MATIERES

En guise d'introduction	3
LES ORIGINES	
- Les origines russes	4
- Les origines françaises	10
- Boulains	24
- Le tennis et les chevaux	27
- Tout cela recommence toujours	32
- Le tramway numéro 19	35
L'ASPECT JUDAÏQUE DE LA QUESTION	38
- L'assimilation	45
- La culture	47
LA FRANCE	50
- Le rentier	56
- La gamine en voyage	60
- La gamine et son vin	66
- Gaby	71
- Le capitaine vétérinaire et le jeune homme	81
L'INTELLIGENCE SERVICE ET LA RESISTANCE	91
- L'orgueil	97
- Une réponse	101
L'AGRICULTURE	106
AFRIQUE	116
- Au bout	117
- L'ennui	119
- Boussuges	122
- Lévi Strauss	135
CERTAINS ASPECTS DU SUD OUEST	
- Lectoure	138
- Un dîner	143
UN ASPECT DU SNOBISME	
- Les deux loden ou les deux snobs	146
- L'équilibre	153
CERTAINS VOYAGES	
- La civilisation en Italie	157
- La brume mauve	162
- Amsterdam	164
CERTAINS ASPECTS FEMININS	
- Chartres, Versailles	171
- Les bijoux, les parfums, les fourrures	174
- Nicole	180
L'emploi	184
Le responsable si seul	186
Le calme	189
CONCLUSION	191

EN GUISE D'INTRODUCTION...

A la campagne, dans la forêt landaise,
Philippe et Marie-Christine, à force de questions,
m'ont encouragé à tout dire!

Ou, en tous cas, à dire beaucoup...
sur mes motivations de vie, sur mes obsessions,
sur mes incertitudes, sur mes certitudes,
sur l'érotisme...

Ainsi, tout s'est déroulé,
et souvent je réponds à Marie-Christine si finement curieuse.

LES ORIGINES RUSSES

J'ai une double origine très marquée. Je me penche d'abord sur ma famille paternelle qui vient de Russie. Avant la Révolution Française, les noms n'avaient pas une très grande signification. On peut peut-être supposer que cette famille est partie d'Allemagne, lors d'une émigration assez globale vers la Russie, au XVIIème siècle. Mais enfin, il n'y a aucune preuve de cela.

D'autre part, j'écarte les fables écrites par un ancien avocat de Russie, financé par mon père vers les 1920, 1922, qui fait remonter cette famille à des origines très anciennes... je n'y crois pas! Je pense en effet, cependant, que tout ce monde-là devait être plus ou moins rabbin dans le cours des temps et sans aucun doute installé en Russie depuis assez longtemps, depuis plusieurs siècles. .

On arrive à trouver des traces plus précises à la fin du XVIIIème siècle mais je me refuse en cette histoire à donner des dates, des prénoms, des mariages. Ce n'est pas une énumération, ce n'est pas un historique, c'est simplement une ambiance que je cherche à dégager.

J'ai vu, en effet, une photo, il y a longtemps, chez une de mes cousines Sassoon, en Angleterre, de vingt ans mon aînée; et quelques renseignements me furent donnés par elle. Ces indications remontaient à un personnage dans le Sud-Est de la Russie, à la fin du XVIIIème siècle. Il était ~~probablement~~ connu dans sa région, riche, propriétaire même, ce qui est absolument invraisemblable pour un Juif, et il aurait émergé. ~~Furent~~ issus de lui un certain nombre d'enfants dont, en tous les cas, mon arrière-grand-père.

Cet arrière-grand-père qui, je crois, s'appelait Joseph, avait été élevé très judaïquement dans des écoles juives et très marqué dans sa jeunesse. Il a assez rapidement quand même cherché à s'assimiler à la Russie, à s'initier à la culture russe. Il vivait dans la région Sud-Est, je ne sais pas exactement où en Russie, au Nord de la Crimée, je pense.

On retrouve sa trace, et ceci m'a été raconté par des oncles, frères de mon père, beaucoup plus âgés que lui, mon père, né en 1872, était parmi les plus jeunes. Ceci est donc de bonne source. Cet arrière-grand-père est devenu, par je ne sais quel mystère ni quelle circonstance, c'est absolument incroyable, un genre de fermier général, dans le sens de l'ancienne France; il affermaient la vodka, il était marchand de grains, surtout d'orge, et il avait de ce fait une situation considérable et unique. Il avait des relations avec le monde russe et il s'est beaucoup assimilé effectivement et profondément à la Russie et aux Russes.

Un détail assez curieux de son mariage me revient. Il traversait des zones immenses, notamment en hiver, en traîneau, couvert de fourrures, et il s'arrêtait souvent dans un relais. Ce relais était tenu par un Juif, avec un hôtel, un petit restaurant; les gens se réchauf-

faient et changeaient de chevaux. Et il est certain que cet aubergiste était extrêmement flatté, honoré, et en transes quand il recevait ce personnage qui avait beaucoup d'allure d'une part, une situation considérable d'autre part, admis par les Russes, Juif, ce qui évidemment ne pouvait que rehausser sa réputation auprès de ce maître-poste.

Ce maître-poste, Dinin, avait une fille. Elle était, paraît-il, jolie et elle avait seize ans. Probablement faisait-elle passer des soirées agréables à ce personnage. Une fois, il a manifesté le désir de l'emmener, ce qui fut réalisé, et il l'a épousée. Cette femme est devenue par la suite extrêmement laide, ne parlant que le yiddish, ²⁶ en dehors du coup, et elle a suivi toute l'évolution sans rien y comprendre, Saint-Pétersbourg, Paris... mais toujours à l'écart, bien entendu.

Cet arrière-grand-père, dès qu'il a eu suffisamment de poids et une situation très importante, beaucoup d'argent, son idéal devint de s'installer, non pas à Moscou où, je crois, il avait passé un certain temps, mais surtout à Saint-Pétersbourg qui était le lieu des tzars, de la Cour. Saint-Pétersbourg était d'ailleurs quasiment fermé aux Juifs. Il y avait des numerus clausus, mais, en plus de cela, il y avait des villes relativement fermées.

Il a créé une banque privée, dans le sens de cette époque, c'est-à-dire consentant des prêts, surtout aux Etats allemands, aux "principicules" allemands. Il a participé au financement des chemins de fer en Russie, il a acquis des territoires immenses en Sibérie, des territoires miniers, des mines d'or, et par la suite il a acquis également beaucoup de terres. Il a fini par posséder des superficies à peine pensables en Crimée.

Cet homme, qui avait peut-être des frères et soeurs, a mené grande vie. Grande vie à Saint-Pétersbourg, puis plus tard à Paris sous le Second Empire : des maîtresses en vue, demi-mondaines en vue, beaucoup de luxe, beaucoup d'élégance, les relations les plus variées, connaissant beaucoup de gens à la Cour des tzars, mais quand même toujours fidèle à son judaïsme de base. Il a eu un certain nombre d'enfants, dont un nommé Alexandre. Cet Alexandre, à ce moment-là, je ne peux pas connaître les dates, probablement juste après le Second Empire, avait un hôtel particulier grandiose avenue du Bois, qui s'appelait avant avenue de l'Impératrice, et depuis avenue Foch. Et un jour, très Russe, il a prévenu sa femme, ses fils, qu'il les quittait pour toujours, qu'il en avait assez, qu'il ne voulait plus les voir. Et il est allé s'établir à Naples, dans un immense palais. On ne l'a plus jamais revu. Il est mort peu après, d'ailleurs.

Un autre de ses fils était Horace, mon grand-père. Vertueux, religieux, rigoureux, menant cependant une vie de seigneur russe, tout en étant fidèle au judaïsme et en le soutenant. Il a en effet joué un rôle de première importance pour ce peuple, faisant atténuer et transformer les lois. Grâce à lui, les Juifs eurent la possibilité de faire leur service militaire, et lui-même, pour donner l'exemple, eut des fils et des neveux officiers de cavalerie, ce qui était également

assez incroyable.

Il a épousé une de ses cousines germaines qui s'appelait Rosenberg, d'une beauté étonnante, et il a eu onze ou douze enfants, dont mon père.

Parmi ces enfants, certains ont été des érudits, surtout judaïques, d'autres étaient de grands fêtards, d'autres ont fait des dettes, un autre a été exilé par son père à Shangaï où il a passé une vingtaine d'années parcequ'il menait à Paris une vie un peu scandaleuse, avec les demi-mondaines de l'époque.

Cet Horace était probablement un très mauvais homme d'affaires, mais enfin il fut quand même, après son père, à la tête de cette banque privée qui portait mon nom. Elle était installée à Saint-Pétersbourg et également à Paris. Ceci eut lieu sous le Second Empire et jusqu'en 1892. Plus tard, cela fut une petite entreprise qui a duré jusqu'en 1917.

Il faut revenir à son père, mon arrière-grand-père qui, sous le Second Empire, avait acheté un terrain vague autour de l'Etoile où il fit construire un palais immense qui se trouve être aujourd'hui le Ministère de la Santé, rue Tilsit.

Il faut se dire que ces gens venaient de Russie une fois par an, aller et retour, en un train privé où il y avait non seulement des familles nombreuses, des précepteurs, des avocats, des rabbins, un médecin particulier, enfin c'était un remue-ménage considérable. Au préalable, étaient envoyés les cochers russes, les chevaux... Ils passaient six mois en un lieu six mois dans l'autre, recevant beaucoup et menant une vie éclatante.

Enfin, pour revenir à mon grand-père Horace, il a mené une vie de grand souci, souci surtout par rapport à ce peuple juif, et il a laissé un nom absolument fabuleux pendant plusieurs générations : on parle encore de lui, même en Israël aujourd'hui.

Un autre frère, assez nul, habitait Paris. Ayant fait des spéculations catastrophiques, il a fini par se loger une balle dans la tête dans son hôtel particulier, ce qui conduisit à la ruine relative de cette famille qui avait été d'une richesse et d'une puissance inconcevables.

Enfin, il y avait une soeur, une grande tante que je n'ai jamais connue. Elle avait épousé un Paul Fould, qui était le frère, ou le cousin, ou même le fils, je n'en sais rien, du Fould qui avait été ministre sous Napoléon III et qui s'est brouillé d'ailleurs avec toute ma famille pour des raisons de succession, d'héritage, ce qui évidemment était très très éloigné du comportement de ma propre famille.

Les gens de ma famille, après mon arrière-grand-père, furent de mauvais hommes d'affaires, mais ils témoignaient d'une grande élégance dans le maniement de l'argent. Leur comportement vis-à-vis de l'argent

schille 1

était assez grandiose, probablement stupide, et indéniablement très russifié. Ils ont laissé un nom de luxe, d'élégance, d'allure. Les descendants, dont mon père, ne devaient épouser évidemment que des Juives, certains ont choisi leurs propres cousines germaines, les autres Juives de Russie n'étant pas acceptables. Cela a amené rapidement une dégénérescence considérable. Ou bien, alors, ils partaient en Europe choisir des Fould, Sassoon, Warburg, Gutmann.

Mon père, après beaucoup d'hésitations, a épousé la jeune Yvonne Deutsch de la Meurthe, dont la mère était née Halphen. Ils se sont tous un peu éparpillés.

Un autre a épousé cependant une Brodsky de Kiev, dont le père était le roi du sucre de l'Ukraine.

J'ai donc eu, de par cette consanguinité, une quantité de cousines et de cousins germaines plus âgés que moi, avec des vertèbres en moins, des grosses têtes, ruinés, et tout cela a disparu progressivement. Ces gens étaient parfois d'une grande élégance de vie et d'une élégance morale très grande.

Pour revenir un peu en arrière, en 1892, quand ils ont subi cette faillite, ce fut une faillite absolument honorable, et la Banque de Russie, sous l'impulsion du Tzar, a évité qu'on se précipite aux guichets, car on estimait que les gens de ma famille paieraient tout ce qui pourrait être dû, jusqu'au dernier carat. Malgré cela, il subsista quelques restes, mais après avoir réglé la faillite, ils ont certainement perdu plus des trois-quarts de ce qu'ils possédaient.

Voilà à peu près tout ce qu'on peut dire d'eux d'une façon très rapide. Ils ont quand même laissé un nom historique dans ce peuple juif. On trouve des traces de tout cela aux Etats-Unis, à New York. J'ai vu des gens à New York, quand j'étais jeune homme, émerveillés de penser que j'étais le petit-fils d'Horace, cela avait un sens.

Ils ont été titrés. Le titre était à la mode de l'époque. Ils ont été les amis du Grand Duc de Hesse et ils l'ont aidé considérablement avant 1871. Il leur a donné le titre de baron, ce qui était fréquent. Ce qui l'était moins, c'est que ce titre fut reconnu comme également russe et parfaitement admis en Russie par le Tzar. Ceci pour tous les descendants mâles. Ce qui fait que toutes les branches, et pas seulement celle d'Horace, ont le droit de porter ce titre, un grand nombre de descendants le portent sauf moi-même, mon cousin Serge et mes fils.

Il y a des histoires, des détails... Et je suis surpris de voir que le comportement de certains d'entre eux était très slave et russe. Des espèces de manies de fugues pour certains, d'autres s'amourachant et entretenant royalement des femmes laides, et que sais-je?...

Un de mes oncles, Dimitri, qui a été un des grands animateurs des ballets russes avec Diagilev, avait comme maîtresse une des ballerines, mais pas du tout la plus brillante.

Ils étaient bien habillés, certains très beaux comme mon père,

parlant avec une intonation russe et très fidèles à la Russie.

Voilà à peu près tout ce que je peux en dire. Tout cela s'est éparpillé, ou dans la dégénérescence rapide, ou par beaucoup de pertes d'argent et de ruines, puis à cause des révolutions. Quelques-uns ont survécu, surtout ceux qui ont fait de brillants mariages en Europe... Mon père ne parlait jamais de la Russie, c'était une page tournée. Mais tous ces gens avaient une espèce d'idée qu'ils étaient mieux que les autres : plus élégants et mieux que les autres judaïques des pays européens qu'ils fréquentaient.

Certains de la génération de mon père étaient plus particulièrement russes, même par leur physique, que d'autres. Leur mère avait été très belle. Je ne crois rien, je ne sais rien, est-ce qu'il y a des mystères, je ne sais pas, je n'en ai aucune idée...

Alors voilà dans l'ensemble ce qui s'était passé. Ils ont été évidemment alliés à des familles comme les Warburg de Hambourg qui furent très puissants auprès de Guillaume II. En fin de compte, alliés à tout ce que le judaïsme pouvait représenter de puissant, d'assez brillant dans les divers pays. C'était un comportement assez aristocratique dans le genre.

Leur vie, avant 1892, était grandiose. Un palais immense : maintenant ce qu'on montre en Russie n'a rien à voir, ce sont les appartements d'un de mes oncles, soi-disant ruiné, qui a vécu là jusqu'en 1917. Cela n'a absolument rien à voir avec un très grand palais qu'ils avaient, probablement de 1845 à 1893. Entourés d'une armée de clients, d'artistes, de régisseurs, d'avocats, de Juifs pauvres, d'intellectuels, de demi-escrocs, et une domesticité évidemment colossale.

Ils ont eu des amis à la Cour de Russie, j'en ai vu beaucoup qui sont arrivés à Paris en 1918, 1919. Mon père en tutoyait un certain nombre qui avaient été dans la Garde, des hommes de l'Empereur, avec des noms. Je n'ai jamais été en Russie... cela m'a marqué cependant.

J'ai souvent été le confident d'un certain nombre d'oncles âgés, frères aînés de mon père, quasiment ruinés. Certains de ces gens ont d'ailleurs fini par vivre à Paris, plus ou moins à la solde de mon père, et moi j'étais adoré d'eux. Ils me considéraient comme un des leurs, je n'étais pas semblable aux gens de ma famille française, à leurs yeux j'étais autre, j'étais à eux : "Toi, tu es différent, tu n'as rien à voir avec eux, tu es comme nous." J'ai entendu cela souvent. Ces gens finissaient leur vie paresseuse, faisant des réussites, dans le silence, parlant très peu et poussant les cartes devant une fenêtre ouverte, en été. Certains, dont Jacques de Gunzburg, ont fréquenté la société française, mais les autres, non, véritablement, non. C'était la Russie, puis, plus rien.

Mon père s'est assimilé sans joie à sa belle-famille et, sauf lors d'événements comme en 1918, 1922, il ne voyait plus les Russes. Mon père s'était tourné vers l'Angleterre d'Edouard VII, et certainement auparavant vers celle de la Reine Victoria. Il fut un maniaque de l'Angleterre et de l'élégance anglaise.

Je ne crois pas qu'ils étaient intelligents, sauf un ou deux, dont Jacques de Gunzbourg. Ils étaient scrupuleux, excepté Dimitri, élégants en leur comportement, de façon si naturelle.

Avant de terminer ceci, pour faire ressortir l'aspect russe de ces personnages, j'ai l'image de mon oncle Dimitri qui suivait le grand créateur des ballets russes, Diaguilev. Il l'a suivi dans toutes les capitales d'Europe, je crois même en Amérique du Sud, en laissant des dettes partout. Je me souviens bien après sa mort... il est mort à cheval, officier au moment de la Révolution, tué probablement par des bandits ou des révolutionnaires, je ne sais pas, personne ne le sait. On lui avait dit de ne pas aller dans ce désert. Il avait mis une selle en cuir rouge de Russie et il a disparu. Il avait aussi la manie de la fugue, il disparaissait parfois, mais cette fois-là en pensant aussi qu'il reviendrait. Quatre ans après sa mort, comme il avait laissé des dettes, et après que mon père les eût réglées, les grands hôtels de Paris, de Vienne, de Berlin et de Londres ont envoyé des malles immenses remplies de vêtements du début du siècle, laissées en gage.

Tout le monde est mort, mais les histoires les plus invraisemblables de quasi-folie et de générosité, d'esprits bizarres, d'esprits curieux, se sont révélées.

Il y eut des esprits curieux. Un Willy, par exemple, un de mes cousins d'Autriche, qui avait encore beaucoup d'argent juste après la guerre de 14-18. Il était fort en droit, et il a plaidé lui-même la cause de ses territoires immenses dans ce qui était devenu la Tchécoslovaquie. Il a donc plaidé lui-même contre l'Etat tchécoslovaque qui les accaparait; il a gagné son procès, et puis il leur a dit publiquement : "Bien entendu, je vous donne les terres!". Ils étaient comme cela. Ils étaient ainsi.

LES ORIGINES FRANÇAISES

L'autre origine est plus compréhensible et infiniment plus précisée. C'est elle qui me permet d'évoluer, de vivre. Là aussi, j'évoquerai des dates, mais approximatives, cela n'a pas grand intérêt.

Alexandre Deutsch était originaire d'une bourgade d'Alsace. J'ai oublié le nom du lieu. Cet homme était de profond bon sens et de grande intelligence, d'ambition solide, certainement ne perdant pas son temps dans des rêves ou des utopies philosophiques. Très jeune il épousa une jeune fille d'une condition un peu supérieure à la sienne. Elle venait d'une famille Picard, qui était de Nancy. Cette famille Picard était probablement de petite bourgeoisie commerçante, alors qu'Alexandre Deutsch, au départ, ne faisait qu'à peine partie de la bourgeoisie. Il a dû commencer par être petit commerçant, représentant, cherchant sa voie, très uni à sa femme. Ils ont pu amasser les premiers sous et ils se sont installés à Paris, comme cela se faisait à l'époque, vers les années 1838-1840, je pense, pour faire du petit commerce, peut-être du porte-à-porte, je ne connais pas les détails.

On le trouve dans une demeure plus que rudimentaire, en banlieue, à Pantin, quasiment dans des terrains vagues et avec une petite ferme qu'il avait achetée, un hangar qui lui servait de dépôt pour les commerces variés qu'il pouvait exercer.

Assez rapidement, je dirais vers 1845, il s'est appliqué à la fabrication de l'huile lampante d'origine végétale. Il allait constamment dans les Landes, revenait avec des barils de résine, et effectuait des mélanges de tout cela avec son unique employé, monsieur François. Il raffinait ce qu'il obtenait dans des serpentins rudimentaires pour en faire de l'huile lampante.

Cet Alexandre Deutsch avait des idées d'avenir, il voyait l'avenir. Il voyait certainement un avenir rentable, la puissance de l'argent. Modeste, travailleur, sobre à tous points de vue, aidé par sa femme. Il a eu deux fils - il en a eu en fait trois, mais l'un d'eux est mort très jeune, de la tuberculose je crois. Son fils aîné s'appelait Henri, et le deuxième Emile. Henri, assez rapidement, a révélé une forme de génie, génie de la création, génie d'imagination, génie des idées. Emile était un homme infiniment plus terre à terre, plus logique, avec plus de bon sens. En fin de compte, au long de leur vie, l'un avait les idées géniales et l'autre les appliquait.

Tout ce monde-là s'entendait à la perfection, d'une façon totale, absolue, une vie de famille extrêmement forte. Ils étaient Juifs, naturellement, mais, sauf peut-être une ou deux fêtes par an, cela jouait très peu dans leur existence.

Je pense qu'Henri Deutsch a dû naître vers 1846 ou 1847 et mon grand-père Emile, le père de ma mère, en 1848. Ils ont été, en fin de compte, parmi les grands créateurs du capitalisme de combat, le capitalisme du travail, le capitalisme du risque, le capitalisme aventu-

reux, le capitalisme appliqué à l'imagination et avec une volonté absurde d'en sortir et de grimper, ne ménageant jamais leur peine. Les questions nourriture, sommeil, repos, loisirs n'existaient pas pour eux.

Les parents se sont sacrifiés et ont fait des efforts considérables. Chose très rare à cette époque pour des gens comme eux, ils ont mis leurs deux fils à Sainte Barbe, collège très napoléonien, place du Panthéon. Très très dur : on les mettait en cellule parfois avec du pain et de l'eau. Et ils ont travaillé d'arrache-pied, car il s'agissait de grimper. Tout était axé sur le fait de grimper, d'évoluer, de bouger, d'être dans l'action, d'avoir une situation et de s'enrichir. La notion argent comptait presque uniquement. Mais ils n'ont jamais été des financiers, des spéculateurs. C'étaient des gens qui risquaient : ils avaient deux sous, ils en mettaient un-et-demi dans une idée, dans une idée de réalisation qui pouvait rapporter. Leur critère, c'était le rapport, c'était faire de l'argent.

Emile était sorti étant bachelier, ce qui était déjà une promotion à cette époque, et Henri, très brillant, a été plus loin dans les études, ingénieur chimiste d'après certains. En tous les cas, il a continué des études pendant deux ans. C'était un être tout à fait génial.

Avec un employé, monsieur François, Alexandre, Henri, Emile, aidés par leur mère qui leur apportait des gamelles de nourriture pour ne pas perdre de temps et qui tenait les écritures, le grand livre, le journal, le livre de caisse, ils ont travaillé d'arrache-pied dans une discipline rigoureuse.

Peu de temps après - à quelle date, je ne sais pas, vers les 1867, 1868 peut-être - Alexandre Deutsch avait appris qu'un Américain, un aventurier d'ailleurs, avait découvert en Pennsylvanie, à peu de profondeur, un liquide noir qui pouvait servir d'huile lampante avec un raffinage rudimentaire, et on pensait à l'avenir. On pensait qu'il y avait une capacité d'explosion dans ce liquide. C'était le pétrole. Et l'aventurier s'appelait Rockefeller. Il avait créé une petite société plus que douteuse, la Standard Oil of Pennsylvania.

Alexandre Deutsch, étant dans les huiles lampantes, a vu là un avenir. Il est allé chez un cousin éloigné, financier à Paris, et qui oeuvrait autour de la chaussée d'Antin. Il était riche. Et il lui a demandé dix mille francs de l'époque. Ce cousin consentit le prêt. Quelques années plus tard, la somme fut remboursée avec les intérêts. Cette somme permit de faire venir des fûts de pétrole, de ce liquide noir inconnu en France. Ma famille s'est mise à bricoler avec les serpentins. Le succès fut étonnant.

Très rapidement, les fils entrèrent en activité avec monsieur François, circulant en France avec des fûts, ils commencèrent à monter un réseau commercial d'épiciers, le père restant sur place et la mère également. Ils voyageaient en chemin de fer avec des fûts, et ils les distribuaient en palabrant, en discutant avec une grande précision et une grande violence face à cette clientèle très dure des épiciers de l'époque.

Lorsqu'ils arrivaient dans une gare, cela mon grand-père me l'a dit lui-même peu avant de mourir, et si c'était après dix heures et demie ou onze heures du soir, ils couchaient sur un banc parce qu'ils commençaient à circuler vers cinq heures et demie du matin, il était inutile et trop coûteux de prendre une chambre pour quelques sous.

Ils étaient tour à tour chimistes, voyageurs de commerce, vendeurs, comptables, ils étaient tout, et ils sont arrivés comme cela, en s'enrichissant jusqu'à la guerre 70-71. Les fils sont partis à la guerre, se sont normalement et bien conduits, autour de Paris. Ils ont vécu la Commune. Après cela, ce fut une petite industrie : petit raffinage, davantage d'employés, des ouvriers. On n'était pas tellement loin du moteur à explosion, venu quelques années plus tard, qui a été évidemment un grand saut. Ceci a continué jusqu'en 1878 environ et pour le premier, Emile, suivi d'ailleurs par Henri un ou deux ans plus tard, il y a eu un bouleversement étonnant.

A ces époques, les mariages représentaient souvent une promotion ou, dans d'autres cas, un enrichissement. Par je ne sais quel hasard, mon grand-père Emile Deutsch avait rencontré, avait pu connaître mon arrière-grand-père Georges Halphen dont la femme était née Stern. Et certainement ces Halphen, ces Stern, faisaient partie de la Société tout à fait parisienne, ils étaient des gens importants, châteaux, chasses, hôtels particuliers. Un Halphen fut médecin à la Cour de Versailles sous Louis XV. Fin XVIIIème, ces gens, eux aussi originaires de Lorraine, habitaient Paris. Début du XIXème siècle, on en trouve un, je pense, maire de Paris, un autre Régent de la Banque de France. Possédant d'importantes exploitations minières, ils ont été dans les sucres, ils avaient des intérêts considérables en Amérique du Sud. Certains faisaient partie du Cercle de l'Union qui, après le Jockey, est un club très fermé, très français. Patriotes et nationalistes, au point qu'ils n'aimaient pas sortir des frontières françaises, à la rigueur pour faire une petite cure en Suisse française mais c'est tout, vivant avec l'idée de la disparition de l'Alsace et de la Lorraine en 70. Un peu hautains, grands bourgeois, assez similaires aux autres grands bourgeois de la société française. Ils se disaient Israélites français, et trouvaient de bon ton d'avoir des livres de prière qu'ils n'ouvraient pas, sauf pour se rendre deux fois par an à quelque cérémonie juive - d'ailleurs on ne prononçait jamais le mot Juif, on disait Israélite - mais en fin de compte, sur plusieurs générations, s'il n'y avait pas eu l'affaire Dreyfus qui a évidemment bouleversé des gens de cette sorte, ils avaient au fond un désir non exprimé de devenir catholiques.

Qu'Emile Deutsch, petit bonhomme sans origine mondaine ni de société, mal dégrossi, approchât des gens comme cela, à la rigueur cela peut s'expliquer, mais que Georges Halphen, après avoir réfléchi, ait dit : "Je préfère donner ma fille aînée Louise (c'était ma grand-mère) à ce petit Deutsch remarquablement intelligent et qui aura un jour une situation considérable, je préfère cela plutôt que de la donner à quelqu'un de notre monde."!... Etant donné qu'il fallait épouser des Israélites, "notre monde" c'était les Pereire, les Fould et les alliés de ces familles-là.

D'ailleurs, j'ai entendu dire beaucoup plus tard par un des amants de Gaby : "Nous connaissions quelques Israélites, les seuls qu'on pouvait connaître : les Halphen, les Stern, les Pereire, les Fould."

En plus de cela, Louise Halphen arrivait avec une dot importante car la famille Halphen était riche. Cela a tout changé. Cet événement fut suivi, deux ans plus tard, par un autre mariage, celui d'une cousine au second degré de Louise Halphen, Marguerite Raba, qui a épousé Henri Deutsch. Elle était moins riche, mais d'une famille très ancienne à Bordeaux au XVIème siècle, venant de l'Inquisition au Portugal. Les Raba, ainsi que les Gradis, furent proposés pour être annoblis par Colbert, et ils ont refusé à l'époque parce qu'ils auraient dû jurer sur le crucifix.

Les Gradis, qui me sont apparentés et assez proches d'ailleurs par les deux côtés, sont des gens très installés dans une province française, ou l'étaient tout au moins, et plus qu'assimilés.

Ma grand-mère, Louise Halphen, a décrotté son mari qu'elle adorait avec beaucoup de sévérité, car elle était très dure, comme tous ces Halphen, gens sévères, hautains, durs. Ils ont maintenant tous disparu. Un de mes cousins porte encore ce nom, mais il est à beaucoup de points de vue très différent. Ce fut un grand saut pour mon grand-père Deutsch et pour son frère.

Pendant ce temps-là, il y avait le moteur à explosion. Il y avait des raffineries à Rouen, en Gironde, une petite raffinerie à Pantin, un réseau commercial dans toute la France, le pétrole Luciline. Ce sont les Deutsch qui ont découvert le bidon plombé de cinq litres, étonnant pour l'époque. Plus tard l'évolution a suivi l'automobile et l'aviation, bien entendu.

Ils sont devenus de très gros industriels, des concurrents importants des Fenaille, des Desmaret, il y avait quatre ou cinq autres pétroliers plus ou moins puissants. Ils se partageaient la France. C'était important et gorgé d'avenir. Et puis ce mariage!... La loge à l'Opéra, les chevaux de course, les fêtes mondaines... Moi je me souviens, tout petit enfant, ma grand-mère avait son "jour", le lundi, avenue d'Iéna. Cela a changé évidemment l'aspect des choses!

Et nous arrivons ainsi en 1892, où là également, il y a eu un autre saut très important. Ce fut le suivant : les barons de Rothschild approchèrent mon grand-père et son frère - mon grand-père s'en méfiait d'ailleurs un tout petit peu mais néanmoins quel est le Juif qui n'est pas admiratif, craintif, émerveillé par les barons de Rothschild. Ils ont donc approché les deux frères qui étaient les deux maîtres d'oeuvre à ce moment-là. Leur père vivait encore, mais je pense qu'il était à la fin de sa vie active. Alexandre Deutsch a dû mourir vers les 1897, 1898.

Et voici la proposition : les barons de Rothschild avec leurs polytechniciens, leurs ingénieurs, firent dire aux Deutsch qu'ils connaissaient fort bien : "Nous avons des intérêts pétroliers à travers le monde, nous avons un grand réseau commercial en Espagne, nous avons

des puits de pétrole à Bakou, Batoum, quelques puits en Pologne - je crois aussi en Roumanie - nous avons quelques bateaux - je crois qu'ils avaient quelques bateaux - et nous n'y connaissons pas grand-chose, cela se développe d'une façon considérable avec les inventions actuelles et l'évolution économique, cela nous déborde, nous en avons assez, cela nous fatigue (les rois ont le droit d'être fatigués!) et nous vous proposons de vous vendre cinquante pour cent de nos avoirs."

Les Deutsch ont réfléchi et, comme a dit mon grand-père : "Nous avons pris cinquante pour cent, ce qui pouvait satisfaire les Rothschild d'une part, et nous aussi d'autre part, car ainsi personne ne pouvait se voler en fin de compte!"

Il faut admettre que mon grand-père et son frère étaient des durs, des lutteurs. On n'arrive pas à tout cela par de doux sourires, par les quelques petites angoisses, les quelques petites sautes d'humeur, les petites peurs de tous leurs descendants.

C'était autre chose, c'était la lutte, c'était le cynisme. La lutte et le cynisme, mais dans la limite de ce qui était permis : il s'agissait de frôler cette limite, mais au-delà le risque n'en valait pas la peine. Ainsi fut dit et ainsi fut fait, et à partir de ce moment-là évidemment ils eurent leurs sources directes de matière première, puisqu'ils devenaient à cinquante pour cent propriétaires d'un certain nombre de puits de pétrole.

Leur puissance mondiale, leur puissance française se sont développées d'une manière colossale, même par rapport à leurs concurrents Fénaille et Desmarets qui avaient quelques intérêts aussi dans certains puits en Europe Centrale.

Cela leur a donné une position, un état particulièrement fort, solide. Ils passaient sur un plan international, mais le curieux avec ces gens-là c'est qu'ils étaient essentiellement français, ils refusaient de parler les langues étrangères et ils sortaient difficilement des frontières.

Mon grand-père était bien obligé, à ces époques-là, d'aller à Bakou, à Batoum, en Russie, en Pologne, et il y allait, mais cela lui était quand même pénible.

C'était des gens étonnants! Ils avaient la faculté de trouver, de faire sortir l'or de n'importe où. Mon grand-père disait : "Le petit père Deutsch a de la chance, il a du flair." Tout ce qu'il touchait lui réussissait. Il n'était pas encombré - Dieu sait que tous leurs descendants, enfants, petits-enfants, arrière-arrière-petits-enfants, ont été encombrés par la stupidité, par l'angoisse, et ils ont tous fini par être entre les mains de vagues directeurs et fondés de pouvoir, bien évidemment! En plus de cela, des espèces de maîtres-chanteurs et d'ignobles individus qui, du temps de mon grand-père avaient été tirés du néant, travaillaient, étaient parfaits, mais plus tard, quand ces gens ont été livrés à eux-mêmes, qu'est-ce que cela a donné?

Mon grand-père avait une forte personnalité, mais sans culture,

axé uniquement sur l'action, sur le flair, sur le développement. Très Français, très, très, très...

Il y a eu des sauts. Il y en a eu d'autres. En fin de compte, il y a eu la venue de quelques barils de chez Rockefeller, il y a eu un moteur à explosion et les mariages. Il y a eu l'union avec les grands barons et puis, il y a eu autre chose...

Quelle fut cette autre chose? Eh bien, évidemment, pendant ce temps-là leurs affaires de départ prospéraient énormément : des raffineries, des dépôts... Le Havre, Rouen, Bordeaux, la région parisienne, Juvisy, l'Espagne. C'était considérable. Et on était à la veille de l'aviation!

Henri Deutsch, je ne veux pas m'attarder, fut vraiment le grand animateur de toute l'aviation européenne et principalement de l'aviation française; cela s'est même terminé par la construction d'avions de chasse Nieuport pendant la guerre 14-18. Il avait acheté Villacoublay qu'il a fini par donner à l'Etat. Il fut l'un des fondateurs de l'aviation : des prix, des encouragements, Santos-Dumont, la boucle de la Tour Eiffel... Mais enfin, il n'y a pas eu que cela, il y eut beaucoup de participation, d'animation. Cela le passionnait mais en même temps cela développait leurs affaires, c'était de l'essence à consommer en puissance.

Un évènement important survint en 1899, peut-être 1900. Deux individus se présentèrent chez les grands barons à Londres. L'un, un Hollandais nommé Deterding qui, je crois, avait commencé comme instituteur aux Indes Nééerlandaises, Java, Sumatra, je ne sais pas exactement, et l'ayant vu moi-même plusieurs fois à la chasse à Boulaing avec mon grand-père, je ne serais pas étonné qu'il ait eu du sang mêlé. Il avait un aspect curieux. C'était une intelligence étonnante, et un cynique personnage, un personnage mondial.

A ce moment-là il avait découvert du pétrole, avec quelques copains, également aux Indes Nééerlandaises, dans des conditions d'extraction très simples. Il s'est entouré, il a créé une petite société, appelée la Royal Dutch, dont le siège était à Amsterdam. Avec quelques amis, plus quelques banquiers de seconde zone, ils ont financé cela, ils ont créé cela, et au bout de deux ou trois ans d'exercice, si je puis dire, il s'est trouvé assez rapidement débordé par des questions de transport et il s'est entendu avec une petite compagnie appartenant à un monsieur Samuel, juif, qui faisait du cabotage sur les côtes de Chine, Indochine, Singapour... Commerce des fausses perles, des nacres et également du commerce irrégulier, opium et autre, je n'en sais rien. Enfin, ce n'était certainement pas du tout pur. Il avait deux ou trois rafiots, d'ignobles rafiots.

Samuel avait créé une petite société qui s'est appelée Shell, c'est-à-dire "coquille", et il s'était entendu, je crois à cinquante pour cent lui aussi, avec Deterding, la Royal Dutch, pour ramasser au passage de grands fûts, des citernes, placés sur les ponts de bateaux ou à fond de cale pour les amener à Rotterdam, ou éventuellement dans le port de Londres, parce que son port d'attache était Londres.

Mais il fallut davantage de finances à un moment donné. On avait trouvé d'autres nappes de pétrole et, d'un autre côté, il fallait donner une allure différente. Alors, sous l'impulsion de Samuel pour qui, comme pour tout Juif, y compris moi d'ailleurs, il n'y a rien de plus noble, de plus grand que les grands barons, Deterding s'est rendu chez les grands barons à Londres qui se sont intéressés à l'affaire et ont dit : "Nous ne pouvons rien faire, nous allons vous adresser à nos cousins, les grands barons de Paris, rue Lafitte."

Ils n'ont fait ni une ni deux, Samuel et Deterding, la main dans la main - ils ne se quittaient pas, ils avaient toujours peur de se faire voler par l'autre - ils sont allés chez les grands barons rue Lafitte, qui leur ont dit : "Ecoutez, c'est fort intéressant. Nous allons, après une première étude avec nos ingénieurs, présenter cela aux deux frères Deutsch qui s'occupent à cinquante pour cent de toutes nos affaires mondiales de pétrole. Ce sont eux qui gèrent notre part, sous notre contrôle, ce sont eux qui gèrent les intérêts pétroliers, allez les voir."

Ils se sont trouvés en présence des deux frères Deutsch. Ils ont eu leur flair habituel, flair de gens qui n'avaient pas besoin de connaître la psychologie. Des gens comme mon grand-père sentaient très bien si quelqu'un était rentable ou non. Son critère était la rentabilité de l'individu. "Est-ce que cet individu me rapportera de l'argent ou pas?" Il ne s'agissait pas de connaître ses états d'âme. Il n'avait pas le temps et puis c'étaient des questions qu'il ignorait complètement. Les deux frères furent extrêmement enthousiastes et ils firent partager cet enthousiasme à leurs associés, les grands barons. Donc, il y a eu à ce moment-là les grands barons de partout, de Londres, de Paris surtout et, éventuellement un peu à la traîne, les grands barons de Vienne, car il y avait aussi des grands barons à Vienne en ces époques reculées.

Les frères Deutsch avaient un petit cousin pauvre qui travaillait pour eux et qui a fini très riche, avec une situation importante. Il s'appelait Marcel Kapferer, et son frère, Henri Kapferer, s'occupait de l'aviation. Mon grand-père, en particulier, a envoyé les deux frères ou l'un d'eux, cela je n'en sais rien, passer dix-huit mois aux Indes Néerlandaises. Ils ont envoyé des rapports optimistes. A leur retour, vers 1901 ou peut-être vers 1902, ils se sont mis en rapport avec tous les grands barons, en tous les cas avec leurs ingénieurs et surtout les gens de Paris, et ils ont décidé de mettre leurs avoirs au maximum dans la Royal Dutch et Shell, ce qui fut le cas des deux groupes, plus spécialement peut-être mon grand-père et son frère.

Etant donné qu'à ce moment-là leur affaire de pétrole était florissante et que le fisc n'était pas exigeant, ils puisaient dans leurs immenses bénéfices pour acheter des parts de fondateurs, de Royal Dutch, de Moera Enim, d'Astra Romana, de Mexican Eagle, de Venezuelian Oil Company et de combien d'autres!

Ils ont suivi toutes les augmentations de capital et ils ont fini par posséder, les Rothschild et eux, dans les grands jours, dans les 1920, donc beaucoup plus tard, environ douze ou treize pour cent,

tous ensemble, les avoirs de la Royal Dutch et peut-être une grosse partie de la Shell. Leur fortune a plusieurs fois centuplé, je pense, ils ne vendaient d'ailleurs pas de Royal, ce qui a fait dire à certains de leurs petits-fils : "Ne vendez jamais de Royal!" Si mon grand-père était là aujourd'hui, il n'en aurait pas eu, il aurait fait autre chose. Mais voilà, les miens sont merveilleux et gentils, et bons et faibles, et ils ont des Royal... ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée.

Mais enfin, mon grand-père aurait bougé. Il n'hésitait pas, s'il avait gagné quelque chose quelque part, à foutre le tout en l'air pour aller ailleurs. Je dis ailleurs, mais en restant en France quand même, quoique ses biens fussent beaucoup à Amsterdam, dans des coffres-forts. Cela a changé la face des choses, là aussi. C'est devenu colossal. C'est le fait que ces Deutsch avaient fini par devenir de gros industriels, de grands détenteurs d'actions Royal Dutch, Shell et autres. Ils n'étaient pas intéressés par la finance, ils ne faisaient pas de finance, ils n'étaient pas banquiers à une époque où mon grand-père disait : "Je ne suis jamais allé dans une banque." Peut-être à la fin de sa vie avait-il un petit compte dans un Crédit Lyonnais quelconque... et encore! Je n'en sais rien.

Il fonctionnait avec son propre argent, il ne payait ni frais ni agios. Il avait un certain mépris pour la banque et aussi une crainte.

Et après cela, qu'est-ce que c'est devenu? Probablement ces frères Deutsch, cette famille Deutsch fut-elle dans les quinze ou vingt plus grosses fortunes d'Europe. Cela avait beaucoup changé.

Pendant ce temps-là, mon grand-père avait perdu sa femme, en 1913 ou 1914, d'un cancer, jeune à cinquante-quatre ans. Il avait eu quatre filles qu'il adorait. Il a beaucoup regretté de ne pas avoir de fils. Parmi ses filles, il y avait ma mère. Il avait des gendres assez élégants. L'un, fin et cultivé, mon oncle Henri Goldschmit, devenu Goldet par la suite, avait fait Centrale et était assez proche, du point de vue travail, de son beau-père. Mais c'était un nerveux, un angoissé. Il avait peur... peur de la vie. Mon père, exquis, beaucoup d'allure, très beau, anti-français; c'était affreux, il était très anti-français parce qu'il estimait que les gens qu'il voyait par ma mère, sa famille et autres, étaient de petits bourgeois en fin de compte. Et il était pour l'Angleterre de l'Empire et pour la Russie dont il ne parlait jamais. Il n'était pas très intelligent, mais il avait du bon sens, assez ignorant et craintif lui aussi, et en-dehors de tout.

Mon oncle Esmond, qui venait des Indes, avait une fortune contrairement aux autres gendres qui n'avaient rien. C'était un oriental exquis, charmant, léger, en-dehors de tout. Mon oncle Robert, cousin germain de mon père, avait épousé ma dernière tante, ma petite tante Lucie aujourd'hui âgée de quatre-vingt-sept ans. Ma tante Valentine Esmond, que j'ai adorée, et ma tante Marie qui était une femme de qualité, timide, écrasée par son mari mais veuve jeune, et une femme de bon sens, solide. Tout cela ne donnait rien!

Du côté de Henri Deutsch, cela ne donnait rien. Un gendre peu aimé, un autre gendre qui a rapidement quitté sa femme, impossible à vivre il faut bien le reconnaître. C'était un Gradis, un homme intelligent, un homme d'action qui a fait beaucoup au Maroc. Le reste, c'étaient des filles. L'une d'elles, cousine de ma mère, Suzanne Deutsch, était un génie en son genre. Elle s'est appliquée surtout à l'aviation. Une veuve, madame Raba Deutsch. Mon grand-père se trouvait très seul dans tout cela, sauf peut-être avec Suzanne Deutsch, mais rien n'atteignait sa cheville, rien, du néant!...

Mon grand-père était content et flatté que ses filles aient épousé des gens d'une condition autre. Il était très impressionné par mon père, par son élégance, car il était un monsieur. Puis, cela a continué, il a joué un rôle important, presque politique, indirectement, par le Syndicat des Pétroliers dont il était Président, il avait mis la main sur la franc-maçonnerie, sur le Parti Radical, sur des journaux.

Il avait des hommes à lui. Sur la demande du Gouvernement, il a organisé tout le ravitaillement de la Voie Sacrée. C'était, pour la première fois, sur cent quatre-vingt ou deux cents kilomètres jusqu'à Verdun, une conduite de camions... des camions Renault chargés de troupes et de munitions. Il a fait cela sans perdre un sou! Mon grand-père n'agissait pas dans le gratuit. Mais enfin, c'était important comme organisation, cela a servi beaucoup dans la bataille.

Il était extrêmement honoré et flatté dès qu'un haut fonctionnaire, un homme public, un ministre l'approchait. Son frère est mort à la suite d'un accident de bateau et il était donc seul... 1919, 1920. Il est mort en 1924, j'étais avec lui d'ailleurs. Il est resté six semaines à Quimper et puis il est mort. Je n'ai pas été avec lui tout le temps parce que je suis parti au service militaire, mais enfin nous avons fait le voyage ensemble. Ce fut à la suite d'un accident de taxi dont il ne m'avait pas parlé au départ de Paris.

Il a mis le syndicat des pétroliers au pied du mur. Il leur a dit vers les 1920 : "Nous allons être dévorés par deux et presque trois mastodontes." Il s'agissait surtout, en ce temps-là, du groupe Rockefeller et du groupe Royal Dutch-Shell, Deterding-Samuel, devenu Lord Bearsted, et de la British Petroleum qui appartenait en grande partie à l'Intelligence Service et à l'Amirauté Britannique.

Il a dit : "Partageons-nous la France. Ne nous faisons pas la guerre, mais faisons face à l'étranger." Or, au bout de six mois, par petitesse, rien ne s'est fait. Et cela discutait, et cela trichottait. Lui était un homme d'action, il n'avait pas le temps. Il leur a dit : "Ecoutez, ceci dure depuis six mois, vous ne serez pas étonnés de savoir que, comme j'ai des relations particulièrement privilégiées avec le groupe Royal Dutch-Shell, je vais m'entendre avec eux, étant donné que nous n'arrivons à rien, et pourtant ce serait préférable, et pour nos intérêts et pour ceux de la France." Et effectivement il s'est entendu, et en 1922 à Deauville - j'étais là d'ailleurs, petit jeune homme - il a vendu quarante-neuf pour

cent, ce qui était très rare comme pourcentage, de son affaire de pétrole dans toute la France. Les puits de pétrole qu'il avait avec les Rothschild avaient dû disparaître avec les révolutions, sauf miraculeusement Bakou et Batoum où leurs puits furent vendus à la Shell avant la révolution de 1917. Il y avait cependant encore des puits en Pologne et en Roumanie. Le réseau commercial espagnol fut maintenu, car l'origine n'était pas la même et il fut rapidement nationalisé. En tous les cas, son entreprise en France fut en partie vendue et il put y maintenir ses hommes, ceux qui dirigeaient, dont plus tard Jacques Vidal.

Il est resté quand même majoritaire dans une affaire qui devenait immense parce que, pendant ce temps-là, la Royal Dutch-Shell avait des installations en France et ils ont tout groupé, donc à ce moment-là l'affaire est devenue gigantesque.

Il pensait que c'était à cause de la carence des pétroliers français, à cause de l'inefficacité de sa famille et de sa solitude après la mort de son frère et que c'était la seule solution pour se maintenir, pour ses héritiers, pour sa famille.

Pendant ce temps-là d'ailleurs, il a agi très habilement avec monsieur Prat, sachant que les affaires fiscales allaient se durcir à la suite de la guerre 14-18, et avec une rapidité et une intelligence étonnante, il a maintenu ses liens à Amsterdam. Une grosse partie de sa fortune y était constituée de Royal Dutch et de Shell, dont nous bénéficions tous actuellement.

Cela fut surprenant de rapidité, de décision. Et il a donc vendu son affaire tout en y restant. Il est mort dix-huit mois ou deux ans plus tard.

Après, il y a eu quelques représentants de la famille dans le Conseil d'Administration, mais tout cela ne tenait pas debout et, progressivement, étant donné que la Royal Dutch-Shell a commencé à mettre des capitaux colossaux en France avec tous les développements, les cinquante-et-un pour cent de ce groupe familial, dans la succursale française, sont tombés à trente, puis vingt-trois, puis dix-sept, puis seize, puis cinq, et aujourd'hui tout a été racheté. Sauf pour une malheureuse qui a voulu garder des titres, cela est ridicule!

Donc mon grand-père n'a pas hésité, et c'était la chose à faire. Cette affaire est évidemment devenue gigantesque. Ma famille n'est plus dedans du tout, d'ailleurs même après sa mort ils n'étaient déjà presque plus dedans. C'était pour la forme, pour l'intérêt aussi. Ils n'avaient plus rien à dire. Et cela a servi quand même à la Royal Dutch-Shell pendant de nombreuses années; cela a permis de prouver qu'il y avait des intérêts français à l'intérieur de ce trust étranger qui gérait cette succursale. Et un beau jour, ils en ont eu plein le dos, ils ont tout racheté, et c'était fini.

Les fils d'Alexandre Deutsch, car cela s'appelait ainsi, sont devenus les Pétroles Jupiter au moment de la vente et de la fusion avec

*Selon Jacob Rothschild, jamais des
"Jupiter" d'origine*

la Royal Dutch-Shell en France et, après la deuxième guerre mondiale, c'est devenu la Shell française qui a le point de départ que je viens d'indiquer.

Mon grand-père a été un homme absolument modeste, très accroché à l'argent, détestant dépenser, ne dépensant qu'à bon escient et que si cela pouvait lui rapporter.

Il voulait avoir son nom gravé dans du granit quelque part dans Paris et il avait demandé à l'un de ses sbires, remarquable d'ailleurs, Henri Becker, ce qu'il fallait faire d'assez spectaculaire. Après réflexion, on a pensé à la fondation Emile et Louise Deutsch de la Meurthe qui a servi de cellule, de point de départ à la Cité Universitaire. N'ayant pas de fils, n'ayant rien dans ce Paris capitale de la France, il voulait laisser une trace et il l'a laissée ainsi.

De plus, il est devenu Commandeur de la Légion d'Honneur, ce qui pour lui avait un poids bouleversant. Il était d'une simplicité très grande, sobrement et modestement vêtu. Il était obligé d'avoir des domestiques mais cela lui déplaisait. Il avait une chasse importante et il le regrettait parce que cela lui coûtait cher. Il l'avait héritée de son beau-père, Georges Halphen, au château de Boulains, avec trois mille hectares et à peu près autant loués pas très loin de là! C'était la deuxième ou la troisième chasse de France...

Cela lui coûtait cher, mais il disait : "J'aime la chasse." C'était son grand plaisir et : "Si je n'avais pas une chasse de ce genre, le petit père Deutsch ne serait pas invité. Donc, c'est donnant donnant. Je les invite et ils m'invitent, cela me permet, pendant trois mois, de chasser presque constamment, ce qui est mon plaisir."

Tout, chez lui, était raisonné. Il traitait tout comme une affaire. Simplicité très grande, immense courage, cerveau rapide, flair étonnant. Petit, avec sa barbe blanche, il désirait passer inaperçu. Il m'aimait beaucoup, vraiment beaucoup et il m'a parlé beaucoup.

Nous montions à cheval presque tous les jours, dans un Paris vide et dans un Bois de Boulogne vide. Il m'a beaucoup parlé... quinze ans... seize ans... dix-huit ans... Il m'a marqué aussi, sans aucun doute. J'y pense souvent et puis j'y pense aussi parce que c'est grâce à lui que je vis, c'est grâce à lui que j'ai pu me livrer à mes facéties, parfois belles et importantes dans un certain sens, d'autres fois du gaspillage pur et simple. Je ne suis pas le seul! Il n'a eu personne après lui...

Les Deutsch se sont appelés "de la Meurthe". Cela n'avait aucune espèce de prétention nobiliaire, bien au contraire, mais après la conquête de l'Alsace et d'une grande partie de la Lorraine par les Allemands, les Prussiens comme on disait, les Deutsch, à cause de ce nom, avaient mis entre parenthèses (de la Meurthe).

Le village d'origine qui était en Alsace se trouvait dans la vallée de la Meurthe, et c'était pour bien indiquer qu'ils appartenaient à la

France. C'était douloureux, parce que cela avait été la France conquise. C'est pour cette raison que mon grand-père, en 1918 au moment de la Victoire, a éprouvé une joie immense, une immense émotion intérieure que personne ne comprenait... moi oui! On avait retrouvé ces territoires de Lorraine et d'Alsace et, pour lui, c'était le rétablissement des faits et, d'autre part, la revanche. C'était d'une importance primordiale.

Et voilà un des aspects de l'origine. Ma mère était une femme timide, modeste, ignorante, qui tenait de son père une espèce de bon sens mais pas du tout dans le domaine des affaires qu'elle ignorait complètement, et adorant son mari. Mariage arrangé mais elle ne s'en est jamais vraiment rendu compte et lui, il a joué le jeu. Certainement il l'aimait, il était sous sa domination, elle était plus forte que lui, et s'il y avait eu une certaine reconnaissance de cet apport matériel, de ce que tout ceci lui avait apporté, il n'y pensait plus, sinon inconsciemment. Ils furent heureux, ils s'aimaient.

UNE TENTATIVE DE CONCLUSION

Il est très difficile de pouvoir tirer des conclusions et des précisions sur cette double origine. Là encore je ne peux indiquer que des tendances. Il est certain que si on revenait à la notion, qui n'est d'ailleurs pas du tout la mienne, de la famille, une famille, à mon avis, ne peut exister, se maintenir qu'avec discipline, tradition, unions analogues et en même milieu, et une sorte de rigueur mêlée d'affection et de respect.

Dans ma famille maternelle, sauf certains groupes de familles ou groupements, il y a certainement eu des tentatives très fortes du côté des Goldet, il y a des tentatives individuelles du côté des Gradis, mais tout le reste est flottant.

Il faut, en plus de cela, que les intérêts soient plus ou moins assis sur des bases solides. Or, là, il y avait de grandes possibilités d'argent, de grandes facilités à tous points de vue, mais il n'y avait plus de travail, il n'y avait plus une affaire véritable à mener, à mener par les héritiers, incapables en tout cas.

A partir du moment où la notion de religion ou de classe n'est plus établie, tout obligatoirement fonctionne d'une façon disparate et amène tout simplement la destruction, l'annihilation de toute famille. Moi, je ne trouve pas que cela soit forcément gênant, mais enfin je suis convaincu, je pense qu'il faut y croire pour qu'il y ait famille. La famille Rothschild, par exemple, croit à son importance, croit à sa tradition, croit à ses propres affaires, croit à son propre rôle à jouer. D'autres familles tout à fait différentes, dans le Nord ou à Lyon jusqu'à ces temps derniers - et encore! - maintiennent des traditions très rigoureuses. Les réunions en commun chez les aïeux, les grands-parents, une maison de campagne...

Cela existait du temps de Boulains, je le reconnais. Mais après tout se disloqua. De plus, les mariages, les divorces, les éparpil-

lements, la facilité, tout alla contre toute forme de famille.

Je sais que certains vont me demander ce que moi j'ai fait et vont dire que j'ai été dans le sens contraire. C'est exact, mais je crois être suffisamment précis, réfléchi, pour me rendre compte que tous ces mouvements que nous connaissons vont à l'encontre d'une famille.

Une famille n'existe pas lorsque, d'une façon tout à fait artificielle et pour les besoins de la cause, les fondés de pouvoir et les directeurs d'un secrétariat ont joué un rôle néfaste auprès de toutes ces personnes, par la paresse, l'ignorance, la facilité et par la main-mise de directeurs. Ces directeurs et fondés de pouvoir ont maintenu avec continuité ces gens dans la bêtise, dans l'ignorance et dans la crainte. Quand les dirigeants rémunérés et les employés d'une telle entreprise parlent de famille, de grande famille lorsqu'il s'agit de la nôtre, ce sont simplement des vues de l'esprit. Il n'y a pas de famille!

Il y a eu des tentatives. Il y a eu une famille. Ma tante Marie Goldet a créé une famille autour d'elle, sans aucun doute, et encore là c'est quand même très disparate en raison des mariages. Si on veut qu'une famille se tienne, un peu dans le sens du XIXème siècle, il faut que les gens aient la notion d'un même pays, d'une même religion, de mêmes habitudes et de leur importance.

Alors, que s'est-il passé dans mon cas? Dans mon cas... bon, on dira que mes deux parents étaient Juifs... bon, parfait, bien, entendu... mais l'un d'eux était profondément anti-français, c'était mon père. Il se sentait très différent des gens de la famille qu'il avait épousée. Il avait horreur de sa belle-famille, sauf de son beau-père. Il était trop gentil, trop doux, trop poli, trop craintif pour l'exprimer, mais enfin c'était un fait, je le sentais parfaitement bien. Ma mère était enfermée dans une certaine rigueur, dans certaines habitudes, certaines pensées, certaines paroles, enfin dans des formes de tradition venant de sa mère. Tout cela fut partiellement bousculé par l'arrivée de Dédé Strauss qui a épousé Aline, ma soeur. Venant d'un milieu différent, il apportait des habitudes différentes. Il était d'ailleurs profondément bon, généreux et tolérant.

Je ne parle pas non plus d'Hitler, ni des Etats Unis, de la guerre, de Bienstock, du ghetto constitué à New York par tous mes braves gens et d'autres, enfermés complètement en une grande ignorance...

Auparavant, la destruction de Boulains... Etait-ce tellement utile? Boulains était quand même un centre. Boulains a marqué ma jeunesse et ma vie d'une façon considérable, probablement encore par toutes ces habitudes familiales et aussi du fait que je me trouvais en contact avec la terre française, une vision lointaine des charretiers, paysans, ouvriers agricoles qui pouvaient traîner en ces coins, jardiniers et autres, les villages...

Tout cela a certainement marqué le personnage assez torturé que j'étais, d'une sensibilité anormale et, de plus, pas mal de gens ont joué sur tout cela. Le précepteur a joué là-dessus énormément pour

me détourner de tout. Il y avait des failles... Une grande richesse, basée sur la honte de cette richesse, le secret que cela impliquait, et tout cela ne reposant sur rien, car en fin de compte, très rapidement, ainsi que je l'ai décrit, même du temps où il y avait une vraie affaire industrielle considérable, des gens comme mon père en étaient complètement éloignés. Il en touchait les fruits mais il ne savait pas du tout ce qu'en était le fonctionnement.

Quelqu'un comme mon grand-père menait l'affaire à sa façon et communiquait très peu, il ne communiquait pas du tout même. Tout cela a certainement été nocif. Tous ces gens étaient gentils, pleins de bon vouloir, sans la moindre méchanceté, mais j'étais perdu parmi eux.

Je sentais que nous n'étions pas comme les autres, nous menions quand même une vie d'enfants très privilégiés du début du siècle, une vie très servie et protégée. Je ne dis pas que tout ceci m'a été défavorable, parce que en fin de compte, si je vois ma vie, je m'en suis tiré, mais enfin cela n'a pas été véritablement constructif. Et cela m'a amené indéniablement à rompre avec tout et à projeter sur mes enfants la destruction de tout, et alors je vois la résultante.

Alors, était-ce bon, n'était-ce pas bon? Je crois que ce n'était pas favorable, c'est tout ce que je peux dire. Donc, à un moment, il a fallu que je cherche des compensations et des forces. J'ai cherché un peu partout, j'ai cherché à travers les femmes, plus tard à travers les femmes françaises, le sol de France. J'ai cherché, j'ai cherché quelque chose de plus solide. Mais je ne me plains pas. Je suis un privilégié. J'avais la vie facile. Sans doute, tous les matins mon petit déjeuner, ma phosphatine, pour parler comme Sartre dans une pièce de théâtre, mon porridge, mes oeufs, mes oeufs brouillés et mon café au lait léger m'étaient servis à des heures régulières.

Il a fallu beaucoup d'utopies, beaucoup d'imagination, de coups fourrés, de scandales pour essayer de m'en sortir. Est-ce que mon père a bien fait en épousant cette bonne et brave personne? Il a été heureux. Ils ne se comprenaient pas. Mon père était fait pour parler une autre langue. Il était doux, peu instruit et peu imaginatif, alors il s'est laissé flotter, il n'a pas été malheureux. Et puis, voilà, c'est tout ce que je peux en dire, et mes parents s'aimèrent.

Je dois quand même ajouter ceci : au cours de ma vie, et dans l'action et dans mes attitudes, et dans les décisions, et dans les réactions immédiates, et même dans les mouvements de l'instinct, j'ai toujours été pris en étau entre ce côté russe, irréel, vague, généreux, loin des choses, et les réalités françaises, les réalités bourgeoises, soit de haute bourgeoisie tendance Halphen, soit de la bourgeoisie plus récente et de lutte de mon grand-père. Sans oublier qu'il m'a fallu des années et des années pour me sentir capable d'une part, et d'autre part pour ne pas avoir honte des facilités de vie que j'avais, cela est dû plutôt à mon côté russe. J'ai donc perdu beaucoup de temps, et ce fut l'inertie, l'inertie à cause de cela. Alors, peut-être est-ce une question de nature profonde et que j'aurais toujours cherché la complication, mais il est certain que cette double origine, telle que je l'ai décrite, ne m'a pas été favorable, de cela je suis absolument convaincu.

BOULAINS

Boulains... Que s'est-il dégagé de Boulains? En Seine et Marne, à quatre-vingts kilomètres de Paris, même pas, à soixante-quinze kilomètres, Boulains avait appartenu à mon arrière-grand-père Georges Halphen, puis à sa fille aînée, donc à mon grand-père qui a d'ailleurs ajouté une aile. C'était laid, immense. Voilà pour la demeure. Trois mille hectares, un vaste parc, une chasse étonnante... Je ne vais pas en faire une description.

Mais il est certain que là, on nous amenait plusieurs fois par an, du début septembre jusqu'au quinze octobre. Quelquefois, grâce à l'instituteur du village Monsieur Tribout, on prenait quelques leçons et on continuait un peu plus longtemps. On venait parfois à Noël, un petit peu et très rarement au printemps, cela ne se faisait pas, c'était lamentable, enfin, quelquefois cependant.

Cet endroit je l'ai adoré! J'ai tout parcouru, tous les sentiers, des kilomètres et des kilomètres à bicyclette... C'est là où l'éclosion d'une imagination érotique a éclaté et je l'ai gardée pour toujours. D'abord, il y avait des cousines. Tous les petits attouchements, les petites approches classiques. Il y avait des cousines plus âgées, des cousines du même âge.

La superposition de toutes ces familles... Les filles de mon grand-père venaient avec leurs maris et avec leur train de maison. Malgré les apparences, ce n'était pas du tout harmonieux. Je ne parle pas des quatre soeurs qui s'entendaient très bien, mais tout se chevauchait. Il y avait des nurses, des under-nurses, il y avait une foule de domestiques des plus variés, des femmes de chambre... les odeurs des femmes de chambre, les aisselles, les lingerie, les grandes cuisines, les sous-sols mystérieux et terrifiants, les haines...

Mais on faisait partie de quelque chose, on faisait tous partie de la même source, il y avait quand même une base apaisante.

Cette découverte des forêts et des champs, des campagnes, les mûres à ramasser dans les taillis, les petits coins rocaillieux, les fuites à bicyclette, les confidences des femmes de chambre, les visions que j'ai pu avoir par les trous de serrure et cette odeur d'aisselles, moi je me souviens toujours de cette odeur d'aisselles, cette odeur de sueur, et la méfiance. Il y avait une grande méfiance malgré le fait qu'apparemment tout fonctionnait très bien.

Il y avait les invités de la chasse. Je sentais les milieux différents. Il est bien évident que mon grand-père avait réussi, et comme il avait cette chasse superbe, il invitait des gens de la haute bourgeoisie, de la noblesse, riche relativement encore à cette époque, qui venaient pour participer à ces chasses et qui, à leur tour, l'invitaient. C'était le but de cette chasse, le but de ce domaine, car

il savait que, sans cette réciprocité, il n'aurait pas été invité.

Un mobilier très laid, je ne m'en rendais pas compte, mais que j'aimais tant. Le tout très laid, mais comme je l'aimais! L'odeur des escaliers, des gravures de chasse partout.

Surprendre par le trou d'une serrure une femme qui se déshabille, qui se lave, ou qui est sur le siège... Essayer de regarder à travers les fenêtres, les volets... Une odeur de terre, en même temps d'humidité...

Et tout cela, sans aucun doute, c'était une certaine France. Mon grand-père avait hérité ce lieu de son beau-père qui l'avait acheté à un certain monsieur Avril vers les 1872 ou 1875, ce n'était pas ancien. Néanmoins, il y avait encore des traces, les habitudes des jardiniers pour dresser les tables, apporter les fleurs, les plantes vertes...

Errer autour des chevaux, des chevaux de labour... Sans parler évidemment de tous les chauffeurs, les cochers, les chevaux de selle - mon grand-père montait à cheval - et en mon infime jeunesse, une Victoria encore. On a utilisé longtemps un tonneau auquel on attelait un cob. C'est là aussi où j'ai appris à conduire une petite camionnette Renault pour aller à Montereau acheter les nourritures. Cela me paraissait extraordinaire! Le chauffeur de service était chargé d'apporter des tonnes de nourriture. Je n'y connaissais rien mais cela me paraissait déjà très surprenant.

Et puis, plus tard, la chasse. J'ai chassé très petit, très jeune, des garde-chasse derrière moi. Cela a été très fort.

Ce fut bien là le berceau de la famille. J'ai éprouvé une grande tristesse car, après la mort de mon grand-père, tous ces pauvres gens ont dit : "Ah bien, non, nous n'avons pas été avantagés pour garder cela!" Mon père, par manie de l'Angleterre, de l'Amérique, avait construit Garches qui est un endroit affreux. Mon grand-père disait : "C'est la fin de Boulains." Il n'avait pas tort d'ailleurs.

Les autres, rien... Je ne parle pas du côté Esmond. C'étaient des Indous, des étrangers qui filaient partout, en Angleterre. Les Robert étaient assez effacés, assez avarés. Les Goldet n'aimaient pas cela, ils avaient Versailles. Mes parents... mon père détestait la France, il y avait un petit côté d'avarice, il n'aurait pas voulu prendre cela alors qu'il l'aurait très bien pu en ayant une chasse infiniment moins belle, bien entendu, et s'il avait été différent, en développant ces terres, ces fermages. Ce n'était pas impossible. Il y avait des forêts immenses.

C'est là que j'ai appris l'érotisme, la sensualité, les couloirs troubles, l'humidité, les vêtements humides qui venaient de l'extérieur, les vêtements qui séchaient dans les lingeïries, le linoléum! Et toutes ces femmes de chambre, leurs seins, leur corsage, leurs mouvements quand elles marchaient, leurs fesses... La haine, la

méfiance et la douleur parce que mon côté russe apparaissait, je me disais : "Tous ces domestiques souffrent." Ce qui n'était d'ailleurs pas vrai. La nourriture, les gros plats que mon grand-père recommandait pour ne pas faire trop de frais : des plats immenses de macaroni pour les enfants, beaucoup de sardines. "Comme cela, disait-il, ils ne me coûtent pas cher. Je dois nourrir tout ce monde-là!" Et il était parmi les vingt-cinq ou trente plus grandes fortunes d'Europe! C'était très curieux, et cela m'a fortement marqué.

Le facteur venait de Valence en Brie avec son gros sac, le matin, cinq kilomètres à bicyclette. L'arrivée de mes parents en haut de la côte d'Echouboulains, la nuit. On voyait de loin les phares à acétylène. Ils arrivaient de Paris, dans leur énorme Mercedes, en cirés. Nous les attendions avec grande joie et satisfaction.

Voilà Boulains, c'était quelque chose. Après Boulains, ce fut fini! Ils l'ont bazzardé, n'importe comment, divisé en seize sociétés de chasse, morcelé, le château lui-même vendu à un maître d'école anglais qui voulait ouvrir une école. Tout a été racheté beaucoup plus tard, et tout à fait en-dehors de quoi que ce soit, par Suzanne Deutsch qui l'a donné à l'Etat pour les "Ailes Brisées". Je parle d'une partie du parc et du château. Le reste a été saccagé.

Tous ces gens n'avaient aucune espèce d'affinité avec quoi que ce soit, ni d'intérêt quelconque pour cette population, c'était le néant.

Ma grand-mère, je l'ai connue quand j'étais tout petit enfant. Par sa tradition Halphen et Stern, elle faisait tricoter pour Noël des pull-over en grosse laine grise et elle les donnait le 1er janvier pour que ce ne soit pas Noël, probablement du fait qu'elle était Israélite ce que, certainement, elle regrettait. Et il y avait un arbre de Noël pour les enfants des employés, les enfants des charretiers...

C'était une sorte de tradition paternaliste de grande bourgeoisie. J'ai vu tout cela.

Etrange Boulains... disparu, bazzardé! Après la mort de mon grand-père... Moi, j'y suis retourné un peu, chasser encore. A ce moment-là j'avais vingt et un ans... Et puis, ce fut fini... Ce fut un fait important de ma vie.

LE TENNIS
ET
LES CHEVAUX

LE TENNIS

C'était à Boulains. Je devais avoir entre cinq et sept ans. Un tennis neuf, car l'ancien était en ciment, celui-ci était moderne, en terre rouge.

Je me vois là avec ma soeur, Béatrice, probablement quelques cousines, l'après-midi. Il faisait chaud. C'était le bon mois, dans les premiers jours de septembre. Mes parents, mon oncle Esmond, ma tante Valentine, Tots Sassoon, un cousin germain infiniment plus âgé que moi, sa mère issue de Russie était une soeur plus âgée de mon père; elle n'était d'ailleurs pas là. Tots est mort très jeune, d'un cancer bizarre de la langue. Il sortait de Sandhurst, le Saint Cyr britannique. Il était, je pense, lieutenant dans un régiment de cavalerie. Il était allé aux Indes, où il y était, je ne peux évidemment pas m'en souvenir.

Ils jouaient au tennis. Mon père en panama de Londres, sans aucun doute, une chemise de flanelle très fine, certainement de chez son chemisier de Grafton Street, une cravate en soie un peu voyante, un peu osée, des chaussettes de laine blanche, un pantalon de flanelle blanche, très bien coupé, de chez son tailleur Cooling and Lawrence de Maddox Street et des souliers blancs à semelle de caoutchouc rouge, souliers faits sur mesure chez Thomas son bottier londonien. Son pantalon qui tombait admirablement était tenu par un grand foulard en soie de chez son chemisier, roulé comme une ceinture et noué. C'était ainsi que se présentaient les Britanniques de bonne origine sous Edouard VII.

Ma mère avec un grand chapeau, sa soeur Valentine que j'ai tant aimée toute ma vie. De grandes capelines, blouses, ceintures, tailles fines et corsetées, jupes longues en toile blanche, souliers aux talons à peine marqués, aux semelles de caoutchouc rouge.

Mon oncle Esmond certainement habillé plus ou moins de la même façon que mon père, mais en plus criard, plus oriental, peut-être sans cravate, je ne sais pas. Athlétique, très beau, mais il n'avait quand même pas cette élégance extraordinairement raffinée, racée, de mon père.

Et Tots, très brun, le teint basané comme tous les Sassoon.

Ils jouaient à quatre au tennis, probablement mal, le serveur demandant chaque fois au partenaire et aux adversaires s'ils étaient prêts.

Et moi, petit garçon en chapeau de paille aux larges bords, blouse assez flottante, petite culotte de toile de chez Swears and Wells de Londres, avec des sandales, des chaussettes. Et ma petite soeur, vêtue de toile également, avec un chapeau sans doute un peu différent du mien, sa petite tunique garnie d'une dentelle assez rustique, une dentelle sobre d'Irlande.

Les deux nurses, la plus âgée, Nana, et l'autre beaucoup plus jeune, jolie et blonde, Margaret.

Et on regardait respectueusement et avec intérêt cette partie douce, assez maladroite. Ma mère tapait ses balles d'une façon un peu sèche. Mon père prenait toujours soin de faire rouler ses balles tout le long du tennis, pour qu'elles roulent sous le filet. C'était faire preuve de mauvaise éducation de jeter les balles n'importe comment.

Un jeune garçon, rémunéré obligatoirement par un pourboire, se tenait du côté du serveur, il ramassait et tendait les deux balles. Il démontait ensuite le filet ou le baissait, selon le cas.

Cette image me revient : moi-même dans ce Boulains merveilleux, si émouvant, si sérieux pour moi, si important. Après, nous nous retrouvions avec eux sous les arbres, à deux cents mètres de là, on nous apportait de délicieux petits gâteaux faits par la cuisinière, car mes grands-parents n'avaient pas de chef cuisinier mais une cuisinière, avec des filles de cuisine. Et un gros maître d'hôtel, Guillaume, accompagné de Xavier, le jeune valet de pied, apportaient ces pâtisseries et le thé sous les arbres.

Il y avait quelques petits jeux, une balançoire. Et moi, je vivais dans une certaine douleur, dans une sensibilité écorchée. Je me souviens, à ces époques, de mes promenades vers les immenses granges où se trouvait le blé.

Il y avait des battages, des bruits extraordinaires, des appareils et des machines à vapeur, et des masses d'hommes. Je me souviens, un jour, un charretier avait frappé son vieux cheval avec le manche de son fouet. Ma Nana qui aimait les animaux d'une part, et qui détestait les Français d'autre part, me torturait avec la douleur de la bête, avec la lâcheté de l'homme et "l'ignominie" française du charretier. Tout cela me troublait terriblement. Je me souviens, ce jour-là, dans la nuit, je pleurai sur mon oreiller.

Toutes ces odeurs, odeurs de fumier, de crottin. Mon immense faiblesse, ma sensibilité trop grande. Combien de fois, vers ces époques, un petit peu plus tard aussi, mais surtout vers ces époques, j'étais rabroué par Nana, elle me disait que j'avais eu tort, que j'avais mal agi, que j'étais coupable. Ou bien j'assistais à des scènes qui me semblaient dures, cruelles, je disparaissais un peu, je ne pouvais pas retenir mes petites coliques et ma chiasse, comme de l'eau, coulait sur mes petits mollets. J'avais honte.

Et puis, la destinée d'un individu parti de tout cela et se jetant, beaucoup plus tard, dans la vie, dans les expériences lamentables et

et belles aussi, devenant plus tard animateur, polarisateur de l'action.

Cette enfance, cette culpabilité, cette peur, tout cela a formé un fond érotique très fort en moi, que je garde toujours, d'ailleurs, dans mes images.

Et tout cela également, en fin de compte, dans la douleur, la souffrance et l'émerveillement, m'a rapproché de la femme. Tout cela au départ était cependant bien doux, très civilisé, très éloigné de tout.

LES CHEVAUX

A Boulains, dans ma très petite enfance, il y avait des chevaux. A partir de l'âge de sept ans, j'ai reçu de mon père un beau poney irlandais, Pat, que je montais et qui s'attelait également à une petite charrette, toujours accompagné bien entendu. En fin de compte, j'avais assez peur de Pat à la bouche dure et cabochard.

Je me souviens de Frank, têtue, mauvais caractère, qui avait été, avant mon temps, le cocher de mes arrière-grands-parents Halphen.

Frank était devenu chauffeur et conduisait des Delaunay-Belleville. Il restait néanmoins responsable des chevaux. Il a eu un certain nombre de subordonnés, mais, vers ces époques-là, c'était Ernest, un Anglais qui était groom, qui avait le droit de conduire le tonneau attelé par Prince, un cob anglais ou irlandais, et à Boulains il était notamment chargé de nous conduire, ma soeur Béatrice et moi-même, mes cousines, selon les âges, et en tous cas Antoinette, la fille de mon oncle Henri et de ma tante Marie qui avait mon âge, et plus tard, plus petite, Sybille la fille des Esmond.

Il y avait toujours une ou deux nurses pour accompagner les enfants et, après de longues siestes, après qu'on nous eut relavés, changés, nous avions le droit, si nous avions été sages, de manger des boules de cerises de chez Boissier qu'aimait ma grand-mère, et puis nous partions faire une promenade, avec parfois un petit en-cas, un goûter, et on nous arrêtait dans une forêt.

Ernest portait melon et conduisait. Les pneus étaient caoutchoutés. Au début de ma vie, parfois, mais rarement, il y avait encore une Victoria menée par Frank, car il aurait cru à une déchéance s'il n'avait pas mené deux chevaux - Ernest n'avait pas le droit de conduire deux chevaux - et il quittait ses automobiles pour conduire les deux juments Dora et Queen. Mon grand-père montait Queen qui était une très bonne jument de selle également.

Je me souviens de cette Victoria, j'y montais parfois sur le siège, à côté de Frank qui portait un petit haut-de-forme. Frank avait servi surtout, bien avant ma naissance, à chercher les invités à la gare de Nangis à treize kilomètres. Lorsqu'il s'agissait de Frank, comme il n'aurait pas accepté de conduire seuls enfants et nurses, nous étions alors avec ma grand-mère ou ma mère.

J'étais profondément intrigué de voir lorsque les juments Dora et Queen levaient leur queue, une ou deux ouvertures, je comprenais mal, et une ouverture indéniablement juteuse et humide. Parfois, elles levaient leur queue, cambraient leurs reins et lâchaient des immenses crottins. Parfois, à l'arrêt, elles écartaient un petit peu leurs pattes et pissaient, toujours par une des ouvertures.

J'établissais inconsciemment des comparaisons entre les deux bêtes,

cela me troublait indéniablement plus que quand les mêmes phénomènes se produisaient chez Prince, un mâle castré avec une seule ouverture. Et je me demande si une partie de mes images se rapportant à l'élément féminin ne proviennent pas de ces scènes, car j'éprouvais un trouble, mon coeur battait.

Il se trouve que le tonneau et Prince sont restés très longtemps à mon grand-père, parce que Prince était un jeune cob et, en fin de compte, mon grand-père a gardé ce tonneau à Paris presque jusqu'à sa mort, en 1924, sans Ernest mais avec un autre dont je ne me souviens pas.

Dora et Queen sont mortes de leur belle mort. Frank est resté jusqu'au bout comme chauffeur et il haïssait Lachenal qui était français et savoyard, et vraiment mécanicien avec la précision des horlogers de Savoie. Il conduisait de grandes guimbardes appartenant à mon grand-père.

Et toute cette haine, ces jalousies, ces gens qui ne se parlaient pas, ces femmes qui vivaient côte à côte et qui se refusaient la parole, tout cela a créé chez moi un énorme bouleversement, un mystère et une agitation.

TOUT CELA RECOMMENCETOUJOURS

Dans deux petits tubes de verre, des gouttelettes d'huile régulièrement tombaient. Les gouttelettes se formaient puis, suffisamment lourdes, tombaient. Ces tubes de verre permettaient de constater la circulation d'huile du moteur. Le chauffeur, sanglé tout rouge en sa livrée, réglait parfois le débit de ces gouttelettes tout en conduisant.

Ceci se passait à nos pieds, au bas du tableau de bord, très bas, dans le cabriolet Renault carrosserie Mulbacher. Cette petite voiture était du même type que les taxis du général Galliéni, gouverneur militaire de Paris, qui gagnèrent la bataille de la Marne en septembre 1914.

Il était rare que j'eusse le droit de monter sur le siège : j'aurais pu attraper froid aux jambes, au ventre, tomber. Surtout la proximité avec la classe domestique, celle du chauffeur, n'était pas conforme à la philosophie de la première nurse qui, avec passion, déforma ma tête et mes nerfs à partir de l'âge de dix jours, et cela pour toujours.

Les gouttelettes tombaient dès que le moteur hurlait. D'où venait cette huile? Pourquoi y en avait-il? Cela était si mystérieux pour moi! Je ne connaissais pas encore les mystères du débit continu, de la pompe à huile, de la pression...

A présent, je sais beaucoup, non, je ne connais qu'un principe, c'est que cela recommence toujours, que c'est sans fin, que cela tombe en gouttelettes d'une façon continue.

A l'intérieur du cabriolet, ouvert au printemps, sanglée dans un tailleur gris et un chapeau noir haut perché, la première nurse criait après ma soeur; mon petit frère était là aussi, mais si petit. La deuxième nurse, assise très raide, en tailleurs gris, mais son chapeau faisait plus uniforme que celui de son adjudant.

Nous traversions tout le parc de Saint-Cloud et nous nous arrêtons ordinairement en un lieu boisé et sombre. La première nurse me faisait peur avec les gardes du parc, avec les soi-disant rôdeurs, avec tout ce qui était défendu et angoissant. Bien souvent, j'apprenais lentement et sûrement la culpabilité, la peur, l'humiliation. J'apprenais aussi à connaître d'autres formes d'émotions, celles qui se portent à la gorge et au ventre... mais oui, au ventre déjà, lorsque à quatre, cinq et six ans on joue à cache cache avec les grandes filles de dix, onze et quatorze ans. Derrière un arbre, parfois blotti dans le silence contre l'une d'elles, alors qu'une autre du même âge la cherche, on sent une chaleur, un coeur qui bat. Dans la forêt

bien sombre, les rôdeurs circulent.

A ces émotions, d'autres se superposaient : j'avais le souffle coupé par le déploiement des intrigues des nurses. Cela prenait d'autant plus de valeur que je comprenais mal les potins racontés. Je mêlais ce que je comprenais à ce que je ne comprenais pas. La plupart des nurses, avec force détails, étayaient leur haine accumulée à l'égard des parents. Contrairement aux autres, notre première nurse, loyale, défendait avec violence ses patrons, mes parents... Eh bien, avec les gâteaux sortis des paniers en osier, nos gobelets d'argent, tout cela constituait pour l'avenir et pour toujours, mon érotisme.

Nous étions des gens simples, timides, effacés et toujours dans le même coin sombre du parc de Saint-Cloud au printemps. Nous retrouvions les mêmes cousins, cousines et amis du même bord.

Dans notre milieu, d'autres plus évolués nous voyaient le matin dans l'Allée de la Reine Marguerite, au Bois. Plus "assimilés" ceux-là, l'après-midi au Polo de Bagatelle, cherchaient les "grands", je pense, ceux qui n'étaient pas les nôtres et qui portaient d'autres genres de noms.

Le parc de Saint-Cloud n'était donc pas élégant, mais notre société était cependant fermée et repliée sur elle-même.

Les cabriolets Renault, les limousines Delaunay de Belleville, s'alignaient loin de nos lieux de goûters et de jeux... Les chauffeurs se détendaient un peu, dégrafaient leurs cols, et parfois jouaient aux cartes.....

Près de Miramont de Guyenne, en Lot-et-Garonne, j'évoluais, responsable d'une région en période de Révolution...

Il s'agit de région, groupes, soulèvement, déclenchement de l'action, réception de parachutages, sabotage, routes nationales, ponts, voies ferrées, les P.T.T.

Je vivais alors en employant ces termes et, lorsqu'il était nécessaire pour moi de hurler ma tristesse, d'exprimer ma solitude, de penser à l'action, de faire ma propre critique, j'allais m'enfermer dans une ferme amie, chez une famille de Belges qui me donnait son amour.

Début août 1944, tout était terminé, l'ennemi était théoriquement là encore, mais pas en ce coin de Miramont de Guyenne, Lot-et-Garonne. Ceux de cette zone l'appelaient la "Petite Suisse", laissant entendre qu'elle était neutre et libre.

Les arrivistes disaient que j'avais pris un départ trop rapide... aussi étais-je un ancien chef, j'étais déchu. Par fidélité aux groupes, car je n'avais jamais changé ma ligne de conduite, je me suis

retrouvé à nouveau chez les Belges, après une absence dans le Gers. Je ne désirais pas m'éloigner, les groupes avaient encore besoin de me sentir là.

En roulant lentement, à présent en gazogène et non à bicyclette, sur une petite route blanche, à trois cents mètres de la maison refuge belge, accompagné de Paul armé comme une forteresse, je vis sur un rebord du fossé un personnage curieux. Un estivant en chemise Lacoste, tenue de plage, barbe en collier, une belle bicyclette neuve à côté de lui... il dessinait. Paul, garde du corps, mi-espagnol, mi-bordelais, mi-débardeur, mi-mauvais garçon à rouflaquettes, me dit : "Qui est ce gars?" Je répondis que, d'après son aspect, il n'était pas du pays. Paul de dire : "Arrêtons-nous, je vais lui toucher la main." Quand Paul voulait, comme il disait, "toucher la main", cela présageait le pire. "Douceement, dis-je, s'il vous plaît, je vais lui parler."

Je me suis trouvé en présence d'un homme s'exprimant aisément et sans intonation locale. Il me dit que son beau-père habitait à Miramont à quatre kilomètres de là, qu'il aimait dessiner... "Je suis le gendre de monsieur Dumont, le ramasseur de lait."

J'ai laissé Paul auprès de lui. Il était convaincu que le doux dessinateur était chargé de relever topographiquement les alentours afin de prévoir l'encerclement de la maison amie à trois cents mètres pour m'y faire brûler. Conseils de modération.

Après une rapide enquête locale sur le ramasseur de lait, je me suis trouvé auprès d'une jeune femme, épouse du dessinateur, et de madame Dumont mère, personne de bonne éducation. Je leur dis : "Votre mari, votre fils, il rentrera avec sa belle bicyclette, mais ne le laissez pas sortir ainsi, il lui arrivera malheur."

Trois ans plus tard, une ravissante grand-mère, gazelle effrayée par la vie, marquée par le parc de Saint-Cloud, une des "grandes", me dit : "Notre chauffeur Dumont est retiré dans son pays." Il lui avait parlé de l'incident avec son gendre, et il avait dit à la grand-mère : "Comment, c'était monsieur Philippe, le petit garçon blond qui jouait avec ces demoiselles à Saint-Cloud!... Je m'en souviens si bien!"

Et à présent, avec ma barbe blanche, retiré dans les années de la grande sagesse, de la solitude, mêlant comme toujours l'irréel au réel... Pourquoi tout cela m'arrive-t-il?... Les gouttelettes d'huile réelles et irréelles coulent toujours.

Tout cela recommence toujours.

LE TRAMWAY NUMERO 19

J'étais un cancre.

Etre navrant dans une ambiance qui me dégoûtait me poussait à l'être d'autant plus. Cela devenait une habitude et, de lâcheté en lâcheté, je me traînais.

Mes velléités de courage se transformaient en abandons et créèrent le crime. J'aurais dû être pur dans mes actes et non retenu comme je le fus lorsqu'il s'est agi de ce tramway numéro 19.

Le point de départ était la gare de ceinture de l'avenue Henri Martin. Le point d'arrivée, une terre lointaine, inconnue... la gare de Lyon! Pour moi, la fin du voyage était la place d'Iéna, parfois la rue de Lubeck, arrêt facultatif. De ces points, je me dirigeais vers la majestueuse voûte familiale qui m'annihilait.

La porte était en belle matière cirée et cependant une porte de prison.

Les jours s'écoulaient au Lycée, chez le professeur de la rue de Siam avec le fils de la maison, bossu et cancre aussi.

La saucière mystérieuse était marquée à une extrémité "Gras" et à l'autre "Maigre". J'étais surpris et gêné de faire un choix. Jamais je n'avais le droit de faire un choix. Le "Gras" était un peu écoeurant. Ne fallait-il pas cependant plutôt choisir ce bec? Les autres préféraient aussi peut-être ce qui sortait du "Maigre"... Cela me mettait en sueur.

Le soir pour rentrer, l'hiver surtout, le tramway numéro 19 était monstrueux et attirant. Le plus court chemin pour moi était d'aller face au square Lamartine et de tenter une montée. Mais le conducteur devait en être averti. Mon signe était un geste de prière, et puis n'était-ce pas lassant pour l'homme et l'engin de s'arrêter après avoir seulement parcouru cent cinquante mètres depuis le départ, et déjà en plein élan vers la terre lointaine, la gare de Lyon?

Si personne n'était là pour arrêter le conducteur par un mouvement grossier et impératif, je jetais un regard suppliant à la nuit et à l'homme et, après avoir manqué un numéro 19, je parcourais les cent cinquante mètres où se trouvait le vrai départ.

J'estimais normal que le numéro 19 ne s'arrêtât pas pour moi seul. De même au Lycée étais-je le dernier en classe et parfois l'avant-dernier, mais alors je trouvais cela injuste et me demandais si je n'avais pas triché pour atteindre cette place meilleure en composition. J'éprouvais le même malaise que celui ressenti plus

tard lorsque j'attendais les une ou deux femmes de ma vie dans les jardins de Paris... Pourquoi viendraient-elles? Allaient-elles se libérer de moi pour leur plus grand bonheur? N'étais-je pas horriblement quelconque alors qu'elles exigeaient l'héroïsme?...

Au point de départ, appelé à tort terminus, la montée dans ce tramway était simple. Après l'échec de la place Lamartine et la facilité de la gare Henri Martin, je pensais que je ne serais jamais courageux, jamais capable de me faire tuer pour quelqu'un ou pour les Juifs (à cette époque, j'étais atteint de mysticisme religieux et racial).

M'asseoir? Rester debout? Non, rester debout, je gênais moins ainsi lorsque je restais debout dans la partie centrale.

Je ressentais la grossièreté des voyageurs à l'égard du receveur salarié, ou inversement, je pensais que le salarié était justifié en bousculant les inutiles transportés. Après tout, ils auraient dû circuler à pied.

Je n'osais pas demander que cette mécanique s'arrêtât pour moi seul, facultativement, rue de Lubeck, et lâchement je profitais parfois de la demande formulée par un autre transporté.

La descente de l'avenue du Trocadéro vers la place d'Iéna était rapide, le bruit infernal, les êtres jetés les uns sur les autres. Les hommes aux horribles odeurs, aux affreuses moustaches, aux nuques rouges, bousculaient les femmes. Je regardais certaines de ces femmes, sentais leur chaleur et pensais qu'elles traversaient la vie martyrisées par les hommes. Je croyais que certaines de ces voyageuses allaient pleurer. Peut-être pleuraient-elles dans la nuit, dehors, en rentrant chez elles. Il m'était évident, surtout si elles étaient en cheveux (à cette époque, les classes sociales des femmes étaient ainsi marquées), qu'elles éprouvaient les mêmes angoisses que les miennes en présence de la rudesse, de la brutalité masculines. Et si, dans la nuit, sur un banc, elles s'effondraient sous les sanglots mal retenus, ne pouvant aller plus loin, ne devrais-je pas être près d'elles pour leur dire : "Faites de moi ce que vous voudrez, mais n'ayez pas de peine."

Un soir d'hiver, le numéro 19 ralentit à la hauteur de la rue de Lubeck pour reprendre aussitôt sa vitesse. Un transporté sauta et, dans la nuit, tomba. Dans un silence, le receveur dit : "Bah! nous n'allons pas nous arrêter pour cela!" J'avais envie de me jeter, quitte à tomber aussi, mais j'eus peur, peur de me faire remarquer, peur de me tenir auprès d'un corps ensanglanté et mourant. A la place d'Iéna, je songeai à remonter en courant vers ce corps, mais la peur me fit me diriger bien vite vers la voûte. Je passai une mauvaise nuit, je fus si dégoûté de moi-même!

Je prenais rarement le numéro 19 à onze heures du matin et, si cette éventualité se produisait un mercredi ou un samedi, j'avais envie de pousser plus loin et d'atteindre le marché de la place de l'Alma.

Il n'y avait aucun supplément à régler, mais n'avais-je pas menti au départ en disant : "Place d'Iéna, s'il vous plaît." Cela me gênait de dire : "Place de l'Alma", et puis je n'étais pas certain d'y aller.

Place de l'Alma, le marché, les cris, la violence, le marchandage, les femmes aux jupes plissées... Enfin mes entrailles s'ouvraient dans des bouffées de chaleur sous l'effet de l'odeur du poisson, des poireaux, des choux et à la vue des couleurs étalées devant les femmes.

La notion de prix appliquée à la nourriture me faisait entrer dans un autre monde. Je passais lentement entre deux rangées de trétaux. Je pensais que je n'avais pas le droit d'être là, que j'étais observé. Je gênais cette foule qui venait là pour se nourrir. Je prenais la place de quelqu'un d'utile. En regardant ces marchandes intensément, je pouvais à tort les induire à penser que j'étais acheteur d'un maquereau bleuâtre et une transaction commerciale profitable pouvait être ainsi manquée.

Puis, je rentrais à pied. Je franchissais une fois de plus la voûte. Je m'asseyais silencieux, le regard vide, bête, et je participais à l'absorption de victuailles vaporeuses qui n'étaient pas celles de la place de l'Alma... Elles étaient peut-être venues à cette table sans avoir été achetées... ces victuailles étaient irréelles...

Je me sentais si seul...

L'ASPECT JUDAÏQUE DE LA QUESTION

Que s'est-il passé? J'ai été élevé en France, dans le milieu maternel qui était relativement rigoureux, surtout lorsque j'étais infirme enfant du vivant de ma grand-mère née Halphen, jusqu'à l'arrivée, beaucoup plus tard, de Dédé Strauss qui avait épousé ma soeur et qui est mort si jeune.

J'étais dans un milieu qu'on appelait israélite français. Qu'était-ce qu'un Israélite français? Un Israélite français était d'abord quelqu'un qui disait, avec une certaine conscience, une certaine volonté, qu'il était Français comme tout le monde et qu'il était de religion israélite. Il y avait des protestants, des catholiques, des israélites.

Ils avaient particulièrement la notion de cet état à cause de l'affaire Dreyfus qui s'est déroulée avant ma naissance. Néanmoins, ils en ont été choqués. Il est certain qu'il n'y aurait pas eu l'affaire Dreyfus, insensiblement une assimilation de plus en plus complète se serait produite, notamment par des mariages progressivement mixtes, du fait que malgré tout les gens étaient plus conscients du milieu que de l'origine.

Cette affaire Dreyfus a marqué une différence et il n'y a pas de doute que ces Israélites français, à ce moment-là, ont été ébranlés d'une part, et d'autre part ont cherché à se rapprocher et même à financer des partis dits de gauche, c'est-à-dire le parti radical-socialiste, la franc-maçonnerie, certains journaux de ce bord. Autrement, s'il n'y avait pas eu l'Affaire, toutes les familles y compris la mienne, les Deutsch peut-être moins, seraient devenues chrétiennes en une génération ou deux par des mariages mixtes, et tout ceci aurait disparu ou quasiment.

Israélite français... Il s'agissait, avec beaucoup de dignité, de donner de l'argent à la synagogue, de donner à certaines oeuvres, comme les catholiques le font, et il s'agissait, deux ou trois fois par an, de se forcer à aller dans une grande synagogue, plus qu'artistique, rue de la Victoire, avec de beaux livres religieux, bien reliés, et de passer une petite demi-heure ou une heure à paraître un peu...

Ceci n'empêchait pas que quelqu'un comme mon grand-père, qui avait une situation considérable, avait été nommé vice-président du consistoire, c'était son devoir en raison de sa position... Il s'en moquait éperdument! Mais enfin, il y allait régulièrement et je pense qu'il remplissait les fonctions qu'il devait remplir.

Alors, dans ce cadre d'Israélites français, en fin de compte, c'était des gens tous intégralement athées, et cela ne correspondait effectivement pas à grand-chose.

En ce qui me concerne, en ce qui concerne ma personne d'une part, ne serait-ce qu'à cause de ma famille russe, j'ai été religieusement circoncis. Les Israélites français se faisaient d'ailleurs circoncire selon les règles. D'autre part, j'ai fait ma barmitzva.

A l'âge de douze ans, entre douze et treize ans, je ne demandais, dans le malheur intérieur, qu'à me raccrocher à une mystique, qu'à croire en ce judaïsme. En fait on ne prononçait jamais le mot "juif", on disait "israélite", et si on disait le mot "juif" on vous relevait. Il s'agissait de ne pas employer ce terme qui était considéré comme injurieux.

J'ai été très choqué personnellement parce que, avec une certaine ardeur, j'aurais voulu connaître l'Ancien Testament, j'aurais voulu y croire... Or, étant donné que j'étais Israélite riche, on faisait venir le grand rabbin de Paris, et il était conduit de la porte d'entrée jusqu'à ma chambre par un valet de pied, tout simplement. C'était un homme très fin qui venait enseigner l'alphabet, si je puis dire, à un petit garçon très riche. Tout cela sonnait faux.

En fin de compte, il n'y avait rien du tout, il n'y avait aucune croyance, aucune étincelle, il y avait même plutôt un peu de servilité. Alors, tout cela m'avait profondément dégoûté et, progressivement, pensant à mon origine russe - les Russes, je les voyais très peu à ce moment-là parce que j'en ai vu surtout après la Révolution de 1917, en 1919, 20, 21, 23 - j'étais quand même rêveur en ce qui concerne ce peuple juif massacré dans des pogromes, souffrant, vivant dans des ghettos, fouetté par les cosaques, pillé, car j'entendais des échos par ma famille russe, par quelques oncles qui étaient à Paris, et je sentais cependant que ma famille russe était complètement éloignée, au point de vue éducation et vie, des Juifs habituels, même en Russie.

Mais ils étaient fidèles au judaïsme et mon grand-père paternel avait joué un rôle de tout premier plan, comme je l'ai indiqué, un rôle quasiment historique dans le soutien et la défense des Juifs.

Ma famille russe se forçait, certains tout à fait naturellement, d'autres par discipline, à pratiquer, je ne dirais pas de façon totale car la religion juive est une vie, une vie fermée et complète, beaucoup plus que mystique, mais néanmoins ils suivaient leur religion d'une façon assez précise et cela jouait évidemment un très grand rôle.

Alors moi, petit enfant, la nuit, je me disais : "Je n'ai pas le droit d'être ici, je devrais me sacrifier pour ce peuple juif, j'en fais partie, je voudrais connaître, je voudrais mourir pour eux, je voudrais mourir pour eux en Pologne, en Roumanie, en Russie, à la tête ou dans le groupe de tête d'une longue lignée de Juifs massacrés misérables, effrayés, au lieu de bénéficier des avantages dont je profite en France.

C'était évidemment du rêve et cela provenait d'une sensibilité exacerbée et dérégulée. Et puis, probablement, du fait même que j'étais Israélite français, je sentais que nous n'étions pas comme les autres,

que nous étions une minorité. Je ne disais pas "minorité" à ces âges-là, mais enfin cette notion de minorité jouait indéniablement en moi.

Alors, je continuais à rêver, flottant, jusqu'au jour où, vers quatorze, quinze ans, j'ai tourné la page et je n'ai plus cherché à comprendre ni à connaître, mais à me méfier au Lycée ou ailleurs qu'on ne me traite de Juif, ce qui n'a pas été le cas. Mais j'étais alerté.

Puis, à l'âge de quinze ans et demi, seize ans, je suis tombé entre les mains d'un salopard qui, avec un esprit de destruction, a cherché à me prouver que j'étais Juif, que les Juifs n'étaient pas des Français, que les Juifs étaient d'une civilisation différente, qu'on était tous des étrangers, et en même temps il me raccrochait à la France, et c'était là un jeu très ambivalent.

J'ai commencé à avoir honte de mon passeport français aux frontières. Je me disais que je n'avais pas le droit d'être Français, de m'annoncer Français, que je n'étais pas un Français comme les autres...

Tout cela a commencé à créer des ravages. Ces Israélites français se mariaient entre eux, c'était une tradition profonde, une sorte d'instinct qui, je le reconnais, sans l'affaire Dreyfus aurait peu à peu disparu dans ces trois ou quatre familles qui se seraient intégrées complètement. Il y a eu des exemples, chez les Pereire, chez une des nombreuses branches des Fould, et les Halphen étaient au bord de cela.

Je ne parle pas des Rothschild qui avaient une fonction royale. Là c'était très différent. Je reconnais qu'à ces époques-là nous ne fréquentions pas ces personnes. On voyait un Rothschild par-ci par-là, qui chassait à Boulaix, qui d'ailleurs traitait mon grand-père avec beaucoup de respect, mais nous n'avions pas de rapports. Les grands rapports, étroits, complets, dévorants, étonnants, existèrent évidemment lorsque, par la suite, je me suis marié avec Antoinette. Elle a élevé cette famille au rang d'une véritable religion, et elle a eu raison parce qu'ils lui sont très fidèles, ils l'aiment et ils la protègent et... c'est parfait!

Cela a continué son petit bonhomme de chemin, avec les hauts et les bas destructeurs du salopard qui a joué un rôle si grave pour moi et qui me menait dans les bas-fonds, plus ou moins dans le milieu, car en fin de compte, si je réfléchis bien, cet individu devait être un indicateur de police. Il me faisait transporter de faux tableaux, me donnait des rendez-vous dans des cercles de jeux infâmes des boulevards, où, sans jouer, il me mêlait à des demi-sels - les demi-sels sont des gens en marge du milieu.

Il se disait mutilé de guerre et il n'était qu'un simulateur... Il a joué sur ma culpabilité par rapport à une maîtresse qu'il avait en me tendant des pièges afin que je couche avec elle, ce que je fis, et je me sentais coupable...

Il a pompé tout mon argent et tout ce que je pouvais avoir, tout, c'était quelque chose d'effroyable! Avec quand même une amitié, avec quand même un aspect très particulier; étaient-ce des sentiments inconscients et troubles? Je ne sais pas. Il me mêla à des escrocs, des douteux, des maîtres-chanteurs.

Quoi qu'il en soit, cela a continué et je suis tombé sur Gaby qui me portait aux nues, et progressivement m'éloigna définitivement de ces ignominies.

Gaby était profondément anti-juive. Du point de vue de sa renommée, par rapport à ses amants et clients, les gens qui lui donnaient de l'argent et qui la faisaient vivre, elle était demi-mondaine, une des dernières, elle se méfiait d'être vue dans des restaurants à la mode avec un Juif. L'aurait-elle été, ce qui n'était pas le cas, avec un Juif de grande famille, cela lui convenait. Mais autrement, elle faisait très attention. Elle me disait : "Tu penses bien, un tel est un brave type, il me refile cent louis de temps à autre, mais je ne veux pas être vue dans ce restaurant avec ce youpin!" Alors, je répliquais : "Mais fais attention à ce que tu dis, quand même!" Et elle me répondait : "Qu'est-ce que tu veux dire? Toi, tu n'as rien à voir, tu es un Prince du Nord!" Bon! On peut tout dire! Bon, je suis un Prince du Nord!...

Ceci a certainement joué, pas du tout dans un sens destructeur en ce qui me concerne. Et puis, bien après Gaby, il y a eu toute l'affaire hitlérienne, je ne reviens pas là-dessus... Il y a eu des infiltrations, des connaissances dans le milieu judaïque, pas tout à fait du même milieu et qui, au fond, choquaient profondément mes parents très réservés par rapport à cette espèce d'agitation, d'esprit de jouissance un peu parvenu. Tout cela est entré beaucoup plus facilement avec la période Dédé Strauss, tout cela heurtait mon père, mais d'un autre côté, comme il y avait des femmes aimables, accueillantes et remuantes, cet homme en était ému.

L'élément beaucoup plus anti-français, international, de mon père a pris le dessus sans qu'il le veuille, mais par la force des événements. Ma mère, progressivement, changea beaucoup. Puis tout fut bouleversé lorsque ces braves gens sont partis pour les Etats-Unis en 1941. Ils sont devenus Américains, ils ont vécu dans un ghetto, leur propre ghetto, à New York.

Il est certain qu'avec l'affaire d'Hitler, à partir de 1936, je me sentais très Juif de nouveau. Je me disais : "Le judaïsme, le peuple élu doit vivre dans la souffrance." Comme c'est le cas aujourd'hui pour la plupart de ceux qui pensent cela, sauf en Israël, là c'est la paix intérieure mais le danger extérieur subsiste.

Je me disais : "Je suis plus Juif que Français! Ces Juifs souffrent." J'avais raison, je ne pensais pas spécialement à une guerre désastreuse mais je sentais très bien que les partis genre Doriotistes prenaient le dessus. A ce moment-là je commençais à me tourner vers ce judaïsme

à tel point que un an et demi, un an avant l'éclatement de la deuxième guerre mondiale, je me suis mis, même avec des financements - mon père m'a aidé - à essayer de me diriger vers certaines oeuvres juives, en essayant de les franciser et de ne pas rester avec ces râclures, Juifs russes, désordonnés, sans aucune logique de pensée.

J'ai cherché à accomplir des actes pour ces gens. D'un autre côté, le fait qu'Antoinette, ma femme, était Juive a facilité cela. Lorsqu'on a des femmes ou des maîtresses Juives, on est plus ramené vers le judaïsme que lorsqu'on a des maîtresses ou des femmes chrétiennes qui, je le reconnais, ont ma préférence en général!

Il y a eu l'éclatement de la seconde guerre mondiale, ma situation lamentable d'infirmier parce que j'avais fait un mauvais service militaire, la déroute, la débâcle...

J'ai quand même pu, à un moment donné, me faire nommer agent de liaison auprès des Anglais. J'ai été mis près de la ligne Maginot, tout à fait vers la fin, et puis cela a fini comme on sait, avec évidemment une force et une recrudescence qui confirmaient mes tendances de l'époque. On entendait sur les routes : "Ce sont les Juifs!", "C'est Léon Blum!", "Nous avons été vaincus par les Juifs!"...

Et alors, tout le grand mouvement vichissois... A ce moment-là je me suis replié dans cette lutte, avec les lois raciales de plus en plus fortes. Ma famille est partie, heureusement, ma soeur Aline aussi. En fin de compte, moi je suis resté.

Pour en terminer avec cette question juive, lorsque j'étais à Agen en Lot-et-Garonne, pas tout de suite mais poussé par des gens que j'avais connus quelques semaines ou quelques mois avant la deuxième guerre mondiale et qui étaient repliés à Marseille, poussé aussi par un rabbin d'Alsace replié à Agen, j'ai demandé à être secrétaire général de l'U.G.I.F. (Union Générale des Israélites de France) dans le Lot-et-Garonne.

Donc j'étais là, je tenais un petit bureau toute la matinée, rue de Belfort à Agen. Pendant quelques mois, j'ai vu passer toute cette Europe Centrale, tous ces gens. J'étais pour eux, si on peut dire, mais j'étais loin de cette population "mittel europa", ils me dégoûtaient profondément par leurs exigences et leur manque de retenue.

Néanmoins, par la Préfecture, dans des conditions difficiles, je suis arrivé à faire alerter un grand nombre de gens qui ont pu peut-être passer au travers des déportations, car il y avait de grands ramassages organisés par Vichy à l'instigation des Allemands; les trains se garnissaient dans les petites gares du nord du département.

Cette U.G.I.F. était une immense organisation de la Gestapo, mais on ne le savait pas à l'époque et, si j'y étais resté activement jusqu'au bout, j'aurais été considéré comme un collaborateur, et les bons "miens" m'auraient là aussi considéré comme traître à leur cause.

Pourtant je suivais cela, j'étais Juif avant tout, je me déclarai à la Mairie du village. Mais néanmoins j'avais toujours cet attachement pour la France.

Cela dura jusqu'au jour où j'ai pu rencontrer, par ma volonté, les services secrets britanniques, et je suis entré dans cette autre affaire. Et alors, là, cela a tout balayé!

Que s'est-il passé quand tout fut terminé, après la guerre? Je me suis dit, à un moment donné : "Vais-je devenir Israélien?" C'était ma méthode, c'est-à-dire vraiment Israélien, je n'accepte pas les demi-mesures et les arrangements. J'ai pensé cela pendant quinze jours. Et puis, je me suis dit : "Non, je suis ici, et que je sois Français de seconde zone ou pas de seconde zone, je veux être ici, dans le Sud-Ouest de la France."

Après ce ne fut plus que les convenances, la peur, la peur du chantage car il y a un chantage mental très fort exercé, indirectement, par Israël et par certains Juifs à Paris.

Donc, assez lâchement, je fais une relativement petite remise à une Caisse Centrale, je suis un traître car les gens me considèrent comme un émir d'Arabie étant donné qu'ils me confondent avec mon grand-père mort il y a cinquante-trois ans.

J'estime que je donne beaucoup d'argent, mais fort peu par comparaison avec tous mes cousins qui donnent bien davantage, et eux ils subissent à plein tout le chantage juif et la frayeur juive, venant d'ailleurs de toute la propagande parce que peuple élu, soit, donc grande fierté, on est fier. Pour que le judaïsme se maintienne, il faut que ce soit dans la souffrance, et Hitler a joué un rôle terriblement destructeur, indépendamment des six millions qu'il a fait tuer, du fait qu'il y a eu Israël, donc un pays, donc une nation très forte et très courageuse, et admirable, loin de moi de critiquer quoi que ce soit, mais qui a une cinquième colonne qui travaille très fort, qui émet des idées répétitives et qui a fait répandre le slogan : "Pas d'assimilation. Soyons Juifs, que nous soyons dans un pays ou dans un autre, nous faisons partie de la diaspora, de l'éclatement des tribus et tout notre fonctionnement est un fonctionnement uniquement par rapport au judaïsme et par rapport à Israël."

Avec des gens qui intriguent, pendant ce temps-là, pour avoir la légion d'honneur. Alors, tout cela, je suis contre, mais je me laisse flotter, et la meilleure façon d'être contre, c'est de me réfugier en France pour ne pas les voir, c'est d'ailleurs ce que je fais.

Je crois qu'à cause d'Hitler, pendant des siècles, la notion d'assimilation va progressivement disparaître, même si certains se fondent complètement. Il y a un racisme extrêmement fort en France et qui ne demande qu'à se réveiller immédiatement.

Je me considère comme un Français de seconde zone, moi qui aime ce pays et qui ferais tout pour lui. Je peux être absolument écrabouillé

d'une seconde à l'autre, et au fond cela m'est égal, je préférerais autre chose, mais cela m'est égal! Hitler a créé pour des siècles, probablement, un peuple minoritaire, à part, qui a repris la notion de peuple élu, qui se croit mieux que les autres, en plus de cela entouré d'ennemis.

Alors, on peut dire qu'en cas de crise, oui, cela ira mal. Mais enfin, je ne peux pas vivre toute la journée en me disant - je suis à Eugénie-les-Bains, par exemple en ce moment : Ces jeunes filles adorables à la caisse et qui me disent que l'hôtellerie serait charmante et agréable s'il n'y avait que des gens comme moi, ce que je conçois d'ailleurs - eh bien, je ne peux pas me dire : "Oui, mais ce sont mes ennemis qui vont me dévorer vivant ou me transformer en abat-jour." Je ne peux pas, je ne le fais pas, je ne suis pas comme cela.

Et puis, je continuerai, je serai un traître ou pas un traître, je ne sais pas. Je ne ferai rien contre, parce que je ne suis pas contre les Juifs et je ne suis surtout pas contre Israël que j'admire.

Il est très possible, bien que ce soit inconcevable, que je revive une deuxième fois Hitler, mais s'il y avait quelque chose d'une très grande violence en Europe ou en France, eh bien, progressivement, je reprendrais l'attitude que j'avais juste avant l'éclatement de la deuxième guerre mondiale.

Les Israélites français se faisaient tous enterrer religieusement. Des indications étaient données au rabbin de service et au chantre d'être le plus bref possible, et l'essentiel portait sur leur citoyenneté française, sur des oeuvres, et en même temps sur le fait qu'ils étaient de bons Israélites.

Il faut dire aussi que, dans des vagues à l'âme, vers les dix-huit, dix-neuf ans, la nuit, sorti des boîtes de nuit, je traînais parfois dans la rue des Rosiers ou dans des lieux de ce genre, et je me disais : "Est-ce que j'en fais partie ou non?"...

Tout cela dans un très grand désespoir et puis cela finissait avec des filles publiques quelquefois, ramassées à la Bastille. Je les faisais parler de leurs origines. Une a pleuré, une fois. Et je laissais sur la cheminée ce qu'il fallait. Je ne les touchais pas.

L'ASSIMILATION

Mes aïeux, marchands à Bagdad, vivaient un conte des Mille et Une Nuits. Un messenger du Shah vint faire des propositions à mon aïeul, vous savez, celui qui avait les mains longues et étroites, pour qu'il mette l'ordre dans les Finances de cet Etat voisin.

Il se fit bien prier, tout d'abord, pour se faire valoir... que de fils, filles, femmes, chevaux arabes, trésors, ne fallait-il pas déplacer!

Le succès pour le Shah et pour cet aïeul habile fut si net que les Grands de ce pays tendirent des pièges. Mon aïeul portait en lui la tradition des monothéistes et il pensait que ces peuplades étaient là pour le servir ou pour être utilisées par lui. Les trésors gigantesques furent entassés dans des caisses en argent massif et sculpté et, une nuit, il partit à travers le désert; cet équipage mit le cap sur les Indes.

La moitié de ce que fut Bombay, quelques années plus tard, la moitié de ce que fut Calcutta, devinrent sien. Le commerce du blé des Indes et d'une grande partie de l'Orient fut notre monopole; les Mers révélèrent leurs secrets et furent nos chemins. Cette famille, sans vice, hautaine et méprisante, vivant selon la Loi de Moïse, par les mêmes voies que le blé monopolisa l'opium. La guerre de l'opium en Chine fut en partie due à nos intrigues.

Vinrent les arrogants, souvent ridicules, représentant la Reine. Leurs sourires méprisants, leur notion "vous êtes de couleur", leur morgue, la blondeur de leurs moustaches, leur condescendance, leur faste qui n'était ni clinquant ni semblable au nôtre, serraient nos estomacs et gonflaient nos foies.

De guerre lasse, un, puis plusieurs d'entre nous décidèrent que ce climat oriental donnait de la fièvre et que la santé ne pouvait se recouvrer que "back home". Artificiellement nous sommes allés vivre dans le brouillard et dans le froid.

Nous avons dû roder notre faste et l'adapter aux paysages brumeux. Nous avalâmes des couleuvres, nous devînmes souples et parfois plats. Nous avons remarqué que ce peuple, nouveau pour nous, était sensible à l'ambiance que crée le luxe. Après avoir pris en cachette des leçons de diction, après avoir pris des leçons de maintien devant de grands miroirs "Brots", nous nous installâmes grandement. Ceux de la race des Seigneurs Blonds se mêlèrent à nous. Nous franchissions les obstacles. L'un des miens fit tant et si bien qu'il devint l'intime du Prince Blond.

Notre Tradition, notre grandeur réelle furent considérées comme des taches, et nous faisions tout pour que les Blonds oublient ce que

des indiscrets auraient pu leur révéler. Face à face avec nous-mêmes, nous osions avouer que ces Seigneurs n'étaient pas si forts que cela. Comme nous sommes des aristocrates nous aussi, nous voulions vaincre ou gagner les aristocrates adverses. Nous pouvions ignorer et mépriser, pour donner le change à notre platitude, ceux des Blonds qui n'étaient pas les "Grands". Mais nous usions aussi de condescendance : le Roi ne mangeait-il pas parfois avec des Humbles?

Non, petite fille jolie, fine... fine... fine... issue de la race des Seigneurs, petite fille dégénérée au port de tête étrange, dont les paroles sortent difficilement et parfois trop vite d'une bouche affolée, mouvante et sensuelle, nouée intérieurement par le désir, l'élan de tendresse, la passion. Je ne vous indiquerai pas mon origine dont j'ai honte, non quand je suis avec les miens mais quand je suis avec vous. Vous pourriez sourire et je vais vous induire en erreur. J'irai loin dans le "Yellow Streak", comme vous dites, et avec souffrance je vous raconterai une histoire pour me sentir diminué à vos yeux d'aristocrate, pour satisfaire à ma tristesse hébraïque et pour qu'au moins, si je vous vois sourire, je me dise : "il est provoqué par un mensonge..."

...Oui, je suis un Parsee... secte hindoue, réduite et marchande de la région de Bombay. Nos corps sont jetés pêle-mêle dans un charnier ouvert, la Tour de Silence. Nous sommes destinés aux vautours.

Et comme tout est toujours faux, Edmond qui recevait cette fille à dîner se disait : "Cette fille noble, de la grande race du Nord, devait dans un vilain sentiment mépriser ce fastueux oriental. Elle devait avoir recours à la petite vengeance vile ... moi, je suis pauvre, mais honnête"... Erreur, la fille noble révéla son élan non dans le sens de ce fastueux snob, mais selon celui de la noblesse humaine, celui du coeur. Elle se fâcha et pâlit, elle était adorable et excitante ainsi, et elle dit : "Ne soyez pas cruel ni injuste, n'abîmez pas à mes yeux ce personnage. J'aimais les pépites d'or qui scintillaient la nuit dans ses pièces d'eau, les fêtes, les illuminations, il était naturel, tendre, bon avec moi."

"Mais enfin vous, fille noble de la race des Nordiques, vous étiez destinée à impressionner ce volontaire de la longue bataille de l'Assimilation..." "Mais non, dit-elle, je vous assure, mon père était l'ami par la Naissance et par la Coutume du grand Mylord qui était le beau-frère de l'Oriental"...

Elle ignorait que la soeur du fastueux personnage avait, pour mieux s'assimiler, épousé le Mylord ami de son père.

Elle pensait que tous ces liens allaient de soi, elle ne connaissait pas l'effort continu de l'assimilation.

LA CULTURE

Les autres disent la Culture. Ils disent : "celui-là ou celui-ci est cultivé." Un écho de respect résonne en moi et je cherche à comprendre, et je comprends mal. Est-ce celui qui connaît, en érudit, le champignon? Tout en parlant champignon, son regard exprime l'approche scientifique, son regard exprime l'approche de la pensée au travers des siècles, son regard exprime l'approche des hommes. Par ailleurs, celui-là sait créer, mener, commander. Il est certainement cultivé, il n'éprouve pas le besoin de l'affirmer; il l'exprime par le regard et il peut jouer champignon. Il s'appelait Louis Armand, de la SNCF.

Un professeur de mathématiques, polytechnicien, alors que les circonstances environnantes étaient différentes, brusquement et en un souffle dit : "J'aime les cathédrales de France..." Il a une mémoire étonnante, ce qui nuit un peu à la culture, mais il est également cultivé, je pense.

D'autres, afin de canaliser une sensibilité trop écorchée, l'enca-drent dans une imprégnation de littérature, d'histoire, de musique, d'architecture, et reproduisent tout ce non exprimé dans la vie, dans l'action, dans l'esthétique.

Mes héros sont autres...

Mes héros veulent oublier, ils veulent être assimilés. La grande civilisation chrétienne les bouleverse; mes héros se sont constamment butés à elle. Constamment, mes héros se replient sur eux-mêmes, ils se réfugient en la chaleur mal contrôlée, peu disciplinée, du groupe familial, mais pour aussitôt quitter ce cercle chaud, tendu et infernal. Mes héros alors sortent au grand jour, isolés ou en petits groupes, et pénètrent le grand mystère puissant de la civilisation chrétienne, celle des autres. Ils sortent de chez eux de temps à autre, en bandant leurs forces, et ils paraissent ricaneurs, ironiques, sceptiques. A force de lire, relire, commenter, discuter, en vase clos, le Talmud depuis le Moyen Age, puis des affaires enfermées, ils paraissent, mes héros, surprenants de mémoire, de rapidité superficielle, d'intelligence. Leur faiblesse, leur manque de savoir psychologique, leur crainte, leur bonté, parfois leur lâcheté et en tout cas leur affreuse peur créent au dehors, en pleine civilisation chrétienne, des opinions diverses. Mes héros sont considérés par les autres comme des rapaces, des profiteurs, des jouisseurs, des êtres intelligents, rapides, au savoir universel, merveilleusement doués, attirants et dangereux, et aussi comme des ennemis redoutables. Ceux du dehors ne reconnaissent pas, comme moi, au travers d'une affirmation trop appuyée, grossière parfois et gaffeuse, bien souvent un regard affolé, un cri aigu et maisonnant. Ces cris sont habituellement refoulés lorsque mes héros sont plongés dans la grande civilisation chrétienne, chez les autres. Le cri aigu est un cri qui

s'échappe, car lorsque mes héros se replient dans la chaleur du groupe, en tons aigus il crient, ils aiment, ils pleurent, ils s'expriment d'une façon désordonnée. Il y a, derrière eux, une ou deux générations. Pour le premier arrivé en civilisation chrétienne, parfois avec un rire douloureux, une phrase en yiddich se glissait. Alors, la moquerie chaude, la tendresse, l'amour entre soi coulaient à pleins bords.

Mes héros sont particuliers et représentent un groupe assez distinct à l'intérieur d'un grand groupement humain. Les autres, ceux de la grande civilisation chrétienne, disent : "Les voilà, ils sont tous semblables!" Rien de plus faux! Il y a des variantes en ce groupement. J'ai beaucoup pensé à mes héros, je pense à eux je crois tous les jours, lorsque la vie m'en laisse le temps.

Les uns, alors que l'unité de l'Allemagne se dessinait et que la Prusse écrasait la gentillesse et la douceur des petites villes, sont venus respirer, en fin de règne, le clinquant de Napoléon III. D'autres les ont suivis vingt ans après, vers 1885.

Le chemin de fer, le télégraphe, la société anonyme, la Bourse, les rejaillissements de l'industrie qui prenait forme, permettaient des métiers mal définis, en plein libéralisme, et mes héros à l'accent fort, vinrent, grâce à l'appui des puissants, de ceux déjà installés, se livrer à des jeux boursiers. Intermédiaires, coulissiers, à la commission, spéculateurs, ils devinrent parfois banquiers.

L'argent est rapidement venu et puis mes héros sont sortis. Leurs fils, la plupart arrivés d'Allemagne, quasiment du ghetto, à l'âge de cinq à dix ans, ont été plongés dans le français. Avec leurs chauds regards affolés ils ont absorbé la langue - l'argent, vite, leur a donné une certaine protection. En groupes compacts ils se sont rendus au lycée de leur quartier, Condorcet. Avant, selon les cas, comme plus tard, ce ne furent pas l'Avenue Foch, l'Avenue Kléber, la rue Raynouard, la rue Michel Ange à Auteuil, mais en une première étape, pas trop loin de la Bourse, ils habitaient rue de Provence, Place de la Trinité, rue Caumartin. Le Lycée Condorcet est un bon lycée... Je crois qu'Anatole France et Proust le fréquentèrent. Mes héros humaient, par l'intermédiaire de leurs excellents professeurs, la grande civilisation chrétienne dans une ambiance républicaine, laïque et athée.

Ils s'y firent quelques relations; ils étonnèrent par leurs places en classe, par leur mémoire, par leurs connaissances, par leur rapidité, par leur ironie. Leurs craintes, leur affolement étaient recouverts de beaux vêtements, de bons soins médicaux, par Houlgate et Cabourg en été, par leur précocité en connaissances littéraires, musicales. Ils ignoraient la France qu'ils ne connurent jamais, sauf à travers Horace, Virgile, Cicéron et Beaumarchais.

Leur mémoire s'exerça sur les fresques, et ils approchaient la France à travers Michel Ange et les Musées de Rome. Ils approchaient la France par le meuble Boulle, par la corniche, par les lettres entrelacées au Louvre et sur les murs des châteaux de la Loire.

Leur service militaire fut protégé par le parti radical et par la Franc-Maçonnerie - et ils n'eurent là non plus aucun contact.

Pour certains la France était le domaine artificiel et clinquant à cinquante kilomètres de Paris.

Haïs et incompris du village, se promenant de gaffe en gaffe, ils étaient ouverts à l'amour et se croyaient aimés.

Puis les "Je Sais Tout" vinrent et ils en furent fiers, mes héros. Ils pensaient à tort que Joseph, Salomon, Théodore Reinach étaient eux-mêmes, qu'ils leur donnaient "bonne conscience de combattants" et qu'ils constituaient le rempart interne contre l'affreuse "Affaire" qui les ramena en arrière.

Zola était la protection extérieure et surtout la Franc-Maçonnerie et le Parti Radical.

Cependant, ils faisaient, autour de 1900, mes héros, des sorties de plus en plus fréquentes, pour ensuite venir se réchauffer dans la famille, dans le groupe.

L'ancêtre à la langue empêtrée admirait les fils de 1895, élèves de Condorcet, licenciés en droit ou en lettres, et qui connaissaient quelques parisiens du journalisme, de la politique, des arts; ils ne connurent personne de milieux bien établis, cependant.

Chacun pouvait réciter en latin, pouvait citer Victor Hugo, Musset. Cela était remarquable. Ces fils étaient érudits également en "objets", ils se sont ruinés souvent en objets d'art du XVIIème, clinquants comme eux, le blanc et or.

Parmi les raffinés, la ruine fut en délicatesses du XVIIIème.

Au départ, ces formes de recherches provenaient de l'affolement et du désir de s'assimiler, de la nourriture trop riche également, mais ils ne connurent jamais la France du boudin et du pied de porc; puis vers 1910 cela devint vrai, ce goût du meuble et de l'objet devint une seconde nature. Les fils, les petits-fils de ceux de 1895 furent précautionneux en 1914 et infiniment plus intrépides en 1939-45.

Les fortunes s'ébranlèrent, la fausse culture resta. Avec les "événements" hitlériens, souvent l'athéisme et le manque de croyances prirent un aspect catholique.

La chaleur familiale, les histoires indéfiniment racontées, l'amour interne se maintinrent, mais les petits-fils des premiers prenaient des allures snobs et s'infiltraient. Leur culture est toujours là, leur mémoire, leur rapidité superficielle, leur bonté et leur faiblesse, leur mauvaise éducation, leur ironie et leurs moqueries sont là également.

J'ignore ce qu'est la culture, mais je sais que cet aspect-là n'est pas la culture. Il semblerait que la culture, comme pour l'érudit du champignon, se projette silencieusement par le regard.

LA FRANCE

Je voudrais parler ce soir d'un fait profond, lancinant, permanent, qui en fin de compte est de plus en plus permanent : c'est le fait de ce pays, de la France.

C'est quelque chose de traumatisant, de compliqué, un accouchement pénible. Lorsque je suis attiré par un événement, par un fait, par un pays, par une histoire, par l'action... Je pense que dans tous les cas je vibre, j'aime, je n'en fais pas partie, je suis en dehors, je suis un peu voyeur, je cherche à comprendre et, à tout moment, je peux être rejeté, ou par un pays, ou par un fait, ou par une action, ou par une femme, constamment et tout le temps, rejeté dans la minute, dans la seconde...

Au fond, pour moi, pour ressentir, pour entreprendre, pour agir, eh bien je me dis toujours : "Dans quelques instants je serai rejeté!" Alors ce pays-ci m'a évidemment profondément troublé.

Mes origines furent françaises ou russes, mais enfin le côté russe a évidemment beaucoup joué, mon enfance que j'ai déjà décrite en partie, le fait que j'ai passé un certain nombre d'années dans les mains, si je puis dire, d'un infâme individu, précepteur haineux et probablement indicateur de police, ce fut là effroyable et lamentable.

Il était issu d'une bourgeoisie moyenne de province, c'était indéniablement un dévoyé total. Tout en m'aimant beaucoup, il me haïssait aussi et voulait me torturer, me diminuer, et ce pour des raisons sociales, car j'étais le petit jeune homme d'un milieu riche, donc il s'agissait de prouver que je ne faisais partie de rien, que mon monde était un monde international.

Ce fut une immense destruction, qui aurait pu finir dans la destruction quasiment totale de tout mon individu, et je m'en suis tiré parce que j'ai quand même une force en moi, parce qu'il y a un bon sens. Plus tard aussi j'ai été sauvé de ces griffes-là par Gaby, quoique, à ce moment-là, c'était très relâché parce que j'avais déjà dépassé la vingtaine d'années.

J'ai appris également à connaître la France avec le général Dumont, dans des circonstances plus que curieuses, lorsque j'ai fait une partie de mon service militaire aux Etats-Unis, en civil, comme soi-disant secrétaire de l'attaché militaire. Il était plutôt royaliste je pense, Saint-Cyr, Saumur, général de cavalerie, méprisant la "gueuse" c'est-à-dire la république, les Francs-maçons, les radicaux socialistes, comme on disait à l'époque.

En voyage, lorsque je l'accompagnais aux Etats-Unis dans tous les grands centres militaires, sans en avoir l'air ou en ayant l'air, il

m'apprenait à me conduire et m'inculquait l'éducation véritable d'une haute bourgeoisie française alliée à la noblesse, officiers royalistes, catholiques. Cela a joué également.

Il y a eu Gaby, avec ses attaches quasiment rurales, raccrochée à la France par toutes ses fibres, qui m'a inoculé tout cela dans le lit et sur le terrain, lorsque j'étais en Deux Sèvres-Vendée.

Evidemment, j'ai ouvert les yeux, elle m'a appris beaucoup de choses et j'ai beaucoup lu, et j'ai toujours cherché quand même à m'approcher des Français tout en me disant : "Ils vont me rejeter... Je suis un étranger... Je ne suis rien pour eux, je ne comprends pas..."

Il est certain qu'également la haine qu'avait mon père, le dégoût qu'avait mon père pour la France a joué aussi dans un autre sens que le sien.

Un côté judéo-international a joué aussi. Cependant j'avais encore, très jeune, tout ce côté Israélite français. Les Israélites français étaient très attachés à la France tout en ne la connaissant pas très bien malgré tout, ou assez mal.

Quand je voyageais en France, je me suis toujours rapproché des gens de toutes les couches sociales, je les faisais parler, et pour moi c'était absolument merveilleux, étonnant. Et puis, aimant l'automobile, je me suis mis à circuler, à voyager, à bouger dans ce pays et finalement aujourd'hui je suis arrivé à le connaître d'une façon très profonde, géographiquement très profondément, et je connais bien toute l'économie, toutes les palpitations politiques et toutes les palpitations économiques.

Je suis raccroché, par intérêt, à toute l'histoire, à la sociologie à l'ethnologie, et tout cela a été grave, sérieux et troublant...

Il y a eu le côté Boulains, évidemment. Là j'étais coupable, j'étais honteux, je n'en faisais pas partie, j'étais extérieur, et cependant j'aimais tant. J'avais un passeport français, je ne l'étais pas véritablement.

J'ai fait, à cause de ce salopard, un mauvais service militaire car il était anti-militariste et il avait une influence très grande sur moi...

Avant la guerre je fréquentais un milieu gentil, assez léger, très léger, jouisseur et ne se raccrochant à rien. Il y avait beaucoup de Français véritables parmi eux, mais enfin tout cela était très léger, et puis il y a eu la guerre, avec le dégoût de Vichy, et je me disais : "Je vais partir pour toujours, mais je ne partirai que quand l'affaire sera terminée."

A un moment donné, pendant la guerre, à Condom dans le Gers, n'en pouvant plus, dégoûté, écoeuré dans cette Résistance que je réussis-

sais très bien, j'avais demandé à mon chef de m'envoyer en Angleterre. Je n'y étais jamais allé à cette époque-là, j'étais toujours resté dans le Sud-Ouest, et il avait l'air de tenir à ce que je reste alors je suis resté jusqu'au bout, mais j'ai dit : "Oui, soit, mais si je meurs qu'Antoinette puisse devenir Anglaise, si je meurs que mes deux fils puissent devenir Anglais."

Et je pensais en moi-même : "Le tout terminé, je ferai cela le mieux possible, et si je vis, ma foi, je n'en fais pas partie, c'est trop grave, c'est trop important, je connais trop de choses, je n'en peux plus de cette révolution. J'irai vers le pays de la liberté, le pays du respect d'autrui, l'Angleterre que j'aime..." et surtout que j'aimais et qui a joué un si grand rôle sur moi, à cause également de l'attachement pour l'Angleterre et pour son Empire qu'avait mon père.

"Je partirai", me disais-je... Je me voyais déjà sur un bateau, partant de Calais ou de Boulogne, Antoinette, les deux petits garçons, et regardant s'éloigner ces côtes de France en me disant, et cela aussi c'est dans ma nature : "Je ne les reverrai plus jamais, c'est fini, mais je ne changerai pas de nationalité, je resterai français. Les gens qui m'entourent seront sauvés, ils seront britanniques, mais moi je resterai français, mais évidemment, dans la douleur, je ne remettrai plus jamais les pieds dans ce pays."

Et je me voyais à Condom, dans les grandes allées de Condom, avec ces arbres... et je me disais : "Tout cela va s'éloigner, les côtes vont s'éloigner"... C'est assez curieux parce que, quelquefois, très rarement, avec beaucoup de difficultés, j'arrive à conduire Margot jusque-là parce qu'il y a un très bon restaurant, et je vois ce mail avec ces arbres, ces platanes... Et là certainement la tête me tournait. Je pense à toutes ces choses-là, qui eurent lieu bien des années auparavant, et naturellement je ne dis rien...

Cette approche, cette vie intime, cette vie intense, cette vie affolante, qui était affolante pour moi parce que c'était l'approche de la France, ce n'était pas uniquement la lutte contre les Allemands, c'était cette approche extraordinaire de cette population, de ses mouvements, de sa pensée, que je cherchais à déceler.

A bicyclette quelquefois, affolé, je m'arrêtais trempé de sueur. En été il fait très chaud en ces lieux et je roulais indéfiniment, couvrant des distances immenses, sur de vastes territoires. Parfois je me couchais dans un fossé et si, là, je ne faisais pas de rêves érotiques, je me disais : "Moi qui ne suis rien, qui ne suis de nulle part, je suis maintenant reconnu comme leur chef. Je suis incapable d'être un chef, et est-ce que je leur donne ce que je dois leur donner, est-ce que je leur donne selon leurs aspirations, selon leur vocation profonde? Quelles sont leurs aspirations? Quelle est leur vocation profonde?"

Ce peuple incroyable de paysans, paysannes, instituteurs, médecins de campagne, huissiers, forgerons, boulangers, mécaniciens, répara-

teurs de vélos et résiniers... Est-ce que je leur donne ce qu'ils attendent?"

Car je pensais que le bonheur des gens, ainsi que pour les femmes d'ailleurs car j'agis ainsi avec les femmes, c'est essayer de tirer d'eux leur vocation profonde venant de leurs origines, de leur histoire, et de faire éclater leur personnalité propre conformément à tout cela. Est-ce que je connais suffisamment, est-ce que j'ai vraiment compris? Je ne suis que de passage, je ne serai jamais que de passage...

Comme je suis assez vicieux, très souvent je disais, dans les milieux ruraux : "Ma tête est mise à prix pour tant." A un moment donné c'était cinq cent mille francs, et plus tard ce fut même porté à un million. A cette époque ces sommes étaient importantes. Les tenter, pour qu'ils se révèlent dégueulasses, cupides... Cela n'a jamais eu lieu, c'était l'inverse, sauf un pauvre diable de sous-officier qui m'avait donné, et encore je n'en suis pas sûr, avec beaucoup d'autres gens, pour épargner sa femme et son chef anglais dont il avait peur et qui était à Condom précisément. Ce dernier, dans des conditions lamentables, s'est fait prendre à La Réole porteur d'un appareil émetteur de T.S.F., en insultant les gendarmes qui voulaient le sauver, par dessus le marché. Enfin ce n'était pas par cupidité mais pour s'épargner une torture. C'était aussi pour éparpiller les recherches et pour qu'elles n'aboutissent pas à Condom où se trouvaient sa femme, ses enfants, et surtout son chef dont il avait très peur. Il a fini en déportation dans le silence complet, car tout cela s'est su dans les camps, et il est mort de misère morale.

Alors j'ai appris à connaître ce sol, cette économie, l'évolution, la richesse, les défauts de ces êtres qui sont bien moindres à présent je trouve, car autrefois ils étaient si vaniteux et maintenant les jeunes ne le sont plus.

Et puis, je tourne en rond dans le milieu rural du Sud-Ouest et je ne m'en sortirai jamais! Et encore ce matin, dimanche 23 mai 1976, j'étais avec deux d'entre eux, l'un de trente ans l'autre de quarante-et-un ans, et j'ai fini par dire : "Maintenant on va tout réviser et vous allez me dire ce que vous voulez que je fasse - j'étais Président du Conseil de surveillance, j'ai joué de tout - Cette affaire PROVALE qui a été montée, je ne suis pas modeste, je pense qu'elle a été créée grâce à moi", et ils étaient d'accord. "Mais vous êtes devenus, depuis plus d'un an, tellement musclés! Et je sens que je vous irrite, que je vous énerve."

Ils ne comprenaient absolument rien... Et j'ai senti qu'au fond je n'attends rien, je n'attends pas de sentiments durables, mais j'ai senti qu'ils m'aimaient. Ils m'aimaient parce que je me suis tellement donné à eux.

J'ai dit : "Il y a une difficulté actuellement au Crédit Agricole d'Agen, et même au siège du Crédit Agricole National à Paris." Les Parisiens sont venus et ils ont été méprisants et infâmes. Cela a

réveillé une fois de plus cette haine profonde, ce dégoût de la campagne et de la province pour Paris. Tout cela est très ancien. Il faut très peu pour que tout se réveille. Et là encore, ce matin, je pensais : "Ils vont me rejeter, ils n'ont qu'à me rejeter, je ne suis pas eux..."

Quand je parle de tout cela, je suis baigné de sueur, c'est tellement grave et ce pays est si difficile, si compliqué, si ancien, traversé par tant de courants. On apprend toujours.

Lorsque je voyage en chemin de fer, je regarde par la fenêtre et je vois tout ce qui se passe, je vois la bonne ordonnance des champs, je vois des usines, je vois des autoroutes, je vois le mouvement, je vois plus de trains de marchandises et plus de camions. Le génie de ce pays, s'il n'était pas pénétré par les communistes qui veulent détruire, eh bien, ce ne serait pas le grand pays de Chine ou d'Amérique, mais ce serait à nouveau un immense pays. Et je n'en fais pas partie, cependant j'en suis obsédé, grisé...

J'ai horreur de voyager à l'étranger! Horreur de cela! Cela me fatigue, je trouve cela coûteux, cet argent me dégoûte! Payer de l'argent pour sortir de ce pays, je trouve que cela n'offre aucun intérêt. Sauf pour accomplir une mission déterminée par rapport à ce pays, pour la vente de produits par exemple, cela c'est différent.

Je disais ce matin : "Voyez monsieur Bernadot, sous directeur de la Caisse d'Agén". Je connais fort bien monsieur Bernadot. "Il vaut mieux que ce soit vous, les producteurs, car vous parlez la langue de vos intérêts, tandis que moi je parle un langage philosophique ou un langage de pensée. Car, si je suis avec vous, c'est par la pensée, c'est la pensée qui me tient." Et ils comprenaient ce que je disais, ils le savent parfaitement bien, ils savent qu'ils me tiennent, qu'ils me possèdent.

Personne ne peut comprendre ce qui se passe. La variété de ces paysages, la variété de cette économie, la variété de cette richesse. Ce que cela a été dans le passé, ce que c'est aujourd'hui, ce que ce sera dans l'avenir... Je vois tout le temps, mais tout le temps! Et ce sera ainsi jusqu'au bout, et personne ne peut comprendre.

Et puis, il y a naturellement eu la grave affaire avec Margot. Au début, indépendamment de tout le reste bien entendu, il y avait aussi le fait qu'elle pouvait comprendre que, par elle, je me rapprochais d'une France également très vraie. Or, d'une part elle n'a pas compris, cependant d'autre part, étant très Française quand le bateau sombre - elle l'a prouvé pendant la guerre, elle l'a prouvé au Vietnam récemment - mais dans la vie courante, ou plus courante, car avec elle la vie n'est jamais courante, avec moi non plus d'ailleurs, elle refuse toute idée française. Elle repousse avec un certain mépris toute réflexion sur ce pays.

Néanmoins, ceci fut évidemment une très profonde désillusion et une erreur en ce qui concernait sa pensée à ce point de vue-là. Mais

par elle, j'ai retrouvé par en-haut ce que j'avais connu autrement par Gaby.

La notion des familles anciennes de France et comme jonction par les deux extrémités, c'est quelque chose d'incroyable! Gaby parlait des mêmes familles et de leurs alliances, car elle avait connu ces gens, les hommes seulement. Beaucoup de ces familles, avant la guerre de 14 ou même pendant la guerre de 14-18, étaient encore argentées.

Elle avait une admiration profonde et un respect profond pour ces familles. Avec Margot, c'est sa famille plus ou moins éloignée, mais c'est sa famille.

J'ai pris conscience avec elle de ce que j'avais d'ailleurs en moi, mais là je l'ai approché de près, la féodalité surtout, la Renaissance et également la Fronde du XVIIème siècle.

Donc, c'était également une façon de connaître et une façon de s'approcher. Mais elle repousse tout entretien, toute pensée... elle repousse.

C'est curieux de retrouver, après tant d'années, tout à fait sous une autre forme, une certaine ambiance un peu analogue quoique bien différente, enfin, les personnes, les familles étaient les mêmes. C'est pour cela que je crois que la vie est un grand cercle, on retrouve toujours tout.

Gaby sur son lit de mort, dévorée par le cancer, me dit : "Toi, tu n'es pas comme eux - elle voulait dire les gens de mon milieu je pense, même certainement - tu es Français! Tu l'as toujours été."

J'ai été surpris parce qu'elle me parlait de mes vingt et quelques années. Elle me dit : "Je vais même plus loin. Toi, tu as toujours aimé le sol de France." J'étais étonné de penser qu'en ces époques si éloignées, lorsque j'étais tellement jeune, cela fut apparent. Les paroles de cette quasi-mourante m'ont fortement marqué.

Il y a donc certainement eu, quoique j'aie des doutes et malgré mon attitude intérieure, une grande unité de pensée, une suite, une continuation, depuis quasiment toujours, avec des hauts et des bas, et des dégoûts... Mais tout cela était bien passionnel.

LE RENTIER

Dès que je la vois et, à présent, avant même de la voir, je me dépouille de mon statut social, d'ailleurs quel est-il? Elle me transforme en rentier moyen, terne, mou, triste, à l'oeil gris et sans expression; mes jambes deviennent si vieilles que mes jointures se briseraient comme du verre. Il ne faudrait pas que je glisse sur le carrelage gluant, je me casserais le col du fémur comme les très vieux.

Son pouvoir est grand, elle compte dans ma vie mais elle n'est pas ma maîtresse.

Elle est vieille, petite, généreuse de pensée et de coeur comme le peuple de Paris. Elle est avare et précautionneuse pour elle et pour ceux qu'elle aime. Sa vieille voix résonne de Paris.

Je suis digne, avare, précautionneux, propre et rasé. Je me rase avec un bâton de savon qui dure longtemps et qui est de bon usage. Je me rase avec mon vieux "sabre", les lames Gillette s'usent, c'est coûteux, c'est étranger.

Pendant ma vie active, si j'ose dire, après un peu d'école professionnelle, j'ai occupé peu d'emplois, je suis stable. Je finis longuement, avant la retraite, dans une maison de commerce importante comme fondé de pouvoir aux "Achats". Je fus digne, respecté, ponctuel.

Je ne suis pas communisant, socialisant ou quoi que ce soit d'outrancier, mais je suis radical, teinté de gaullisme à un moment donné car j'avais un neveu du contingent en Algérie. Je ne suis plus gaulliste à présent, mon neveu est revenu et puis je n'y comprends rien.

Oh!! il ne me déplait pas que de Gaulle ait dit zut aux américains et surtout zut aux anglais. On est français après tout et l'étranger nous a toujours fait du mal. Mais la vie est chère, il paraît que c'est Rothschild qui est au pouvoir. Evidemment et c'est normal, Rothschild veut amener la couverture à lui. On ferait pareil à sa place... mais c'est le peuple qui paye. Et puis... on n'y comprend rien... c'est malheureux tout de même que les militaires veuillent tuer le Général de Gaulle. Il est militaire, lui aussi. Cependant ça flatte, vis-à-vis de l'étranger, d'avoir un général.

Mais tous autour de lui sont payés par Rothschild, alors on ne peut pas suivre quand on est des petits.

On est tous des petits; quoique m'exprimant bien, sans intonation particulière et ayant des assurances pour les vieux jours, quelques biens, un petit héritage familial et une retraite professionnelle de six cents francs par mois, je suis aussi un petit. Il y a des variantes chez les petits; elle fait partie "des petits" mais beaucoup moins à

l'aise, mais quand même pas dans le besoin.

Elle me dépouille si vite; je suis dépouillé dès que je la vois. Les personnalités d'un être sont des parures bien légères.

Un jour, bouleversée et de mauvaise humeur, avec son filet au bout d'une perche, elle cherchait un petit homard dans un vivier dans l'arrière boutique. En m'excusant je lui avait dit que je voulais un petit homard, je le ferai cuire pour le déjeuner de ma femme, une gâterie exceptionnelle. "Celui-là, dit-elle, est trop gros, celui-là encore est trop gros..." Elle attrape le plus petit et, un peu échevelée... "Vous savez ce que cela vous coûtera, comme ils disent, car Rothschild a changé la monnaie, on n'y comprend plus rien... Quatorze francs que ça vous coûtera... pour sept francs vous auriez six belles langoustines de La Rochelle, arrivées à la "Marée" de ce matin. L'effet sera le même, vous les ferez cuire dans un bon court-bouillon; évidemment, si vous aviez su, vous auriez préparé votre court-bouillon déjà hier soir, c'est si bon un court-bouillon qui a eu le temps de prendre goût"... "Va pour les langoustines" dis-je..."Vous y mettez un filet de vinaigre de vin rouge, je pense"... "Mais oui, bien sûr", répondis-je.

Avec mon cabas, dans cette belle poissonnerie qui fait le détail et le demi-gros, les grands restaurants, l'Hôtel Ritz aussi, quelquefois je passe tard dans la matinée lorsque je quitte pour quelques instants mon domicile; je dois quand même prendre un peu l'air.

Régulièrement elle n'est jamais d'accord sur mon projet d'achat. Si je dis rouget-barbet, elle dit merlan, si je dis une tranche, une belle tranche de colin dans le milieu, elle me dit limande-sole, si je dis maquereau, elle me dit un petit bout de raie. Elle me recommande le moins cher du jour. Quelquefois, tout bas, elle triche sur le poids : elle me dit : "c'est 1,25" et aussitôt : "je vous le mets à 1,15."

Je lui fis un aveu : rarement, mais quelquefois, je reçois des amis : "il faut ces jours-là une petite entrée, ce n'est pas facile, je pense à la brandade de morue." "Il y en a en boîte, me dit-elle, de la vraie, de Nîmes; c'est plus commode et c'est pas plus cher. Vous donnez ça dans de petites barquettes que vous réchauffez au four; comment est-il votre four?" Je mens, car ma cuisinière est de marque étrangère... bah!! je ne suis pas à un mensonge près... "Eh bien, moi je sais où vous trouverez des barquettes, et puis pas de la saloperie si vous y allez de ma part; c'est fait avec du bon beurre, bien frais de Normandie; ils reçoivent leur beurre tous les jours en direct."

"Vous connaissez les Halles... pas... Vous voyez la rue de la Grande Truanderie, c'est là au coin de la rue La Réale, il y a une boulangerie pâtisserie, vous l'avez peut-être remarquée. Vous demanderez Jacqueline, c'est ma vieille copine, on sait ce qui est bon toutes les deux. Vous y allez de ma part, et puis si elle est seule elle vous donnera des barquettes pour presque rien, et des bonnes.

Vous verrez après, vos amis, ils s'en lècheront les babines, un petit coup de beaujolais par là-dessus, ça les mettra en appétit. Il faut se méfier de nos jours avec tous leurs produits et leurs réclames, mais là, je suis sûre."

Ce jour-là le turbotin était en réclame, c'est cher un turbotin. Un jeune homme devait déjeuner seul avec moi pour parler de sa vie, je dis à mon amie : "nous serons quatre, c'est rare... je prends votre plus petit turbotin." "Je vous le fais à...", elle triche sur le poids en ma faveur. "Je vous enlève pas la tête, ça dessèche; je vous enlève pas les côtés en arêtes car, sinon, ça flatte pas dans le plat."

Je pensais aux bancs de turbotins dans les mers du nord, le poisson y est meilleur et plus ferme, aux belles flottes de pêche avec leurs liaisons de téléphonie, leurs radars. Les pêcheurs étaient-ils vendéens, bretons?... étaient-ils normands?... étaient-ils picards ou flamands de Dunkerque?

Ces turbotins ne venaient pas de Gascogne ni du pays basque. Ceux de Saint Jean de Luz vont au large de l'Afrique : la Mauritanie, le sud marocain. Les bretons y sont allés pour instruire les basques... Quels sont les chantiers qui créent ces bateaux de pêche? Je dois me renseigner sur ce point, mais la vie et tout ce qui se passe m'empêchent de penser longuement.

Il était midi, j'avais relativement réglé l'affaire du turbotin, j'avais déposé sur la table de travail de mon amie quelques nouveaux centimes de gratification car je suis précautionneux et je suis un modeste. Je vis une scène d'importance.

Deux petites vieilles, deux soeurs, rentières comme moi, propres comme moi, plus pauvres que moi mais aussi gourmandes.

Elles attendaient, timides, dans la rue. La grosse patronne, quarante-huit ans, forte, aux seins et au ventre énormes, est sortie au devant d'elles... Elle suintait la bonté, la générosité. Elle portait son passé, ses débuts, ses difficultés, son origine prolétarienne miséreuse de l'époque. Elle y va, elle va faire ce que j'attends d'elle, elle va embrasser ces deux vieilles amies trois fois, la joue droite, la joue gauche et à nouveau la joue droite... Le bon gros baiser humide... ça y est... elle le fait et en serrant les vieilles l'une après l'autre dans ses gros bras... elle sourit avec tant de bonté.

Elle n'est pas comme les dames d'oeuvres qui se pensent aimées pour elles-mêmes, elle savait, et cela était normal, que les deux vieilles au travers des embrassades espéraient à midi avoir du poisson gratuitement.

La patronne appela son mari, gros, énorme, plein de nourriture et d'argent. Ça y est... il va y aller aussi... et de trois, il les embrassa chacune. Immédiatement il appela une vendeuse attendrie : "Tiens Julie, tu me prépares pour ces dames, sur le compte du patron,

un beau turbot." Il ne l'appela pas turbotin.

Une des vieilles choisit, émerveillée. En leurs regards elles avaient gagné. Mais tout de même, un turbot! Elles avaient pensé merlans pour midi; la question était à revoir... on invitera la concierge ce soir à manger, il faut maintenir les bons rapports. Demain il en restera avec une petite vinaigrette bien relevée à l'échalotte, bien sûr, et le chat sera de la fête avec les restes.

Bonté, les embrassades, le souvenir des temps durs, la précision culinaire, la compréhension entre soi.

Où vais-je? Où me conduisent mes rêves? Vers certaines couches sociales que j'aimais... vers Gaby qui me fit connaître la générosité, la France populaire, le détail culinaire et tout le reste...

Je vis dans les hautes classes, qui sont méchantes et qui me terrifient... où suis-je?... et brusquement mon turbotin, trop gros pour mon cabas, me fut mis empaqueté sous le bras.

Mon étrange amie me regarda partir... où suis-je?... la tête tourne, brusquement...

Je ne suis plus

le rentier moyen, médiocre, gentil et bon.

LA GAMINE EN VOYAGE

Un lieu de paix et de joie sur la nationale 10, à douze kilomètres avant Poitiers en venant du nord, sur cette route européenne qui part des zones arrachées à la mer, où le vent souffle fort dans le nord des Pays Bas, et qui continue jusqu'à Gibraltar tout en comprenant une bifurcation sur Lisbonne, quoiqu'à ce moment-là l'autoroute n'était pas terminée.

J'étais là, en ce lieu de paix, le Relais de Poitiers...

Je me disais que j'avais tort de ne pas m'attarder et de ne pas profiter d'un lieu de paix, d'y respirer à pleins poumons avec la joie d'être sans femme ou sans être dont on est responsable.

Huit jours avant, j'étais passé là, avec une adorable gamine; ma paix n'avait pas été la même.

J'étais là en paix et la gamine intéressante de la semaine passée m'avait donné des soucis.

La semaine passée avait été autre; je descendais la gamine vers le Sud-Ouest. Elle faisait des efforts importants. J'étais troublé par cette présence, troublé, car j'attendais la complication. J'avais atténué l'obstacle des bagages qui paraissait difficile à franchir... un peu bohème... adulée, je pense... protégée. En son désordre et en son ignorance elle aurait transformé sa chambre numéro 54 en dépôt de Bedel... le déménagement.

J'étais inquiet pour sa clef, il y a un système un peu particulier pour ouvrir les portes des chambres au Relais. Je me l'imaginais inerte le lendemain devant les robinets de la douche, ne les comprenant pas, ou bien brusquement se brûlant à la vapeur.

Elle prétendait obtenir son petit déjeuner dans sa chambre, ce que je n'avais jamais réalisé, mais elle y parvint. Je pensais qu'à dîner elle laisserait tout sur son assiette et qu'elle demanderait, entre deux gorgées de vin, du Gin ou du Whisky... non, elle s'initia au Bourgueil avec une infinie bonne grâce...

Et puis, comprendrait-elle le fonctionnement de l'ascenseur?... Tout se passa sans écueil, et l'adorable gamine, le lendemain, était prête avant moi. Je l'ai retrouvée dehors.

Au départ, à Paris, elle m'avait prévenu honnêtement que son habitude était de faire des crochets et de visiter les églises. Notre route était menacée d'architecture romane... le Poitou... les Charentes.

Afin de compliquer l'ensemble, nous circulions dans le Poitou quelques heures avant le Chef de l'Etat, acclamé partout, critiqué partout, menacé d'assassinat partout. Le soir, dès l'arrivée au Re-lais, cela sentait le trouble, la surveillance.

La gamine est peut-être italienne, méditerranéenne certainement, teintée d'Amérique. Je la voudrais sicilienne. Elle est intellectua-lisée, cultivée, internationale d'esprit, progressiste. Sans le sa-voir elle est de la grande tradition de Gustave Hervé avec son "Dra-peau dans le Fumier" qui lui valut quelques ennuis et dont il se consola en devenant indicateur de Police. La gamine continue la "Mort aux Vaches" des anarchistes du début du siècle et elle suit fidèle-ment l'Intelligence progressiste totalement éloignée des conceptions et du fonctionnement de l'employé chez Renault : il n'y aura plus d'ouvriers, que des employés en blouses blanches, les quelques ma-noeuvres provenant de pays arriérés représenteront seuls le prolé-tariat du passé.

La gamine, au travers de désillusions non formulées, aimée, pro-tégée, paraît vivre dans des rêves flous. Son charme est pénétrant et ce qui attire est sa connaissance inconsciente des êtres et des faits; il y a en elle de la "sensation", de l'instinct.

Poitiers à midi, et nous y étions, devait être transformé en place forte et bloqué. Le passage à Poitiers du Chef de l'Etat, le Général de Gaulle, était prévu à cinq heures. Le mélange d'églises romanes, de police, de petites rues, de mouchards et de barbouzes, de ma longue DS 19, d'assassins en puissance, entre dix heures trente et midi avec la gamine, tout cela me stupéfiait.

La police locale douce et désordonnée me dit qu'une heure après ma voiture serait conduite en fourrière, et elle laissait entendre qu'elle s'effacerait pour laisser la place aux spécialistes et aux C.R.S. Je répondis, pensant voitures piégées au plastic : "je m'en doute, et c'est bien ainsi."

Les C.R.S. prenaient place et des groupes compacts de policiers en civil circulaient. L'heure n'avait pas encore sonné, la prise de possession devait s'effectuer en fin de matinée. Ces civils faisaient du tourisme, comme nous, avant de prendre des visages fermés et neu-tres. Leurs conversations, parfois saisies en les croisant, prou-vaient leurs intérêts et leur culture. La pierre de Poitiers faisait son effet. La police, dans les autres pays, est différente.

La gamine était surprise car elle n'avait rien remarqué. Je lui disais : "Voilà un paquet de policiers, mais derrière nous aussi, et puis il y en a un autre là-bas à gauche..." Elle s'amusait... elle dit : "Montrez m'en d'autres."

Elle ne savait pas que je pensais à la griserie qu'il y a avant le déclenchement de l'action. Je pensais au 7 juin 1944 sur un terri-toire, juste avant vingt-et-une heures, l'heure du déclenchement de

l'action. J'aime penser que dans une heure il n'y aura plus de pitié, dans une heure les foules seront rejetées, dans une heure les voitures seront enlevées. La glace de la police tombera sur la ville et j'aime cette sorte de glace. La Police prouvera qu'elle connaît tout. Certains spécialistes repèreront les figures étranges et douteuses, leurs mémoires visuelles sont hallucinantes... mais la gamine errait. Elle regardait la merveilleuse pierre grise aux merveilleuses formes, elle admirait, repèrait, prenait son plaisir... elle fit même quelques achats dans un Prix Unique; elle voulut aller chez un pharmacien aussi.

Nous sommes partis, la DS 19, libre, a pu s'échapper de Poitiers. Aussi me disais-je, à présent je me livre à la gamine, ses facéties seront mes facéties. Carte en mains, sa science romane en son cerveau, nous roulions.

Cette gamine, cet âge est sans pitié, me conduisit directement dans l'est des Deux Sèvres. J'ai cherché à être neutre et sans outrance, j'évoquais l'herbe, la vache Parthénaise et ses qualités beurrières, les coopératives, les petites routes, les haies de la Vendée militaire, le catholicisme et le communisme; ce pays n'est pas celui du compromis. Nous traversions tout cela. Je retrouvais tout, les odeurs, la mentalité que j'avais lorsque j'y vivais... la tranche de vie Vendée-Deux Sèvres. J'étais bouleversé et je regrettais le banal uniforme de la 10. Quand je passe sur la 10, je sais qu'à droite ce qui a fait partie de ma vie s'y trouve, mes premières découvertes de la France. Mais la 10 me protège.

La gamine était tout excitée. Plus loin il y aura une église entourée d'un vieux cimetière. Eclectique, elle chercha un château en ruines de la Renaissance noyé dans la grasse verdure, et cela en limite Deux Sèvres-Charente. Je pensais au marquis dévoyé et drogué, meurtri par Paris, revenu rapidement une nuit dans les Deux Sèvres pour brûler une partie de son vieux château qu'il ne pouvait plus entretenir. Il s'était assis sur la pelouse pour regarder...

La gamine eut faim et, pendant une visite d'église, je me suis glissé chez un épicier, un boulanger. Le repas sur l'herbe. Il y avait de l'humidité, je craignais qu'elle ne glissât sur cette terre grasse, riche, recouverte d'herbe presque huileuse. Je la connais et je ne pouvais pas lui dire ce que cette terre provoquait en moi... c'est par elle que j'ai découvert... je ne peux le dire... j'ai découvert.

A Saint Jean d'Angely elle voulait trouver ce qui n'existe pas, car il ne s'agit plus de ruines mais de vestiges imaginaires. Elle bousculait ma DS 19 dans les ruelles et elle ne voulait pas tenir compte des sens uniques... et Saintes.

En route, sur les routes, dans ces "à droite" et ces "à gauche", je pensais à Margot. Elle peut s'appeler Charente, son nom porte aussi un lieu du Poitou. Elle est consciente d'être de la race des chefs. Sa grandeur, son indifférence au danger, sa morgue, sa cruauté, sa beauté

qui est bouleversante, la rendent digne d'être un chef en Poitou et en Charente. Mais il est regrettable que cela se soit axé sur l'orgueil et le mépris. "Je suis partout chez moi en France" dit-elle, mais elle ignore et elle dédaigne les régions, les provinces. Il semblerait qu'elle aurait dû indéfiniment, avec simplicité, en souvenir du passé, circuler sans cesse, là, en Poitou, en Charente, pour comprendre... Loin de moi de la comparer à ses soi-disant semblables vivant pour les places à table, les héritages, les hommages rendus entre soi, les cérémonies ridicules du mariage et de la mort, l'importance sclérosée et creuse, l'étiquette remplacée par le respect de la boniche des pays du sud de l'Europe qui acceptent encore de servir... Non, Margot n'est pas cela, mais elle dédaigne les régions qui lui ont appartenu. Elle gaspille ces possibilités-là et combien d'autres!!! Que faire?... rien.

Brisons-là, la gamine en voulait.. elle disait : "Après Saintes je ne jouerai plus, mais je veux Saintes!" ("Je veux encore une sucette, la dernière", avait-elle l'air de dire). Elle ne savait pas que je suis sensible aux pierres, moi aussi. J'étais épuisé par trop de pierres en une seule journée. J'étais épuisé par les visions trop souvent rejetées du passé, par les images du présent, par les images imaginaires, par l'histoire, par les villes et par Melle, Deux Sèvres, qui a tant changé, par l'agriculture que j'examinais, que je humais sans cesse, et qui variait tout le long du chemin, par la lassitude de conduire et de me ranger au bord des trottoirs autorisés. J'étais et je suis épuisé par moi-même.

"Mais, disait l'exquise gamine, brune insatiable, je veux ma dernière sucette"... et si je m'évanouis de fatigue et d'émotion, j'aurai l'air fin! Elle sera incapable de se diriger, elle sera ramassée comme errante... Je l'ai indirectement questionnée, elle était quasiment sans papiers. Elles sont toutes comme cela!

Nous pénétrons sous des voûtes, nous errons en une église aux formes doucement courbes, église désaffectée, croulante. Nous passons dans une vaste cour dont certaines parties sont en pentes. Quelques êtres abandonnés paraissent vivre en ces bâtiments.

Les bâtiments importants datent du XVIIème et aussi de 1880, les encadrures en pierre des fenêtres du passé sont maintenues par du bois vermoulu en X.

La gamine ne se retint plus, elle alla, revint, entra, sortit, repassa dans l'église; elle ressortit sur la place extérieure, poussa des cris de joie, merveilleux et clairs, lorsqu'elle découvrit une arche romane. Dehors, je regardais au-dessus d'une arche et je vis :

- Ici prit quartier le 6ème régiment d'Infanterie

1872 à 1919 -

et je suivis à nouveau la gamine.

Puis ce fut au tour de la crypte de Saintes. J'eus là des visions lumineuses. Le soleil frappait les colonnades rondes et massives. Je voyais apparaître un Moyen Age à travers Victor Hugo et Delacroix... des diables.

Si je connaissais Shakespeare, j'aurais vécu Shakespeare.

La gamine en eut assez. A la sortie, elle me dit : "C'est fini, j'ai mangé mon sucre d'orge, à présent roulez, roulez pour atteindre le but."

Dix kilomètres de silence, je prenais ma moyenne tout en pensant à la traversée de Bordeaux à la mauvaise heure.

La gamine est un être qui sent, elle a de la "sensation", de l'instinct, elle me plaît, elle est douce, apparemment seulement je pense, et elle vit en son monde à elle que je n'ai ni le temps ni la puissance de connaître. "A quoi avez-vous pensé dans les bâtiments à Saintes, dans les deux endroits?" me dit-elle.

"A quoi pensiez-vous?" répondis-je...

"Oh! moi j'aime l'architecture, je recherche les lignes parfaites et mesurées de l'art roman... C'est l'architecture pour moi"...

Mais elle insistait, et je lui dis une partie de ce que je vis.

- Ici prit quartier le 6ème Régiment d'Infanterie
de 1872 à 1919.

De la défaite, du repli de l'Est en Charente, ce régiment tenait peut-être quartier en Lorraine avant cette affaire. Peut-être s'était-il soulevé contre Monsieur Thiers et avait rejoint en désordre les franc-tireurs inutiles et verbeux de Gambetta, la Loire prudemment franchie. Il était resté à Saintes et puis, vidé de sa substance glorieuse, il a été dissout en 1919, il s'est évaporé. Les victoires sont plus redoutables que les défaites.

Cette troupe composée de Poitevins, de Vendéens et de Charentais, devait être de bonne qualité au combat.

Sous le Général Boulanger, un colonel malléable et bien trié devait sinon être de bonne origine, du moins être soumis à ceux de bonne origine.

La Troisième République, pour se venger, par haine de classe, par démagogie, utilisa davantage la cavalerie du temps du petit Père Combes pour attaquer les églises, et ainsi elle pouvait également détruire et mettre en fiches la cavalerie. Le 6ème Régiment de Poitou Vendée Charente n'aurait pas été souple non plus, en ce combat glorieux.

Les Radicaux, les Francs Maçons, la République la "Gueuse", ont dû

placer des colonels ventrus, buveurs d'absinthe, haineux et vantards, mais ces gens répugnants étaient courageux naturellement au combat. La troupe devait être passée constamment au crible et classée... les vendéens surtout... ça sentait le curé, disait-on en haut lieu.

Je les vis avec leurs pompons, les épaulettes et même les guêtres, avant 1900. Le Colonel, les deux Commandants, les Capitaines à la rigueur, se pavanaient à cheval, mauvais, inélégants cavaliers. Le dépôt de remonte de Saint Jean d'Angely devait se venger et leur passer d'affreux canassons pour achever leur ridicule.

Tout ce quartier, dans cet abandon partiellement roman, devait ruisseler d'urine... les marches des escaliers bordées de fer, quel bruit infernal!... les chaudes pisses, et parfois la vérole... la nourriture infâme et volée par l'intendance... les brimades... les adjudants corses immondes... les marches en charge, et quelle charge!... les manoeuvres de nuit... les revues de détail... les promesses des chefs non tenues... la discipline rude, injuste et inhumaine. Ces hommes parfois peureux, craintifs au début, puis rusés et enfin souvent ignobles, imbibés de pinard... les rigolades et les comparaisons glorieuses ou non, le matin, dans la chambrée... les dénonciations... le petit robinet ouvert deux fois, une heure par jour, pour cent hommes... Eh bien, tous ceux-là et tous les autres se sont fait massacrer en 1914-1918... En 1919 le 6ème Régiment d'Infanterie, essentiellement paysan, a dû perdre quatre-vingt-dix pour cent de son monde... il n'y avait plus personne... les rares survivants quittèrent le quartier de Saintes...

"En voulez-vous plus?" dis-je à la gamine.

Ses paupières battaient de sommeil...

Pour finir, je lui dis : "Ce sont les humains évoluant dans la pierre qui m'intéressent, mais pas la pierre en soi"...

LA GAMINE ET SON VIN

La gamine à la poursuite de l'art roman et de l'architecture, celle du Relais, celle de Poitiers, celle de Saintes, me convoqua, ce jour-là, à Othon.

Je ne savais pas qu'Othon était Authon. Tout d'abord, en son imprécision, je pensais que je devais aller en Saxe. Othon, au son rauque, laisse imaginer des chasseurs roux dans des forêts mystérieuses, alors qu'Authon est en Vendômois, en limite de la Touraine.

En chemin je me demandais ce que cette femme-enfant voulait de moi.

J'étais un peu désolé car pour moi le Vendômois n'est pas la véritable Touraine imprégnée des souffles du Gulf Stream.

A Authon, la gamine passe de temps à autre en son rêve, ou à la poursuite d'un rêve, je ne le saurai jamais.

A Authon, il y a des forêts, mais de Touraine, des ardoises, de la pierre blanchâtre, et tout le reste.

La nuit tombait, la gamine toute seule était dans une maison basse, dans une prairie mal entretenue et de qualité gaspillée, en bordure un cours d'eau puis, un peu partout, des masures aux murs épais.

Lorsqu'il fit tout à fait sombre, et alors que je respirais la Touraine, la gamine s'approcha de moi, tout près.

Allait-elle me dire "je vous veux", oubliant mon usure et mon impuissance. Elle me dit simplement : "respirez ceci" en me tendant une vieille boîte sans couvercle de lait Gloria. Je plongeai mes narines dilatées dans cette boîte, je fis un pas en arrière; c'était du fromage frais de chèvre, d'une ferme, comme autrefois!!!

Je dis : "Gamine... gamine... comment?... pourquoi?... je veux respirer encore... encore... je connais... je connais." Je respirais l'Ouest de la France.

Cette gamine inconsciente a de la "sensation", je le savais, mais là, cette fois, elle avançait loin dans la connaissance et dans la sensibilité.

Il faisait nuit, elle vint très près de moi. Je finis par lui dire : "Pourquoi m'avez-vous fait venir à Authon?" Capricieuse et gâtée elle répondit : "Je veux une cave, je veux boire du vin et j'ignore tout en cette matière, voilà pourquoi vous êtes à Authon."

Je peux par mon imagination, par ma fabulation, me mettre en toutes les situations. Comme en mes rares moments d'action je laisse pénétrer d'abord, lentement, les images. Aussi lui dis-je : "Ah bien, nous verrons cela plus tard."

Nous sommes rentrés et pendant une heure trente nous avons, la gamine et moi, travaillé notre pièce de viande, du veau, un beau morceau dans le "quasi" comme elle me le dit. Cela me fit effet. Je constatais qu'elle s'instruisait. A un moment j'ai "rattrapé" ma viande qui brûlait et j'ai ajouté un peu trop de cognac flambé. Je trichais pour effacer mon moment d'inattention... le veau était aux raisins.

Un certain temps avait passé après le dîner. La gamine paraissait sereine avec cependant un désir rentré... En allumant un chiquito je lui dis : "Et alors, la cave?... Vous désirez vraiment?... Savez-vous que c'est important?"

En Touraine vous êtes, gamine, en un lieu fort, malgré la douceur apparente. Les vins en seront imprégnés... Ces vins seront dans le sens de la Touraine. Je ne peux pas vous composer un ensemble de vins uniquement de Touraine. La Touraine a des ramifications par les rivières et par le fleuve, par la mer là-bas en Basse Bretagne, ayant eu d'abord son prolongement en Anjou. Il y a des provinces fermées, celle-ci est ouverte, elle donne aux autres, elle reçoit des autres. Les explications seront longues, notre voyage sera dense, car vous devrez connaître les lieux. Il faut respirer sa cave avant de lui donner forme.

Vous devrez voyager en France, sur une longueur de cent cinquante kilomètres, et vous pénétrerez aussi à gauche et à droite de cet axe.

Vous mériterez la Touraine en y buvant les vins qui vous la feront comprendre.

Avant de partir tous les deux à la poursuite du vin, je devrai parcourir seul une partie de la zone pour vous ouvrir la porte des autres produits. Cela sera ma besogne solitaire, émouvante, pénible. Vos sources de beurre fermier, de fromage de chèvre, de charcuterie, de gibier, de poisson de rivière, seront découvertes et mises à votre portée. Alors seulement, libérés et ayant assuré nos bases, tous les deux nous partirons.

Par une petite route banale, de peu d'intérêt, coupant des champs plats, nous roulerons quelque peu. Avec l'impatience de votre jeunesse, vous serez irritée. Je vous dirai d'attendre et d'avoir patience. Soudainement nous passerons au travers de vignobles, sur une terre rocailleuse, et nous descendrons sur la route en lacets vers un village encastré dans le roc. Péniblement les pieds de vigne cherchent leurs appuis en contournant ces rochers gris.

Les caves sont percées dans ce cirque de roc. C'est là où le vin

est mis en bouteilles et conservé.

Au bas de cette descente, un fond de vallon marécageux est séparé de la Loire par les "levées", les "levées de Loire."

Je ne vous fatiguerai point, car en ce lieu nous pourrions nous attarder. C'est le Vouvray, adorable gamine. Je regarderai votre petit nez se froncer, car il est frais ce vin sorti de cave et du roc, il est pétillant quelque peu parfois. Il est parfumé, fruité. En le buvant, au passage du palais, vous le croirez sec, mais lorsqu'il baignera votre beau jeune corps, vous le sentirez sucré.

Vous réserverez le légèrement pétillant pour l'été, le non pétillant pour l'hiver.

Ayant promis, bien sûr, de supprimer définitivement à Authon le Gin et le Whisky sauvages, vous boirez le Vouvray le matin entre onze heures et midi avec du gros pain grillé, un peu brûlé, un tout petit peu de beurre salé, et sur le tout vous étalerez bien épais vos rillettes.

Quelquefois, mais en été seulement, après avoir erré dans les forêts, vers six heures du soir, vous en boirez aussi avec quelques rondelles de saucisson, sans pain.

Voilà le Vouvray. Vous aimerez le Vouvray et la finesse de la Touraine pénétrera ainsi en vous sans que vous le sachiez.

Vous vous trouverez, gamine, assez loin de la Loire, dans des forêts et quelles forêts! A leur sortie je vous promènerai au ralenti dans de petits villages blanchâtres. Je vous montrerai de petits enclos entourés de murs désordonnés et croulants. Nous descendrons vers la Vienne. En tout ce désordre, contours, maisons, sont encastres de petits vignobles.

Nous ne nous attarderons pas, là n'est pas notre but, auprès de l'immense place forte des Plantagenêt. Nous descendrons sur la petite ville de Chinon. Comme partout ailleurs, nous chercherons notre four-nisseur. Nous le trouverons. Enfin le merveilleux liquide, que vous prendrez pour du jus de cerise, et qui aussi aura les teintes de votre rubis, sera découvert. Par sa légèreté fruitée vous sentirez l'esprit de la Touraine, celui du rire doux et léger.

Vous aurez ainsi votre Chinon qui se gardera peu en votre cave, il sera toujours jeune.

Vous le boirez avec les volailles, le veau, l'agneau, les petits pois au printemps, avec la gamme étendue des fromages de chèvre. Le soir en vous couchant, en hiver, tard dans la nuit, vous en boirez un verre, mais dans un beau cristal que je vous choisirai, car vous rêverez ainsi toute la nuit aux rubis qui sont les plus belles pierres. Vous prendrez la précaution de grignoter un peu de fromage de chèvre, du chabichou venant de votre source poitevine, et non d'Au-

thon, très sec, sans pain, et vous vous endormirez en une merveilleuse douceur.

Et vous traiterez ainsi le Chinon.

Nous irons par de petites routes sur la rive droite de la Vienne, nous pénétrerons près de Chinon dans de petits vallons à terre assez riche. De part et d'autre de ces vallons étroits nous passerons entre des vignobles. Nous finirons en un village enserré, Bourgueil. Ce vin tiendra plus longtemps dans votre cave que le Chinon. Il sera plus fort en alcool et en tanin aussi, son rouge sera foncé, il vous laissera un goût un peu âcre au palais même s'il vous paraît velouté aux premières gorgées.

Il vous réchauffera, vous deviendrez rouge, de petites sueurs perleront et puis pourquoi pas, gamine, vos sens, votre sensualité, se présenteront peut-être à vous. Vos images, vos pensées, vos rêves érotiques!!! J'ignore et j'ignorerai toujours si vous pouvez être ainsi troublée; si vous le pouvez, le Bourgueil vous attaquera dans le fond de vous-même. Oh! pas comme le Bourgogne, non, mais sous une forme finement lancinante, comme la Touraine.

Vous sortirez votre Bourgueil bien chambré, celui-ci, avec les cailles au vert jus, avec les bécasses, avec les perdreaux qui sont gris à Vendôme et rouges à Bourgueil, avec les alouettes en brochette, avec le contrefilet ou le bon morceau dans la "bavette", avec le gigot de mouton, avec les ragoûts, avec les haricots blancs. Le Bourgueil vous aidera en ces circonstances, et aussi avec le fromage de chèvre demi-fait qui souvent est fort en saveur.

Vous vous réchaufferez, vous penserez, peut-être même arriveriez-vous à l'action avec un jeune être de votre âge...

Oui, femme enfant, vous aurez votre Bourgueil et en bonne place dans votre cave.

De là, gamine, vous me suivrez en une étrange aventure. Nous passerons dans Saumur, nous grimperons, et sur un plateau bien plat, ce qui est rare pour un vignoble, je vous montrerai, près d'un village, un grand vignoble partiellement clos de murs. Je vous dirai : ici se trouve l'orgueil, la fierté d'être autre que les autres. Vous êtes chez celui du Jeu de Paume, de Louis XVI et de Mirabeau, vous avez l'honneur de fouler le sol du marquis de Dreux Brézé et le village porte aussi ce fier nom.

L'aventure est curieuse. Ce vin presque rosé est légèrement acide avec un arrière-goût de framboise. Il est faible, il ne se garde pas, il voyage à peine. Le Dreux Brézé, si fier, refuse de sortir d'Anjou. Mais l'Anjou ne peut rien refuser à la Touraine et votre Dreux Brézé sera transporté délicatement en saison ni froide ni chaude.

Vous ne le boirez jamais aux repas, sauf le matin avant de partir en voyage, avec du jambon d'Authon. Et surtout vous le boirez à cinq

heures en été avec du fromage blanc légèrement caillé et acide inondé de crème fraîche et fluide. Vous en boirez ainsi pour que vous sachiez que l'Ouest de la France vaut la peine.

Vous aurez votre Dreux Brézé en petites quantités simplement parce qu'il y a Saumur, la Loire, l'Anjou, les rois des vieux temps.

Puis la route sera longue, nous franchirons l'Anjou. Je vous dirai patience, le prolongement de la Touraine atteint la Basse Bretagne. Ne craignez rien, je ne vous entraînerai pas en Vendée.

Avant Nantes, à droite, à flanc de coteau et sur de mauvaises pierres, des vignobles et des vignobles sont là, face à la Loire.

Le vin a le goût de "pierre à fusil". Il se défend contre la pierre, il se défend contre le déferlement des tempêtes de l'Océan. Il est âcre, il est clair, il est jaune, il a son importance, il s'appelle le Muscadet. Les petites bouteilles là-bas sont des "fillettes" et il est bu ainsi sur place.

Il est important, car comment sans lui se présentera à vous la truite saumonée des bouches de Loire? Sans lui, comment ferez-vous avec le brochet en son beurre blanc? Votre brochet qui devra venir entre Saumur et Gennes et non de Nantes dans une Loire presque salée, tumultueuse. Votre brochet avec le Muscadet sera autre, il viendra d'une Loire lente et pleine d'herbes, celle de Gennes. Sans le Muscadet vous ignorerez l'alose en avril, avec l'oseille acide... et votre petite friture de Loire!!! Tous ces poissons demandent le Muscadet même si l'anguille de la Vienne réclame, elle seule, le Chinon.

Parfois au printemps à dix heures le matin, vous boirez votre Muscadet, seulement pour vous réveiller une heure après votre café au lait. Cela resserrera aussi votre estomac un peu relâché par le café au lait, au lait si riche d'Authon.

Vous aurez du Muscadet, vous aurez beaucoup de Muscadet."

Il était tard, j'avais beaucoup parlé. Je dis à la gamine : "Où sera votre cave?" "Je n'ai que ce placard", me dit-elle. Je vis le réduit chauffé au mazout, je n'en tins pas compte. Elle n'avait pas compris, elle n'avait peut-être rien compris. Je savais qu'au jour, en un pays ancien, je trouverais un emplacement.

Une vieille mesure aux murs épais s'offrit à moi.

"Là, dis-je à la gamine, avec de l'Isorel, de l'Isoverre, des briques creuses pour les ouvertures et la cheminée, la porte calfeutrée, une légère aération et des pelletées de sable blanc de Loire sur le vieux dallage, j'entasserai vos vins contre les murs. La cave sera parfaite puisqu'il ne s'agit pas de conservation longue."

Et voilà... Enfin la gamine me dit : "Je crois que je ne resterai pas en France, j'irai revivre à Paris!!!"

GABY

Ce jour-là, Marie-Christine s'est intéressée à Gaby, brusquement, et je dus entrer dans la gravité. Gaby, un des pivots de ma vie. Parler d'elle, l'évoquer, je ne peux le faire que par description hachée et sans tenir compte du temps vécu avec elle. Tout se mélange : la période de l'amant de coeur caché, la vie dans les Deux-Sèvres et marié, sa mort...

Marie-Christine, je ne peux pas faire de récit, le désordre, l'émotion passent avant. Gaby me dit : "Tes bonnes femmes me font marrer... Elles ne savent pas faire l'amour... Elles ne savent pas se laver le cul! Moi, je me lave le cul trois ou quatre fois par jour... Mais tes bonnes femmes, ça ne sait rien! Toi, tu es fait pour vivre avec une putain comme moi, et française!" Voilà le lait que j'ai bu!

Elle me cachait à l'étage supérieur si j'étais là lorsque l'amant sérieux venait. J'entendais couler le bidet... A des niveaux variés, ils étaient plusieurs, sans compter des rencontres fortuites au travers des maisons de rendez-vous.

Quand j'étais encore chez mes parents, à vingt-deux ans, elle me disait : "Rentre ce soir." A minuit, j'entendais claquer la porte du taxi qui repartait avec un des amants sérieux ou avec un homme de passage. Moi, nu, dans le crêpe de Chine bleu ou rose, un brûle-parfum à l'entrée, la soeur maquereille couchée dans le fond de l'appartement avec l'amant pustuleux et profiteux, je l'entendais courir... elle jetait par terre ses vêtements et ses fourrures de travail et rapidement nue, le corps un peu lourd, et de beaux seins, elle se jetait sur moi...

Malgré ma jeunesse, au bout d'un certain temps, elle me dit : "Ecoute, à onze heures du matin, si tu as un creux, je t'ai acheté du bifteck de cheval. Le sang de cheval n'est jamais tuberculeux." Elle pressait cette viande et me tendait un gobelet de sang tiède pour faire redresser et tenir le petit bonhomme!...

Elle m'inondait d'eau de toilette de Guerlain "Vol de Nuit." Parfois elle me baignait, parfois elle m'aidait à m'habiller, elle entretenait mes ongles de pied, j'étais le "Chéri" de Colette.

Elle me fit comprendre le mijoté, les ragoûts, la cuisine lente et élaborée, les bas morceaux, le vin, les vins. Elle se laissait aller, ses intonations, ses termes étaient parfois de Bourgogne, du lieu de sa mère, de sa famille bien cotée à Nolet, prononcé Naulet. En Bourgogne et dans le Morvan il est bien vu d'être restaurateur, hôtelier, bon cuisinier. Bien des intonations étaient des Deux Sèvres où elle avait passé toute sa jeunesse dans sa famille paternelle, sa mère

étant morte lorsqu'elle eut six ans.

Sur l'oreiller, dans le lit, elle m'apprit la France, profondément, tout doucement... La paysannerie, la terre, la noblesse, les produits, la religion catholique, les artisans, le petit négoce, l'huissier, le médecin de campagne, le marchand de bestiaux, l'importance des foires de village, le petit notaire de campagne, les couches sociales à Paris, la haute, la moyenne bourgeoisie...

Elle me fit comprendre le vêtement, le parfum, elle s'intéressait peu aux bijoux... Ce qui fait qu'aujourd'hui, avec mes deux pieds dans la tombe, vous me mettez avec n'importe quelle bonne femme, si j'y tiens un peu, si j'en ai la possibilité, je sais comme personne comment l'habiller. Je sais comment parfumer les femmes d'après leur aspect, leur odeur, leur sexe, leurs poils, leur façon de faire l'amour...

Elle allait chez Paquin trouver Madeleine des Manteaux... "Tu comprends que Madeleine des Manteaux est unique!" Elle m'a mené auprès de Madeleine des Manteaux. Les séances tenaient de l'art. J'étais assis, silencieux. Gaby était fière et honteuse à la fois de me montrer avec ma chair fraîche et jeune. Alors, aujourd'hui, cela coûte cher, mais c'est fantastique : les habiller après les avoir reniflées, examinées... Se trouver chez un couturier est la griserie la plus grande. Etre assis, considérer cela comme une oeuvre d'art et dire : "Non, ce n'est pas cela, là, ce pli, là, ce coloris, plus long, moins long." C'est fantastique!

Elle m'a donné le respect de la femme. Elle m'a tellement montré ce qu'est une femme! J'ai idolâtré le sexe de la femme. Gaby donnait tant le sien à droite ou à gauche, mais elle me fit le don de son sexe vraiment, véritablement, passionnément. Elle réservait ce sexe et c'était la fête!

Elle me fit comprendre la délicatesse de l'approche, elle m'inculqua le raffinement, la timidité, la courtoisie et, pour me plaire, elle reproduisait les phrases étonnantes et le français étonnant des seigneurs qu'elle avait connus. "Un Tel est si courtois et si timide qu'il n'ose pas me demander où sont les chiottes s'il a envie de pisser!"

Elle tenait les propos de cette noblesse française de la cavalerie à la moustache soyeuse qui s'est fait hacher en 1914-1918, car ils ont tous été tués, très souvent bêtement, dit Margot par bonne éducation, car Margot est également ainsi faite.

Alors, le respect, cette hésitation dans l'approche ne me viennent-ils pas aussi de ces jeunes tués en 1914 et de ceux plus âgés? Gaby avait connu jeune, très jeune, des hommes de soixante ans. Ceux-là étaient passé par Saint-Cyr et Saumur en 1875, 1880, 1890.

A ce raffinement, elle me repassait la vieille race paysanne française, dure, cruelle, observatrice, calculatrice, solide, et

également faite en nuances. Elle m'apportait le dégoût des hommes, de ceux mal élevés des basses classes qui, pour elle, étaient les négociants, les intermédiaires, les hommes d'affaires, les parvenus, les très riches, les étrangers, tel ce prince égyptien qui lui donna tant d'argent.

Alors, tout cela, en ligne directe, m'a été communiqué. Quand je parle à une femme, quand je ne cache pas mon trouble, car toutes les femmes me troublent, elles sont étonnées, un peu effrayées. Et si j'approfondis mes approches en général, même auprès des hommes, des groupes, des agriculteurs du Sud-Ouest, ne sont-elles pas totalement imprégnées de Gaby?

..."Qu'est-ce que tu veux, en 1910, 1911... dans "l'omnibus" de Maxim's, et j'y allais quatre ou cinq fois par semaine, c'est là qu'on se connaissait. De là je suis partie un soir avec un Morny, fils du duc de Morny du Second Empire. Il m'avait emmenée dans une garçonnière. Il avait disparu, il y eut des recherches, et son valet de chambre en avait été chargé... J'ai connu les plus grands noms de France, mais au fond ils étaient très diminués, contaminés, tandis que chez nous, dans les Deux Sèvres-Vendée, il y a les Chabot, et ce sont ceux-là qui sont les vrais! Pas les Rohan Chabot, ce sont les Chabot, limite Deux Sèvres-Vendée."

C'est une famille immense, les Chabot des Deux Sèvres, elle disait que c'était eux qui étaient les mieux. Et Margot n'est pas loin de dire : "Oui, les Chabot étaient les mieux, les autres avaient passé par l'Autriche."

Survint un grand dégoût et la honte. Mon inutilité, ma culpabilité à l'égard de ma famille, mon éloignement interne par rapport à ma famille, la continuation, quoique atténuée car Gaby l'avait éloigné, du pompage financier du salopard et de son jeu, mon état d'amant de coeur et de profiteuse parfois, par les à-côtés : je vivais beaucoup chez Gaby.

Elle devenait de plus en plus possessive, jalouse... L'attirance de l'aventure, de l'Empire en Afrique Noire, ont fait qu'une nuit, en manteau ciré, valise à la main, je suis parti du 54 de l'avenue d'Iéna pour Bordeaux, chercher un paquebot. Départ pour toujours. Ne plus les voir... Ne plus me voir...

Sur le bateau, complètement vidé intérieurement, je me suis rendu sympathique à un chef de Cercle Colonial au coeur de la Côte d'Ivoire. Il m'ouvrit une possibilité : je l'aurais rejoint et il m'aurait fait entrer par la petite porte dans l'administration coloniale pour y exercer de petites besognes dans la brousse.

A Dakar, j'ai fui à nouveau. Ma culpabilité était totale. Ma famille m'avait fait rechercher et approuvait mon départ, ce qui me choquait. Je ne sais comment, sur le bateau, Gaby m'envoyait des câbles de détresse. J'avais Gaby dans la peau.

Je suis à Gaby, je rentrerai, je l'épouserai. L'âge, son état, un chantage d'avenir en sa faveur pour ma famille... mon engagement véritable, et puis, en l'épousant, je la quitterai plus facilement, ayant été jusqu'au bout.

En remontant à Casablanca, de là en avion postal découvert, seul passager, assis sur des sacs, j'ai atterri une nuit à Toulouse. Gaby, inondée de larmes, en sa chaleur moite, a repris mon corps.

J'ai proposé le mariage. Elle crut que j'étais fou. Elle était affolée et opposée à ce projet, mais elle me sentait tellement désespéré... elle se laissa faire. Et je me suis réfugié à Marrakech, lieu admirable de l'Empire français. Quelques semaines plus tard, le mariage eut lieu à Marrakech et elle vint me rejoindre pour cela. Un mois après, il fut suivi à Paris du mariage religieux avec disparité de culte... et voilà!

Le notaire conseilla à ma famille de ne pas rompre avec moi, de me faire vivre seulement si j'habitais loin de Paris, ce qui m'enchantait. Et ainsi, ce furent les Deux Sèvres. A partir de ce moment-là, la vie de Gaby fut totalement différente.

Gaby, plus de vingt ans après, une des dernières fois que je la vis... elle parlait déjà beaucoup moins. Elle mourut cinq ou six semaines plus tard et je ne l'ai pas su. Je l'ai su après... Elle m'a appelé, et Margot s'est effacée, elle est sortie dans l'entrée. Elle m'a pris la main... c'est très émouvant... et puis, elle m'a dit : "Elle est belle ta femme!"... Elle est belle, parce qu'elle était belle, elle est belle parce qu'elle fait partie de la féodalité française, voilà! Parce que la féodalité française, pour elle, c'était unique et total.

"Pourquoi ont-ils fait cela? Pourquoi ont-ils quitté la France pour venir à Versailles?" C'est admirable, non? Ah Gaby! C'est inouï! Et ce sacrifice religieux est bouleversant. Tout cela est venu parce que, au fond, le peuple de France a été fait pour servir les grands, les vrais grands.

Marie-Christine voulut savoir comment je l'ai connue. Ce fut par un de mes oncles russes, qui d'ailleurs n'avait pas beaucoup d'argent, mais qui avait envie, d'une façon un peu excitée, de faire connaître son jeune neveu. C'était très amusant.

C'était un homme assez dépravé qui ne détestait pas dire pour d'autres : "Grrrosse queue, ma chèrrre! Est-ce qu'il t'a enculée? Est-ce qu'il t'a fait mal?"

Alors, il m'a invité à la campagne avec elle. Et puis, une nuit, à Montmartre, elle a dansé avec moi et m'a dit : "Je les ramène et puis je t'emmène chez moi." Voilà!

Alors moi, j'ai refusé mon petit corps, j'ai dit : "Je suis impur!" Car j'étais bercé par la littérature russe que je n'avais pas encore

lue, mais j'étais suffisamment comme cela, je pensais qu'un vilain bourgeois comme moi salissait une putain en se mettant en son ventre, alors qu'elle devait être si dégoûtée des autres.

Elle m'a fait alors des choses savantes, il n'y avait personne. Et c'est au bout de la troisième nuit qu'il y a eu quelqu'un...

Et quand elle m'a amené dans les Deux Sèvres, après le mariage, dans ce pays qui est d'une haute importance, ce n'est pas rien les Deux Sèvres, eh bien, la première fois qu'elle m'a montré cette propriété - on a cherché une propriété qui était d'ailleurs très laide, et je me disais que c'était ma chance de pouvoir me raccrocher à la France - je l'ai emmenée à un kilomètre de là, dans un taillis, je l'ai renversée anormalement, elle était debout, j'ai levé sa jupe, j'ai enlevé son pantalon, et je l'ai bousculée dans les buissons! C'était une marque!

Pour elle, aristocrates et paysans, ce n'est pas un hasard s'il y a eu la chouannerie. Eux seuls comptaient, et ils se faisaient tuer dans les guerres.

Quand Gaby entendait une musique militaire, elle pleurait... c'était fou, vous comprenez! Et elle avait cette notion qu'elle avait acquise des paysans, elle disait : "Mon petit, vois-tu, il n'y a que les paysans et les aristocrates qui comptent. Le reste, ce n'est rien, c'est de la merde! Entre cela et cela, il n'y a rien!"

Il y a une chose quand même qu'elle disait : "Tu vois, ils rentrent dans leur famille, tous ces gens dont je te parle, ils rentrent dans leur famille, dans leurs châteaux, pour les chasses, pour aller à la messe le dimanche, mais moi, tu sais, tu sais ce que pour moi cela représente, ils vont à la messe, ils ont leur banc en velours afin que leur femme, leur famille donnent l'exemple." Cela ne lui plaisait pas car sa croyance catholique était profonde et coupable.

Moi, je suis allé chez sa tante Marie et sa tante Joséphine, deux vieilles filles, avec sa soeur Madeleine à qui elle avait donné quelques petits capitaux pour qu'elle monte un établissement de modiste à Châtillon-sur-Sèvre, Deux Sèvres.

J'y allais, et tous ces gens savaient. Il y en avait une, cette tante Joséphine, elle était enfant de Marie, vouée au blanc et au bleu, et il y avait des chiottes qui n'avaient pas d'eau, ni rien, et on pouvait se mettre à deux, trois si on voulait, pour rester en compagnie. On faisait vêpres, et ils appelaient le curé de l'endroit Monsieur le Doyen! Et Madeleine Bertaud, et je crois même Gaby, si jamais elle croisait Monsieur le Doyen elle faisait presque une révérence! Et elles rougissaient.

Mais, voyez-vous Marie-Christine, je me suis trouvé, moi, au moment où je quittais Gaby, menant le deuil, moi jeune type, gras, trop nourri par Gaby, à Châtillon-sur-Sèvre, avec le beau-frère maquereau, enfin moi en tête, dirigeant le deuil de l'enterrement de la tante

Marie, avec Gaby un peu derrière, et sa soeur, et tout le village... Eh bien, quand vous avez vingt et quelques années et que vous venez d'un milieu international comme le mien, n'ayant aucune attache, vous vous dites : "Comment faut-il se comporter?" Et dans ces conditions, qu'est-ce que je me disais? J'avais un père peu intelligent et ignorant, et qui était un seigneur. Je me disais : "Quelle attitude aurait-il, lui, sans comprendre?" Et j'arrivais à me tenir. Eh bien, ce n'est pas tellement facile quand vous êtes plein d'angoisse et d'anxiété, et que vous avez vingt et quelques années.

Châtillon, Deux Sèvres, qui a l'avantage d'être à cinq ou six kilomètres d'une frontière importante également qui s'appelle la Vendée, et pour Gaby tout cela était la "Vendée militaire", c'était la Vendée qui s'était soulevée contre les Républicains. Vendée militaire, cela s'appelait comme cela!

Et elle me montrait un petit village, dans un creux qui était justement en bordure, qui était déjà en Vendée, elle disait : "C'est là où, quand j'étais toute petite, de sept à douze ans, j'ai été élevée par les bonnes soeurs!"

Son grand-père était un vrai paysan qui était devenu une sorte de paysan régisseur de la plus grande famille de l'endroit, et son père était un genre de représentant en tissage.

Elle disait : "Notre grand-père qui avait des cheveux blancs et un peu longs et qui avait une petite calotte, nous menait petits enfants dans l'âtre de la cheminée, et là il disait à voix basse : "Maintenant mes petits enfants nous allons chanter ensemble "Et Henri V viendra", le comte de Chambord." C'était prodigieux!

Elle poursuivait : "Quand mon grand-père qui servait les Beauregard, qui n'étaient pas tout à fait des Costa, qui étaient plus anciens, c'était la souche même des Costa de Beauregard, c'était la vraie souche. Eh bien, quand mon grand-père rencontrait un jeune Beauregard, tout jeune, même un enfant, il s'inclinait avec sa tête blanche et il lui disait : "Not' Maïte".

Gaby voulait vivre avec moi dans une atmosphère "bouquet de violettes". Elle avait été dépucelée à l'âge de seize ans. Aujourd'hui tout le monde est dépucelé à l'âge de douze ans, mais être dépucelée à seize ans, c'était étonnant et rare. Elle fut ensuite vendue à des commerçants de la rue des Sentiers. Eh bien elle a voulu la pureté de ses seize ans avec moi.

Si le vieillard que je suis pouvait approcher une femme, je suis trop vieux, je suis malade, je suis foutu, mais si j'en approchais une, je l'approcherais comme un être unique qu'il faut approcher avec une admiration et un respect infinis... et ça c'est encore Gaby, car elle éleva le sexe de la femme et l'approche de la femme et la vie avec une femme à un niveau élevé.

J'arrivais avec ma voiture ouverte. J'avais conduit, il faisait froid... elle me disait : "Je sais que tu aimes cela, j'ai fait un quatre-quarts." C'est tellement français, un quatre-quarts! "J'ai un quatre-quarts et je t'ai fait faire de la crème au chocolat." Je devenais gras et ignoble. Puis, je baisais, puis je mangeais...

Saint-Varent... La jalousie à propos de rien, la cohabitation avec la soeur maquerelle et le mari infâme et petit. Il y eut un bouleversement affreux dans ma famille, je ne parle pas de mes morts tragiques. Je m'étais rapproché de ma famille avec l'accord de Gaby qui était respectueuse du drame.

Alors, j'ai vu ma soeur Aline pleurant sur sa poitrine, qui lui déplaisait, pleurant parce que ses parents étaient ignorants et peu intelligents. Elle était enfouie dans son lit et son dos à chair fraîche était nu. Il y a eu une grande ambivalence de sentiments, de désirs rentrés et en fin de compte je trouvais ma famille, ce milieu doux, gentil, bienveillant. Il y avait là une plus grande liberté qu'à Saint-Varent.

Alors, coupable et prévenant ma famille de ce départ, en dernière minute, après en avoir parlé à ma tante et à mon oncle, Valentine et Ted, je me suis trouvé dans la nuit, valise en mains, sur le pont du bateau Dieppe-Newhaven et j'ai passé quinze jours chez un cousin Sassoon dans les Highlands d'Ecosse.

Après avoir lâché Gaby, j'ai revu Antoinette qui était venue jouer au golf avec mon père, avec ma cousine Diane...

J'étais encore marié, mais j'avais quitté Gaby effectivement, complètement pour le plus grand bonheur de mes pauvres parents, cela va de soi.

Le divorce amorcé, j'ai vu Antoinette. Son père avait été maladroit en affaires et s'était ruiné. Il était mort peu avant. Je pensais que sa mère était ruinée également, mais cela n'était pas vrai.

Je me suis dit : "Elle est pauvre! Elle est juive!" J'étais comme vous, Marie-Christine, le retour au judaïsme... Ravissanté, Antoinette! Elle avait vingt-deux, vingt-trois ans et l'air d'en avoir dix-sept. Extraordinaire de beauté et de gentillesse, de douceur, d'ignorance... et je suis tombé amoureux! Nous nous sommes fiancés clandestinement. Je n'étais pas divorcé. Lorsque je le fus, je l'ai annoncé à mes parents. Tout le monde était content.

D'un autre côté, je me bâtissais des histoires. Antoinette, quand je lui ai demandé de m'épouser, a cru que c'était pour partir avec moi. C'était inusité à l'époque, cela ne se faisait pas! Une jeune fille ne partait pas avec un monsieur! Ce n'était pas dans mon esprit mais elle l'a cru et elle n'a pas compris, elle a dit : "Je ne comprends pas très bien tout ce que vous me dites." Elle était affolée, elle n'avait jamais vu quelqu'un comme cela... Elle avait été amoureuse, Marie-Christine, de votre merveilleux Juif, Doddy Halphen,

mon cousin, et qui l'avait adorée.

La soeur d'Antoinette était morte de la tuberculose, et Antoinette avait un gros rhume, ce mois d'octobre 1933. (Nous nous sommes mariés fin juin 1934.)... Je me dis : "Elle est tuberculeuse! Ses parents sont ruinés. Elle est Juive. Elle a une chair fraîche. Elle est triste!" Elle avait de grosses larmes plein les yeux à cause de ce gros rhume de cerveau. L'histoire d'Antoinette que j'ai adorée, qui était une merveilleuse poupée, d'une grande beauté!... Elle avait des petits creux au-dessus de ses fesses qui démarquaient ses reins... Elle était ravissante!

J'étais amoureux, j'étais ému. De plus mes parents étaient très contents, pour une fois, au lieu d'être coupable vis-à-vis d'eux - j'étais coupable, mais c'était envers Gaby.

Gaby était comme folle... Après quelques terribles rencontres, je ne l'ai plus revue. Ce n'est qu'après la guerre que nous nous sommes revus... Puis, elle est morte d'un cancer.

Gaby faisait partie de cette paysannerie française, royaliste, catholique, réactionnaire, nationaliste et croyant dans l'aristocratie française. Voilà ces croyances : l'aristocratie française, la France, la religion catholique.

À côté de cela, elle avait été une demi-mondaine qui s'envoyait trois, quatre types par jour, pour l'argent, du moins avant de m'avoir épousé, car une fois mariée et dans les Deux Sèvres, sa vie devint totalement autre.

Elle disait sur son lit de mort : "Toi, mon petit (et j'étais d'âge mûr) tu n'es pas comme eux, car toi, tu aimes la France. Plus même, tu as aimé le sol de France, tu es Français."

Et maintenant, puisque vous me mettez sur ce sujet, j'ai découvert un aspect bouleversant par mon ami Maître Pierre Bucaille, qui est d'une vieille bourgeoisie parisienne, et tout cela compte pour moi, une bourgeoisie qui descend de l'époque de François 1er. J'avais demandé à mon ami Pierre Bucaille de s'occuper des affaires de Gaby et il m'a dévoilé ceci deux ans après sa mort : Gaby ne pouvait pas aller à la Sainte Table car elle était une putain. Elle disait : "Moi je suis une putain." C'est terrible. Et elle croyait en une forme de vie future.

Elle était mariée. Moi, j'ai divorcé. Elle a dit : "Toi tu fais ce que tu veux, mais moi je ne suis pas divorcée, je suis ta femme!" Car elle avait juré à l'église. Cela ne l'a pas empêchée de trouver après moi un ancien séminariste paysan qui a vécu avec elle, mais deux ou trois ans après moi. Enfin, je l'avoue franchement, je suis le seul être qu'elle ait vraiment aimé. Elle se considérait mariée, et pour ne pas nuire à ma famille, elle n'a jamais porté mon nom, sauf dans des hôtels, avec moi, elle s'appelait Madame Bertaud, Gabrielle Ber-

taud, elle ne voulait pas jouer à ce jeu.

Elle a su que j'avais épousé une grande dame de France, une féodale du plus grand pays du monde qui s'appelle la France, et de la plus haute noblesse de France, de la noblesse française. Elle disait: "Moi j'ai connu des aristocrates d'Autriche, ils n'étaient pas mal, j'ai connu des aristocrates de Russie, d'Allemagne, d'Angleterre, eh bien écoute, ils me font marrer comparés aux vrais aristocrates! Aux aristocrates français. C'est rien du tout! C'est rien!"

Elle était vendéenne et royaliste. Et sur son lit de mort, elle me dit : "Voyons, les Gramont, Louis-René était si beau! Voyons, j'oublie, disait-elle - elle n'avait presque plus de cheveux sur la tête - comment est née sa mère?" Je le lui dis et elle répondit : "Oh! Excusez du peu! Mais pourquoi est-ce que des familles comme cela, si je me souviens bien la famille Gramont est du Béarn - car elle connaissait tous les lieux d'origine et points de départ de toutes les familles de France qui sont les plus grandes du monde, et du pays le plus important du monde entier! Ce n'est ni la Chine, ni la Russie, ni tout ce que vous voudrez, ni la Californie, c'est la France, c'est la France seule, unique, totale! - ils sont du Béarn... Pourquoi est-ce que des familles comme cela ont quitté la France pour Versailles? C'est quand même dommage!"

Et j'ai amené Margot, très belle, sortant de sa féodalité de Saint Louis, car pour moi Margot c'est Saint Louis. Et Margot est venue, et Gaby a dit : "Je n'ose pas croire qu'une pareille dame vienne dans ma chambre!" (elle était pratiquement sur son lit de mort). "Je n'ose pas croire qu'une grande dame de France soit venue dans la maison d'une putain..."

Deux ans après sa mort, Maître Pierre Bucaille m'a rapporté ceci : il avait été appelé à son chevet, elle dit : "Je pense à cette dame, je pense qu'il y a une situation très pénible pour elle, je tiens à vous dire Maître que, contrairement à tout ce que je pense et à tout ce que je sens, si vous me le demandez, pour cette dame..." Elle aurait déclaré les éléments d'annulation du mariage! C'est-à-dire l'écart d'âge, la stérilité, son état de putain, et de cette façon le mariage aurait été annulé. Elle parlait ainsi vingt ans après que je l'eue quittée.

Elle m'a donné un amour comme ne peut le donner qui que ce soit. Elle a vécu quelques années après moi avec ce brave type ex-séminariste d'origine terrienne. Tous ses amants, tous ses entretenueurs et tous les amants de passage, tous les gens d'une nuit, tous les gens d'une demi-heure, elle a traversé tout cela pour m'apporter la pureté et, en plus une connaissance de ce pays qui me passionne et que j'aurai jusqu'à la fin, jusqu'à mon dernier souffle.

Je lui ai envoyé ce petit livre sur la résistance dans le Sud-Ouest, écrit par quelqu'un qui me jalousait, je le lui ai dédié: "C'est grâce à toi et aux Deux Sèvres-Vendée que j'ai pu réussir."

Cela est vrai. On peut se foutre de tout. Les Israéliens m'ont dit : "Les Français, c'est de la merde, ils vous transformeront en abat-jour, c'est ignoble." Je veux bien, ils l'ont fait indirectement, ils le referont, cela m'est égal! J'aime mieux être un Français de seconde zone que rien du tout.

Elle m'a dit un jour : "Tu te souviens, oh tu devais avoir vingt-trois ans à l'époque, tu m'as donné une paire de candélabres, eh bien quand je mourrai, je ferai porter à ta femme la paire de candélabres en souvenir de ta jeunesse." Elle l'a fait. Ma jeune femme actuelle, qui est une merveille, que j'adore, qui est admirable, a dit : "Cela ne m'étonne pas de ton mauvais goût, c'est affreux!" Et elle a foutu cela dans une armoire. Voilà!...

Elle m'a marqué pour la vie, Gaby! Mais alors, ce qu'elle faisait, c'est qu'elle me parlait à longueur de journées des familles de France. Elle disait : "Cette famille-là est de Provence, cette famille-là est ancienne, celle-là, permets-moi, cela me fait rigoler! C'est de la Restauration! Ceux-là ont fait une très bonne alliance, ceux-là, pour s'enrichir, ont épousé une Juive, ou ils ont épousé une bourgeoise."

Et tant d'années plus tard, je retrouve Margot avec les mêmes noms de famille, qui sont ses parents : "Cela, oui, je reconnais, c'est une famille ancienne..."

Et à la fin de ma vie, j'ai retrouvé les mêmes noms et les mêmes propos! Margot dit : "Comment veux-tu que je sois snob? Rien n'existe. Il y a sept familles ducales en France, dont je fais partie, et puis c'est tout. Et le reste, ce n'est rien!" J'ai subi ce truc-là deux fois. C'est fantastique!

LE CAPITAINE VETERINAIRE ET LE JEUNE HOMME

Le jeune homme était jeune : un peu mou, devenu grassouillet, cajolé, nourri.

Se sentant sans racines, d'un milieu sans méchanceté et privilégié, international en son comportement, mais rattaché cependant à une bourgeoisie solide du XIXème siècle, le jeune homme avait senti qu'il y avait de l'inconnu sur la terre de Seine-et-Marne qu'il avait mal approchée en son enfance à cause de son entourage.

Sous une forme ignoble, la France lui avait été présentée par un aventurier au petit pied, de province, et enfin, peu avant cette histoire, il connut un général de la cavalerie avec lequel il vécut quelque peu et qui lui fit apparaître la France des gens bien élevés, la France de ceux de "nos Maisons". Tout cet amalgame fit une grosse bouillie en cette cervelle.

Le jeune homme cherchait tant la vie, il cherchait tant la France et à connaître ceux qui étaient nés en France, en la vraie France, qu'il épousa la Femme pour satisfaire tout cela ainsi que pour donner forme à un certain désespoir, par un besoin de consoler et aussi pour prendre position nette dans des situations douteuses et mal définies.

La Femme avait près de vingt ans de plus que lui, forte en couleurs, forte en paroles, forte en dévouements de tous ordres, donnant de la violence et donnant un amour immense.

Elle avait "fait la vie". Elle vivait avec Ninie, sa soeur plus âgée de peu et laide. Ninie avait été la confidente, la couverture et la profiteuse de la Femme, et depuis quelques années elle vivait avec Robert.

Robert épousa aussi Ninie après les noces de la Femme et du jeune homme. Robert, mauvais comptable, paresseux, buveur, vaniteux, franc-maçon, haineux et croûteux (son corps était couvert de croûtes, paraît-il), Robert profitait... en cette histoire il sera dénommé le Maquereau.

Le résultat du mariage fut une demande pressante de la famille du jeune homme, avec appuis financiers, d'aller habiter la province et de passer provisoirement inaperçu à Paris.

Le jeune homme était satisfait à cette idée. Une des raisons du rapprochement avec la Femme était précisément qu'au départ, à ses seize ans, elle avait quitté son lieu d'origine, les Deux Sèvres-Vendée, et qu'à une génération intermédiaire les siens étaient pay-sans. La génération immédiatement précédente étant de très petite bourgeoisie rurale.

Elle connaissait la France puisqu'elle venait des bocages de la Vendée militaire...

La Femme qui avait connu la noblesse brillante, puisqu'elle avait "fait la vie", celle d'avant 1914 évoluant dans le confort, pensait que, de la noblesse, seuls les Beauregard et les Chabot étaient purs parce qu'ils n'avaient pas quitté la France.

Contrairement, pour elle, la noblesse brillante avait trahi son état en quittant la France pour Paris et les Bains de mer...

Beaucoup plus tard, tellement plus tard, un Beauregard, maire de son village, est sorti des haies du bocage pour supplier les Allemands de le fusiller et épargner ainsi la vie des autres car il était le chef naturel du pays... La Vendée est la Vendée!

En Deux Sèvres-Vendée, la verdure est grasse, la boue gluante, le fumier riche, le beurre demi-salé et la gamme des fromages de chèvre allant du frais au fait est étonnante! Les vaches parthenaises sont les plus belles et les porcs ont une finesse de viande remarquable. Le français est chantant, la population est méfiante et certaine d'être de qualité parce que des Deux Sèvres-Vendée. Pour le jeune homme ce furent les premières approches du monde paysan, du petit négoce, de l'artisanat. Il appréciait les particularités de chaque canton et il sentit le fonctionnement d'une petite ville rurale...

Voilà ce que la Femme faisait comprendre au jeune homme.

Le lieu était Saint Varent.

La ville proche, Thouars.

Les merveilleuses zones pour le jeune homme étaient les petites routes enserrées entre les haies, entre Bressuire, Parthenay, Chatillon-sur-Sèvre, Cholet et le couvent en fond de vallée où la Femme, toute petite, avait vécu.

Plus loin, il y avait La Roche sur Yon, plus loin encore le Marais vendéen... Pays probablement le plus poignant qui soit, si peu connu, et que le jeune homme humait sans cesse.

La demeure était ce qu'elle était, laide et prétentieuse, toute en hauteur. Une ferme, vingt hectares, les parthenaises dans les prés. Voilà pour le domaine privé. Mais surtout existait l'Annexe du Dépôt de Remonte avec ses quinze hectares.

La Cavalerie, même en ce temps éloigné, perdait chaque année de son importance. Il y avait quand même trois ou quatre régiments de petites unités pour la cavalcade. Et puis encore, sérieusement, le Train, l'Artillerie et même le Génie, employaient des chevaux. Saumur, bien proche, battait encore son plein et la noblesse était "Gentleman rider."

Les jeunes chevaux de Bretagne, de Vendée, de la Sarthe, de Tarbes, étaient à la sortie des prés. A deux ans et demi, groupés en un ou deux Centres, dont Saint Varent, pour s'accoutumer à l'avoine, être surveillés, y faire leurs maladies de jeunesse. Ces chevaux, au nombre permanent de cinq à six cents, restaient deux ans à Saint Varent. Puis le dressage, les régiments.

Les écuries, six bâtiments peints à la chaux, donnaient sur des enclos boueux ou poussiéreux selon la saison. Les barrières étaient des tubulures réformées de locomotives. Les poteaux de soutien, des traverses de chemin de fer partiellement pourries. Le tout, entretenu au goudron, était à vérifier sans cesse avec des moyens rudimentaires et compliqués. Les toits devaient être étanches et ils étaient vieux.

Enfin, une affreuse petite villa pour le Chef, deux ou trois masures pour le maréchal-ferrant (un sous-officier) et pour le maréchal des logis, un scribouillard. Une grande chambrée pour les gardiens d'écurie, des musulmans d'Afrique du Nord. Une chambre à part pour le brigadier-chef musulman. Tout ce monde-là se satisfaisait en circuit fermé. Un bureau contre la forge, quelques hangards...

Le cahier des charges était sévère et pouvait être interprété avec une rigueur impitoyable.

La paille, le foin, le son, l'avoine, devaient être fournis et vendus à l'armée par le propriétaire, mais acceptés par le Chef. Le fumier devait être enlevé par le propriétaire. L'entretien de l'ensemble, comprenant les bâtiments et les enclos, était sous la responsabilité et à la charge du propriétaire.

L'alimentation des chevaux devait laisser un bénéfice. Mais, sans être de la partie ou négociant, cela était impossible à assumer.

Cette branche, toujours sous la responsabilité du jeune homme propriétaire, avait été repassée, moyennant une faible redevance, à Monsieur Brion, marchand en grains et fourrages du Poitou.

La sortie du fumier constituait la recette principale. Ce fumier, chargé à raison de quinze à vingt wagons par mois, était expédié chez les clients, champignonnistes des bords de la Loire entre Saumur et Angers installés dans les caves d'où était sortie, sous François 1er, la pierre des châteaux. Marolleau et Chatain, les employés, faisaient fonctionner, chargé de fumier, le vieux camion Ford, reliquat du passage des Américains en guerre treize ans auparavant.

Voilà comment le jeune homme était livré au Chef, et le Chef était le Capitaine Vétérinaire Laguionie. Denise était sa femme. Lui était "mon capitaine", Denise était Madame Laguionie.

Le jeune homme arrivait en cette province fermée avec sa femme, originaire de quarante-cinq kilomètres de là, où une soeur vertueuse, vieille fille, et deux tantes très âgées, vivaient en un catholicisme le plus rigide possible. Elles vivaient cependant depuis toujours

grâce à la Femme. Il y avait là tout un jeu d'ignorance et d'hypocrisie. D'ailleurs l'hypocrisie existe rarement, les jeux seuls comptent.

La présence de Ninie, et surtout celle du Maquereau, ne facilitaient rien pour le jeune homme.

La pièce maîtresse de l'affaire était le capitaine Laguionie.

Lorsqu'il pissait dehors, et cela était fréquent et laborieux, il jurait parfois tout bas : la goutte militaire, bien certainement, était son lot!

Son uniforme défraîchi était taché de nourriture grasse, mais surtout d'Amer Picon ou de Raphaël. Le Pernod et le petit vin blanc matinal ne tachent point, sauf quand le vin blanc est coupé de sirop de fraise.

Il était bas sur pattes, les mollets également bas des paysans montagnards. Il venait des Causses du Lot. Il était passé par l'Ecole Vétérinaire de Toulouse, ce qui impressionnait le jeune homme... Toulouse déjà, et qui devait jouer un rôle si important dans la vie du jeune homme tellement plus tard... Le capitaine était le fils d'un instituteur du Lot. Il avait sucé la haine sociale. Il crachait sur les médecins-majors et surtout sur les officiers de cavalerie.

"Avant 1914, en tant que lieutenant je mangeais à part et non au mess, disait-il. Je voulais garder ma dignité, ma personnalité, mon autorité de vétérinaire, car moi, Laguionie, je pouvais empêcher les chevaux de sortir en manoeuvres. Le colonel, marquis de X, du Nième dragon de Limoges, devait s'incliner!"

Il avait fait une exception cependant : il avait été impressionné par le Commandant, comte de X, au Maroc, qui certainement avait passé outre à l'ignominie du lieutenant vétérinaire.

Sa couperose devenait terrible à la vue d'un curé! "Des bons à rien, mendiants et vicieux!" Mais il filait doux devant Madame Laguionie en cette matière spirituelle. Il se contentait de faire des allusions voilées.

"Que dis-tu encore, Robert?" demandait Denise.

Car Madame Laguionie était croyante et, par respect pour son seigneur et maître, elle cachait partiellement ses pratiques religieuses.

Elle avait été au couvent à Angoulême, aussi parfois parlait-elle sucré. Elle était effacée, petite, voûtée, le cheveu pauvre, le nez pointu. Elle était de la région d'Angoulême. Sa vieille mère, quasiment sourde, venait souvent la voir. Mais elle, elle pratiquait sans se cacher.

"Ma pauvre belle-mère!" disait notre héros.

Il est bien évident que le capitaine Laguionie se frottait les mains à la vue du jeune homme timide, désarmé et apparemment de famille convenable et d'une classe sociale exécrée. Le jeune homme arrivait avec tout cet appareil humain autour de lui et le capitaine Laguionie armé du cahier des charges! On allait voir! Le jeune homme en était conscient.

Il y eut un point culminant. Un soir, dans la pluie et dans la boue, le jeune homme courait avec Marolleau et Chatain pour porter, réparer, remonter des clôtures. De plus des gouttières fuyaient!

Le capitaine Laguionie, accoudé sur les tubes avec les sous-officiers, rouge et apparemment en colère, appelait constamment le jeune homme tout en assistant à ce manège infernal. Le jeune homme accourait. "Je serai obligé, demain, sauf réparations urgentes (ce qui d'ailleurs était impossible!) de me plaindre à la Région militaire de Tours."

Il empêchait même les gardes d'écurie de l'aider. Tout cela fut monstrueux, ignoble, humiliant.

Le lendemain, le capitaine ayant honte de lui-même et s'étant vengé socialement, devint "l'ami" du jeune homme.

Par la suite, ils montaient à cheval chaque jour, et sauf une fois encore lorsqu'il perdit son contrôle subitement parce que le cheval du jeune homme avait galopé devant le sien, il fut cordial.

Il fut correct à l'égard du jeune homme. Il ne faisait guère d'allusions à son état, sauf quelquefois pour lui dire qu'il traînait des parasites et que sa vie lui paraissait d'un fonctionnement compliqué. C'était vraiment le minimum.

Le Maquereau était toujours là, et tout l'Etat-major se retrouvait au bureau à onze heures trente le matin. Bien souvent le jeune homme, à contre coeur, s'y trouvait et se livrait, comme toujours, à des trésors de diplomatie.

En plus, autour d'un Picon citron, se trouvait Monsieur Verot, parisien au passé louche. Il habitait le village, sa femme en étant originaire. Celui-là était une franche crapule. Il avait un emploi de commis civil provisoire et tenait certaines écritures.

Le ton montait : un, deux, trois Picon... La vantardise, la haine, les colères se montraient. Le Maquereau était méprisé mais il était du même monde que le capitaine et Monsieur Verot. Et le Picon aidait. Les deux sous-officiers restaient toujours respectueux.

Et tout en se disant des horreurs, cela formait un clan amical. Le Maquereau aimait la pêche et se fâchait tout rouge si on doutait de

ses dires ou de sa science. Tous ces gens savaient ce qu'ils savaient. Tout le monde était acheté, vendu, d'après eux. Le jeune homme, régulièrement, avait envie de rendre. Mais tout compte fait, le seul honnête homme et brave coeur était le capitaine vétérinaire Laguionie.

Tout cela continua son petit bonhomme de chemin.

Ce jour-là fut différent des autres... Pas de Picon citron avec l'état-major. Le jeune homme, seul, sans le Maquereau, fut introduit dans la maison du capitaine Laguionie. Il fut placé devant une petite table recouverte d'une dentelle sale. Le Raphaël fut servi avec quelques biscuits, à deux d'abord, puis à trois avec Madame Laguionie. On lui demanda d'être le parrain de Claude. Il y avait une question de disparité de culte, cela paraît-il n'importait pas.

Il y eut une gêne. Le jeune homme crut qu'il s'agissait du désir de le capter en évitant ainsi son entourage... Non, ce n'était pas cela.

Peut-être y avait-il quelque désir matériel concernant l'avenir de Claude, le filleul?... La marraine devait être la femme de l'huissier de Thouars, femme grande, sèche, brune. L'huissier était un être totalement incolore, sa femme également d'ailleurs.

Le jeune homme accepté, les parents de Claude étaient ravis. Le jeune homme vint l'annoncer à la Femme avant le déjeuner, et voici ce qui lui fut dit :

"Il ne manquait que cela!... Sale gigolo! Tu cherches chaque occasion pour m'humilier! pour m'abaïsser!

- Mais, lui fut-il répondu, il n'est pas question que tu ne sois pas là avec moi!

- Gigolmar, reprit-elle, arriver à mon âge et être traitée ainsi! Moi qui ai eu un prince russe à mes pieds!... Je n'irai pas à ce baptême! Et puis, pas folle la guêpe! Ce poivrot haineux! Ce fils d'instituteur! Pas folle non plus la mijaurée sucrée! Ah imbécile! Ils ne perdent pas leur sang-froid! Fric et tout! Ils se mettent bien! Je refuse de voir la bonne femme de l'huissier! Tout ce monde mal décrotté me regarde de haut et joue à la Dame. Tu ne m'as pas regardée, non? Tu fais ton baron! Ce salaud, ce mufle, trop honoré de te connaître, veut assurer son avenir. Cela sait compter! Cela sait prévoir! Tu iras seul! Je ne veux pas être humiliée en public! Un mot de plus et je vais leur casser le morceau!"

Et puis cris et pleurs...

Enfin, le grand jour! Et en cortège de voitures, ils se rendirent à l'église de Saint Varent.

Le monde du jeune homme au complet, à quatre, pas un ne manquait! Les intéressés Laguionie avec la vieille sourde, la marraine et son

mari, le vieux curé du village. La Femme avait donné la robe de baptême. Le Maquereau et le capitaine s'efforcèrent de se tenir convenablement dans l'église. Le sourire méprisant du Maquereau était peu apparent.

Le jeune homme, en pensant à son propre père, en pensant aux nombreux amants passés de la Femme auxquels il s'était identifié, apparaissait volontairement à la sortie de l'église comme un Monsieur. Cela était d'autant plus nécessaire que le village tout entier était derrière les rideaux. La Femme lui murmura :

"Tu as autant d'allure que François de Chabot lorsqu'il passait dans mon village le jour de la foire."

Avec le curé du village que le jeune homme et la Femme emmenèrent, tout ce monde se retrouva dans une salle privée à l'Hôtel de France à Thouars. Tout était prêt. Le jeune homme s'effaça et laissa la Femme trôner. Ils offraient le repas.

Vinrent les boissons. Tout le monde était un peu intimidé sauf le jeune homme.

A voix basse, la Femme lui dit : "Donne un doigt de Porto à tes soi-disant Dames. Tu permets, je suis peuple et je suis une putain, sale môme, pour moi ce sera un Picon citron eau de Seltz. Fais tes ronds de jambe!" Et, dans le même souffle : "Il n'y a que la noblesse et les paysans. Le reste est dégueulasse!"

Les rillettes, les hors-d'oeuvre chauds, les brochets au beurre blanc, le lièvre à la Royale (plat compliqué!), le fromage de chèvre, la charlotte russe. Sauf le Champagne, les vins étaient des bords de Loire.

Le menu avait été bien composé par la Femme et par le jeune homme. Elle avait enseigné au jeune homme et pour toujours ce que la France peut fournir à une table.

Le jeune homme comprenait la vraie France et savait ce qu'était un brochet de la Loire, d'une certaine zone de la Loire entre Saumur et Angers. Il savait ce qu'était un beurre blanc, surtout fait avec le beurre des Deux Sèvres-Vendée, il connaissait le mystère des vins de ces côteaux de Loire, il aimait prononcer Dreux Brézé, il aimait ces rouges tenus et tout se confondait en lui. Il était obsédé par le catholicisme, par les Deux Sèvres-Vendée, par l'Anjou, ô merveilleux Maine-et-Loire! Par les caves de la Loire car le fumier et le champignon lui avaient fait connaître la pierre des châteaux, et cela avant d'être à même de l'apprécier. Il connaissait le point de départ, il prenait vraiment la France par la racine.

Vendée, Deux Sèvres, les trésors qui y sont cachés sont immenses!

Mais revenons, revenons, le rêve est interdit! La femme de l'huisier était sur le bord de la chaise et pas dans "son monde", les

enfants hurlaient, le Maquereau et le capitaine Laguionie commen-
çaient à déverser des vulgarités immondes sur la tête du Curé. Après
les alcools, le jeune homme provoqua le départ. Madame Laguionie lui
dit : "Grand merci!"

Peu après, à Châtillon-sur-Sèvre, le jeune homme conduisit le
deuil de la vieille tante Marie, dévote et respectée. Le Maquereau
marchait juste derrière lui...

En même temps ce fut le dernier acte. Le capitaine Laguionie quit-
ta Saint Varent pour un régiment d'artillerie d'Angoulême. Le jeune
homme s'enfuit et abandonna Saint Varent à la Femme. Le Maquereau
ensuite massacra l'endroit et, en huit mois, tout se termina et la
Femme vendit l'ensemble à vil prix.

Le jeune homme porta en lui et pour toujours la Vendée militaire.

Puis le jeune homme, lentement au début, perdit son état de jeune
homme.

Il ne désirait pas revoir le capitaine Laguionie. Cependant, à
chaque fin d'année, une longue lettre arrivait.

L'écriture petite, régulière, avec de bonnes marges, l'orthographe
excellente et les temps des verbes parfaits étaient dignes des cahiers
d'un bon élève de la Communale.

Les nouvelles étaient détaillées sur chacun, la suite des misères,
le passage au grade de Commandant pour la retraite, la retraite.

Puis plus rien, la guerre... et l'ancien jeune homme, pendant une
guerre mouvementée, avait dû parfois penser au capitaine Laguionie.

Il est bien évident que, sur un plan plus noble, l'ancien jeune
homme s'était inspiré de la Vendée militaire lors de ses pérégrina-
tions en Gascogne, en Guyenne, en Périgord.

L'affaire largement terminée, l'ancien jeune homme passa une nuit
en Charente, dans un village où le commandant vétérinaire retraits
Laguionie remplaçait provisoirement un vétérinaire ami et collabora-
teur pendant la guerre.

Plus de coups de menton, beaucoup de misères, beaucoup d'humilia-
tions reçues et mauvais vétérinaire car Toulouse et les études étaient
loin.

Petit Claude était bien petit de taille, quoique gentil physique-
ment, et il était absolument stupide. Au départ, le matin, l'ancien
jeune homme se dit : "Cela est fait. Je ne recommencerai plus, sauf
cependant pour tendre un doigt à petit Claude."

A nouveau, une fois par an, les lettres se sont croisées.

A dix-sept ans Claude, inutile et incapable, fut pris relativement en mains par l'ancien jeune homme.

La psychologie et ses tests indiquaient qu'il lui fallait des contacts extérieurs. Muni de ce renseignement faux, car ce garçon voulait simplement vivre paresseusement, le parrain le dirigea vers l'hôtellerie, par la petite porte.

Il fut longuement interrogé, palpé par l'ancien jeune homme, son parrain, puis il fut mis en un uniforme de chasseur au Ritz.

Après un an de palabres avec le concierge, son patron direct, et de nombreux efforts, Claude retourna dans sa famille à Bordeaux où il devint, après son service militaire, petit employé dans le sanitaire. Et il alla son chemin.

Une fois, l'ancien jeune homme passa deux heures avec le commandant Laguionie dans une conserverie en Guyenne. Pour un salaire de famine, l'armée avait placé, pour deux mois, ce retraité à surveiller une mise en boîte de Singe Militaire.

Un jour, le commandant Laguionie, à bout de souffle, demanda de l'argent à l'ancien jeune homme, sans résultat. Il s'agissait d'une somme importante et irraisonnée.

Les lettres... Puis enfin cette dernière, reproduite :

le 10 avril 1962

Bien cher Ami,

Ce sont les "événements" qui ont été responsables, en cette année 1962. Mille fois, j'ai pensé à vous. Mille fois, je me suis demandé ce qui se passait chez vous. Mais j'ai connu, moi aussi, quelques épreuves pénibles. En décembre 1961, j'urinais du sang. En janvier, on m'enlevait le rein gauche et l'uretère gauche. Malgré une opération fort réussie, une quinte de toux faisait éclater une plaie opératoire quelques jours après. Et c'est à peine si, aujourd'hui, cette plaie finit de se cicatriser. Elle reste sensible mais c'est encore bien ennuyeux, c'est que je reste fort gêné par l'éventration de janvier. Quoi faire?... Attendre et espérer, m'a dit le chirurgien. C'est ce que je fais de mon mieux.

Et je passe sur les autres "petites misères"...

Ma femme tient courageusement le coup. Elle est pourtant obligée de se ménager le plus possible. Ce qui nous a décidés à demander notre admission à la maison de retraite des Médecins, à Cenon. Les démarches sont en cours. Nous espérons faire l'essai de ce que serait cette nouvelle vie dès les premiers jours de mai. Ensuite, ce serait du définitif. J'espère bien trouver le moyen de vous tenir au courant. Voilà donc où nous en sommes. A la grâce de Dieu!

Puis-je maintenant vous dire "Au revoir", cher Ami? Oui, au revoir. Quand nous serons à la maison de Cenon, pourquoi ne passeriez-vous pas? C'est très bien, très accueillant, dans un site très joli (je n'ose dire magnifique!) Ma femme serait très heureuse, elle aussi, de vous revoir. Nous prendrions un repas ensemble (ou plusieurs), nous "revivrions" de bons jours.

Dans cet espoir, nous vous prions de recevoir l'expression de nos sentiments les plus cordiaux, et l'assurance de ma grande amitié.

L'INTELLIGENCE SERVICE ET LA RESISTANCE

Pendant la guerre j'ai rejoint les services anglais. Quels furent ces rapports et pourquoi?

Tout ceci peut s'expliquer par le fait d'abord que j'ai été élevé, surtout du côté de mon père, dans une ambiance d'immense admiration pour l'Angleterre et son Empire. Je parle la langue à peu près comme le français. Je connais les habitudes des Anglais, leurs moeurs, et j'ai - j'avais surtout, je ne parle pas de l'Angleterre d'aujourd'hui que je ne connais pas - une confiance absolue en leur parole, en leur loyauté, en leur respect de l'individu.

D'autre part, il est certain que j'avais été, comme tout le monde, et des gens comme moi en particulier, très chahuté par la défaite, par l'attitude raciste, anti-juive, par le retournement si rapide des gens, et en fin de compte impressionné par ce mot "collaborateur".

Il n'y a pas eu tellement de collaborateurs, il ne faut pas non plus exagérer, mais enfin, les gens dans leur quasi totalité se sont tournés immédiatement vers Vichy. On peut même dire que, sauf une partie de la population qui était neutre et indifférente, quatre-vingt-dix-huit pour cent était pour le Maréchal, pour Vichy, pour les lois racistes.

Tout cela n'était pas encourageant! Je savais qu'une organisation gaulliste à Londres se manifestait, mais j'avais peu confiance, je me disais : "Si je marche brusquement avec eux, ils vont me dire que... ils vont me repousser... ils ne vont pas être loyaux... Je n'ai pas confiance!"

D'ailleurs, en fait, à Toulouse, vers le mois de septembre 1942, j'ai eu un léger contact avec un milieu dit gaulliste : c'était pré-tentieux, mystérieux, bizarre, indiscret, des listes... et tout cela ne m'inspirait aucune espèce de confiance!

Alors je me dis : "En fin de compte, les services anglais ou les communistes." Les communistes : j'étais très loin d'eux, en plus j'aurais trouvé cela compliqué du fait que je n'étais pas de cette classe, je parle surtout à cette époque-là. Par la suite, je n'ai fait que me détourner d'eux, mais à ce moment-là non, pas obligatoirement, du tout.

Disons que j'ai cherché et j'ai pensé que dès que je le pourrais, je rejoindrais les services que les Français appellent "Intelligence Service". Il est très mal élevé, très mal, de prononcer en Angleterre "Intelligence Service" parce que cela s'appelle par des lettres et des numéros, et jamais on n'a le droit de prononcer ce mot.

Je ne connaissais rien, mais j'avais confiance, et puis il y avait un autre aspect : l'Angleterre faisait la guerre contre l'Allemagne, l'Angleterre défendait notre civilisation, défendait la liberté de l'homme, défendait le respect de l'individu et se comportait avec le courage que je lui connaissais, et donc j'avais, indéniablement, à tous points de vue, envie de me rapprocher d'elle.

C'était ainsi, les détails sont fastidieux, je ne veux pas entrer dans l'énumération, dans l'historique de tout cela. Quoi qu'il en soit, j'ai pu trouver un joint, d'ailleurs en fait c'était par Raymond Leven qui était replié près de Montauban et qui connaissait un jeune garçon venant des milieux Eclaireurs Israélites, que j'ai connu, Friedmann, un très chic type, et qui, par la suite, a été déporté mais est revenu.

Il faisait partie d'un tout petit réseau, d'un "circuit" comme disent les Anglais. Ce réseau était dirigé par un tout jeune Anglais qui devait avoir vingt-deux, vingt-trois ans, qui venait probablement du milieu de la Presse parce qu'il m'avait un jour dit qu'il travaillait à Fleet Street. Il avait été formé en Angleterre. De par son âge, de par sa sensibilité, son intellectualité, il était un mauvais chef de réseau. D'ailleurs, tout cela s'est mal terminé, tout s'est effondré complètement, sauf un qui a pu s'échapper en Algérie, et moi qui suis miraculeusement passé au travers, étant sans doute à Agen plutôt qu'à Toulouse, où j'allais très souvent cependant.

J'ai été mis en présence de ce jeune Eugène et il m'a parlé en un français impeccable, parce qu'on n'avait pas le droit de s'exprimer en anglais.

Il m'a fait parler, il m'a questionné sur ma motivation. Et je me souviens... je ne dis pas qu'aujourd'hui je dirais la même chose, il est tellement ridicule et néfaste et mauvais de dire : "Parce qu'en 1976 je dirais autre chose, donc je vais annuler ce que j'ai pu dire."

A Toulouse, le 11, le 12 ou le 15 novembre 1942, après le débarquement en Algérie des Alliés.

Je cherche à me remémorer... J'ai eu un moment de silence et je lui ai dit : "Pourquoi? Eh bien parce que je pense que l'Angleterre est seule à faire la guerre et que si l'Angleterre disparaissait, vraiment la vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue, ce serait la disparition de la véritable civilisation, de notre civilisation, du respect de l'individu, du respect de la personnalité de chacun, et ce serait la fin. Donc je veux rentrer avec vous dans la Résistance pour cela. D'autres raisons?... Il y a d'autres raisons. J'ai été déçu et je suis contre l'élite française."

On appelait encore élite à ce moment-là les P.D.G., les grands meneurs d'affaires, les gens en place, les inspecteurs des finances, beaucoup de généraux, amiraux, la haute magistrature, les hauts fonctionnaires.

Je poursuivis : "J'ai été déçu par eux, et je veux lutter contre ce qu'on appelle l'élite que j'ai vue depuis la défaite. J'ai vu comment tout cela agit et je veux lutter contre Vichy que je déteste, je veux lutter contre cette politique, contre cet esprit de Vichy. Je veux également lutter parce que la France est occupée par l'ennemi. Et enfin, je suis Juif, donc appartenant à un groupement humain opprimé. Voilà mes raisons."

Il m'a donné rendez-vous dix jours plus tard. Il se rendait compte qu'un jour ou l'autre j'aurais un rôle à jouer. Il a certainement prévenu Londres par radio. Là j'ai dû être repéré par mes relations, par ma courte présence à Oxford, par ma famille, par des alliances même, par mon attitude dans la vie. J'ai trouvé, dix jours plus tard, un Eugène enthousiaste. Je me disais que ces gens ne me laisseraient pas tomber. Ils m'avaient inscrit sous le nom de "Philibert".

Après la dislocation et la disparition de ce réseau, j'ai continué "comme si" sans aucun appui ni ordre. Je savais que l'Angleterre me récupérerait. Ainsi fut pensé, ainsi fut fait. J'ai été raccroché par un nouveau chef de réseau, Hilaire, celui-là homme de métier, dur, précis, et un grand chef.

Je ne veux pas médire du gaullisme, mais je pense que le gaullisme a joué un rôle important sur le plan politique, par la suite politique du Général de Gaulle, probablement sur le plan des renseignements, probablement sur le plan de l'évasion et aussi un peu de l'action, mais finalement, à mon avis, ce sont surtout les Anglais qui ont fait ce qu'il y a eu de plus sérieux, de solide, et d'ailleurs ces soi-disant services français, B.C.R.A., dirigés par des ambitieux, étaient pour la plupart inspirés de l'après-guerre, d'intrigues politiques, de mise en place.

Il serait ridicule de généraliser car il y eut là aussi des gens magnifiques de courage et de valeur, et ils ont subi de grandes pertes. Je n'ai jamais eu trace de ces gens dans les endroits où je suis allé, sauf des organisations très vagues.

J'étais tellement conscient de cela que les gens avec lesquels j'ai opéré dans différentes régions, je les nommais chefs, et cela est tout à fait dans ma nature. Ils étaient chefs de territoires alors que j'étais le chef.

Les uns et les autres s'étaient engagés à suivre mes ordres, ordres que moi-même je détenais d'autres. Pourquoi? Parce que je me disais : "Je ne suis pas d'ici, je ne suis pas Français comme les autres (j'avais toujours cette idée lancinante) donc il faut que ceux qui... soient en place... pour les honneurs par la suite..." Et d'un autre côté, je pensais que c'était davantage leur place, et puis je ne voulais pas qu'ils soient... comment dire... mis de côté par le fait qu'ils avaient fonctionné indirectement avec les gens d'Angleterre.

Les autres, les B.C.R.A., ils dépendaient de l'Angleterre puisque

c'était l'Angleterre qui donnait l'argent, les armes, les ordres, ordres qui d'ailleurs, la plupart du temps, n'étaient pas suivis. Mais dans S.O.E. (Special Operations Executive), les liaisons étaient directes.

Dire ce que j'aurais fait aujourd'hui, dans une France parfaitement organisée, avec des gens complètement différents, et pas de Vichy, je ne sais pas, c'est ridicule, je ne sais pas...

Je crois savoir qu'actuellement il y a des organisations françaises bien en place, avec des gens tout à fait étonnants, qui dirigent. C'est ridicule de vouloir prendre un contexte et une époque et de vouloir appliquer cela en une autre époque tant et tant d'années après!

En fin de compte, j'ai bien fait. Je me suis raccroché à de vagues organisations qui ne tenaient pas debout, une qui s'appelait "Combat", une espèce de ramassis général, avec certains dirigeants locaux de valeur et avec qui j'ai eu des rapports étonnants...

En tous les cas, cette population me prenait pour un étranger. Je ne parlais pas avec l'accent. A cette époque-là, tout le monde parlait avec accent. J'étais d'une éducation autre que la leur, j'avais beau être vêtu d'une façon plus que médiocre, j'étais plus élégant. Ma façon de parler, de me tenir, n'étaient pas les leurs. Et de plus, étant donné que j'étais froid, flegmatique, que j'inspirais la paix, le calme et une certaine force, et que je disais volontiers que je dépendais d'un chef anglais, un officier anglais, eh bien ils pensaient que j'étais réellement anglais. En tous les cas, ils pensaient que j'étais étranger, comme aujourd'hui probablement ils pensent que je suis étranger. Et puis après?...

Ce fut précis, ce fut organisé, et c'est grâce à l'Angleterre que j'ai pu faire quelque chose de complètement huilé, une organisation absolument au point, malgré les défections à la fin, malgré les changements. D'ailleurs les changements étaient beaucoup dûs au fait que, juste après le débarquement, les Anglais avaient tout passé au Général Koenig, en tous cas apparemment. A ce moment-là, il y a eu le désordre. Et puis, probablement, on a voulu saboter les organisations britanniques.

Je devais servir uniquement, peu de jours après le débarquement, à recevoir des Alliés Français, Britanniques ou Américains, leur servir de pilote et de guide dans une zone immense qui devait être rendue quasiment impossible à la circulation pour les Allemands, ce qui fut réalisé.

Je devais me mettre sous les ordres du commandant en chef de ces commandos. Ceci n'eut pas lieu parce qu'en plus, l'affaire de Caen n'a pas tellement bien évolué. Les Américains ont refusé de donner des avions, ils n'avaient aucune confiance. Mon propre chef a eu tort, à mon avis, personne ne m'a prévenu, donc j'étais en porte-à-faux, et

j'étais tout seul dans une véritable mutinerie, et tout s'est retourné contre moi.

J'étais devenu un agent de l'étranger, payé, intéressé, vendu, traître... Sans parler des communistes qui se montraient, sans parler des gens de Vichy qui retournaient leur veste, et sans parler des vrais gaullistes, je ne veux pas du tout généraliser, mais là ils étaient représentés la plupart du temps par de vagues aventuriers plus ou moins Roumains qui se traînaient là-dedans pour faire leur beurre. Et puis, il y avait le profiteux Malraux qui a retourné sa veste par rapport au communisme et qui est venu au gaullisme. Il a voulu mettre la main sur une organisation qui, je dois le dire, était parfaite.

Beaucoup d'années plus tard, il y a deux ou trois ans, il a dit à quelqu'un que je connais : "Il a été courageux, il a merveilleusement organisé, mais il était perdu! Il était perdu parce qu'il avait joué la mauvaise carte."

Je n'ai pas joué la mauvaise carte parce que j'ai joué la carte la plus loyale, la plus solide et la plus saine, la plus efficace, sans aucun doute, et avec des gens avec qui j'étais spirituellement en accord, même sans les voir.

Je ne cherchais rien. Aurais-je été dans les milieux gaullistes, très certainement dans cet endroit je n'aurais rien pu accomplir, parce que tout aurait été désordonné, pas d'armes, rien, on m'aurait laissé isolé et, en plus de cela, j'aurais certainement fini par être déporté à la suite de bavardages.

Je n'aurais pas eu le pouvoir, la liberté et l'autonomie que j'ai eus, une autonomie rare parce que les Anglais, quand ils savent que quelque chose va bien, ils ne vont pas vous dire que cela va bien ou que cela va mal, ils vous laissent tout simplement tout seul, à faire comme vous voulez, ce qui fut le cas.

Mon chef m'a dit plus tard : "Je savais que vous étiez là-haut, je n'avais rien à dire, je savais qu'obligatoirement cela marcherait bien, selon les circonstances."

J'ai eu des rapports exquis avec ces gens quand ils sont venus à Paris par la suite. Ils ont cherché à me réhabiliter, car j'étais considéré comme traître, comme vendu à la solde de l'étranger, d'autant plus que j'avais réussi, et les gaullistes ne l'ont pas supporté. Alors, je ne regrette rien, j'explique, c'est tout...

Supposons que d'autres organisations, au lieu d'être vasouillardes ou inexistantes comme c'était le cas dans ces régions, et en admettant que j'aie pu réussir, ce qui certainement n'aurait pas été le cas, eh bien il est évident qu'après j'aurais été mis sur un pinacle. On m'aurait proposé ce que je n'aurais pas pu accepter : des fonctions, des postes, des situations politiques... J'aurais obligatoirement refusé

parce que je ne m'en serais pas senti capable. J'aurais senti en outre que je n'avais pas le droit de me servir de gens qui m'avaient suivi.

Sans que je le demande, et il est possible que si je l'avais demandé ils en auraient également tenu compte, il a suffi qu'Antoinette et mes deux petits enfants passent en Suisse pour qu'au bout de quelques jours, dans une espèce de camp de triage, le chef des services anglais pour une partie de l'Europe, qui se trouvait à Genève, se soit rendu personnellement auprès d'elle pour la sortir de là, et ils ont eu une protection effective et tacite jusqu'au bout.

Il y avait peut-être une part de sécurité pour éviter que, sans le vouloir, Antoinette ait des relations avec des gens dangereux en Suisse.

Quant il s'est agi de sortir de Suisse, Antoinette fut la première, au point que cela a suscité la jalousie d'un certain nombre de femmes de grands pontes politiques français qui s'y trouvaient. Avec le maximum d'appuis des attachés militaires anglais à travers les lignes américaines, elle put rejoindre Agen, ce qui n'était pas une mince affaire.

Les anglais n'abandonnent pas, car sachant que j'étais en danger, l'affaire terminée, ils ont envoyé à Tarbes pour Antoinette et moi un avion qui n'a pas pu atterrir à cause du brouillard et qui devait nous conduire en Angleterre. Ils savaient aussi qu'Antoinette avait toujours été courageuse en France, digne et intelligente en Suisse. Je savais, en outre, qu'il y avait l'amour et qu'elle a tout supporté. La progression des restrictions racistes de Vichy, mes débuts dans la Résistance dont elle ignorait une partie des détails, son passage en Suisse avec nos deux petits enfants, une gouvernante anglaise et, de plus, deux petits enfants venant du Nord : elle connut tous ces dangers.

Après Tarbes, vers le 28 septembre 1944, nous sommes rentrés à Paris. Evitant les bandes désordonnées de F.T.P., les anarchistes espagnols, les aventuriers et les résistants d'août 1944, et combien d'autres - mon chef, le 1er août 1944 dans le Gers, m'avait bien dit : "We are all condemned to death" (nous sommes tous condamnés à mort).

Donc, ces gens n'abandonnent pas. Ce que je peux reprocher, en effet, c'est que lorsque les messages d'alerte ont été donnés, et que rien ne s'est passé pour la venue des troupes alliées, parce que tout avait changé, on aurait pu me prévenir. On m'a laissé dans le vide, dans une situation abominable, à peine pensable. C'est tellement effrayant que je ne peux même pas en parler. Mais enfin, le résultat a été bon puisque tout cela a joué et cela a été ce qu'on appelle un grand succès.

Je dois quand même faire remarquer que les messages Alerte et Action me concernant avaient bien passé. Soulèvement général, sabotages variés, guérilla, etc... L'alerte pour les deux terrains avait passé à deux reprises, sans suite d'action. Sur deux terrains il aurait fallu attendre une arrivée de troupes alliées.

ORGUEIL

La notion du crime social, l'amour de l'humain, l'amour de soi, de ce monstrueux soi, ne proviennent-ils pas d'un même mouvement intérieur?

Ils ont atteint la Place du Marché. "Il y en a plein devant chez le Pharmacien "cagoulard", me disait-on.

"Que les jeunes filent."

Par l'autre route, celle du Nord, ils débouchaient au ralenti : voitures, chenillettes, camions, canons de petit calibre, mitrailleuses lourdes et légères... Des branchages étaient partout sur les véhicules, sur les casques. Pensaient-ils que notre pouvoir était tel que nous pouvions appeler au loin des avions qui déchiqueteraient cette verdure?

Leurs uniformes étaient défraîchis, leurs moteurs sonnaient la ferraille. Ils passaient, à cinq à l'heure, devant le café.

Bourgade, pardon, ville... sans eau, sans hygiène, aux affreuses odeurs.

Dans le café, l'instituteur me parlait. De temps à autre, je m'approchais de la vitre sale. Ils passaient, mais nombreux étaient ceux qui stationnaient devant "chez le pharmacien", me disait-on.

Cette agglomération cancanière, enfermée dans l'erreur permanente, pouvait aisément être cernée; quatre sorties et tout ce qui n'était pas route pouvaient être surveillés des hauteurs Sud.

L'instituteur parlait toujours, posait des questions émanant de sa vanité. Je répondais d'une façon précise et nonchalante à la fois.

"Je vais être pris, cerné, ma tête est mise à prix... et la continuation du Mouvement, c'est vraiment trop bête", me disais-je.

Antoinette, femme d'Yves, ancien conducteur du car, entraît et sortait sans cesse comme une lionne. "Partez, non ne partez pas, passez par le grenier..." Elle ne se rendait pas compte que les greniers faisaient partie de ce qui allait être cerné... et puis il fallait toujours répondre à l'instituteur inconscient, qui en avait gros sur le coeur et cela devait sortir.

Antoinette entraît sans cesse parce que, longuement, des mois auparavant, nous nous étions penchés sur le cas d'Yves. Tous les deux nous avions cherché à réhabiliter Yves.

Yves pour nous deux, sans l'exprimer, était un pauvre type. Mais Antoinette était responsable de lui et pour moi, par faiblesse, Yves comptait parce que être humain.

Yves était gras et bête.

Yves, un an auparavant, avait été mêlé à une histoire d'avortement. Les autres mâles s'en étaient tirés, il était resté là, tout bêtement, devant le Crime.

Yves sortait "de faire ses six mois".

Sauf notre minorité, la bourgade lui tournait le dos.

Yves avait définitivement perdu son poste de conducteur du car. Il faut être judiciairement vierge pour conduire un car, même sur cinquante kilomètres. D'ailleurs tout cela était arrivé à cause du car, en la ville où il faisait halte trois heures les jours de Marché avant de "s'en retourner".

En hiver, à sa sortie de prison, à deux reprises j'avais mêlé Yves à la foule réceptionnaire des armes parachutées. A quatorze kilomètres de là un terrain de parachutage qui avait trop servi était, de temps à autre, couvert d'une foule importante, bruyante, inconsciente. Le message B.B.C. était : "la prudence est recommandée".

"Il ne nous sera pas bien utile, Yves, et il n'est pas bien courageux, disait Antoinette, mais cela lui fera du bien pour après. Grâce à ce terrain, vous pourrez m'aider avec Georges, la mère de Georges, le Cantonnier et les autres pour qu'il reprenne sa place de conducteur du car."

Ces nuits-là, j'appelai Yves, je l'éclairai avec ma torche parachutée, je le suppliai du regard, car il était lent dans ses gestes, pour qu'il aide à monter les "tubes" sur le gazogène poussif et bruyant. Dans ce pays où même en ce milieu de "gauche" on s'appelait indéfiniment "Monsieur", je criai "Yves... Yves..." pour qu'on sache bien, à la ronde, qu'il était là : "La prudence est recommandée".

"Merci, dit Antoinette le lendemain, cela fait du bien à Yves, il retrouvera sa place, n'est-ce pas? Yves est bon, doux, il a honte, et puis j'en ai marre de ces bonnes femmes qui me regardent avec mépris. Quand tout sera fini et que tout aura changé, lorsqu'Yves conduira le car, il n'y aura plus rien à dire. Le procureur qui est un "cagoulard", vous le savez bien, aura peur de vous et vous l'obligerez à faire rayer la condamnation du Casier Judiciaire d'Yves."

Réhabiliter Yves, qu'Yves ne se sente pas mal, qu'Yves se sente bien par la nuit, par le terrain, par la torche, par les tubes. Si seulement quelqu'un se penchait sur moi, pour me réhabiliter!

L'instituteur qui parlait toujours était un personnage faux, il

n'était pas dangereux, mais ses pensées n'étaient pas pures à l'égard du Mouvement. Le Mouvement, c'était moi. Le Mouvement était unique. Malgré le rattachement extérieur par le parachutage, le manque d'ordres faisait que ce Mouvement était moi. Je l'avais apparemment basé sur les idées fausses, sur l'erreur qui fleurissaient en cette bourgade. Cependant, par moi, le Mouvement prenait des allures de pureté; lorsque j'en parlais, j'entrais dans le domaine intime et j'élevais la bourgade vers le Mouvement.

Ce Mouvement aurait pu s'appeler Amour, Désespoir, mais c'était le Mouvement et j'évoluais dans la solitude.

L'instituteur parlait toujours et je répondais toujours en examinant, de loin, la chaîne de ma bicyclette qui était détendue ce jour-là et je pensais que je finirais par tenter une sortie avec cette chaîne. Ils passaient toujours... puis, plus rien... mais ils étaient devant "chez le Pharmacien" et puis, que se passait-il sur les accès Sud? Antoinette, Georges, la mère de Georges, paysanne usée, propriétaire du Café, d'autres encore, se faufilaient par la ruelle empuantie.

Enfin, je dis à l'instituteur que nous reprendrions cet entretien s'il le voulait bien.

A cet instant, le sabotier d'occasion entra et me dit : "Venez avec moi, nous allons passer par la route de gauche. Ils ne paraissent pas avoir pris des dispositions pour cerner la ville." Dehors, j'examinai ma chaîne.

En haut de la côte, rien... rien, ils ne cernaient pas la bourgade.

Trois kilomètres, puis des chemins de terre... une ferme que je ne connaissais pas, tenue par une Lorraine réfugiée, belle, à la croupe aguichante...

D'autres étaient là, principalement des jeunes. Ils pensaient que tout était sauvé puisque j'étais là, le Mouvement continuait, le Mouvement était indispensable.

J'avais chaud, chaud de peur, je me sentais creux à tous égards.

Je fis "chabrot" qui est du vin, habituellement vinaigré en cette région, et qui, mêlé à une eau grasse, détrempe le pain. Il y eut beaucoup trop de nourriture, on nourrissait le Mouvement, et j'étais le Mouvement.

Lutter, encore, contre l'erreur, contre l'erreur de la bourgade, dire que les "Gros" ne sont pas mauvais selon le sens de la bourgade, mais selon le sens du Mouvement.

Non, non, non... je ne savais pas quand ils (les autres) allaient débarquer.

Dire que les Anglais ne sont pas des salauds.

Lutter contre la prétention de la couche sociale, critiquer la couche populaire pour enfin dire qu'elle est la seule généreuse.

Faire insinuer l'esprit anarchiste, destructeur, solidaire du Mouvement.

Prendre des dispositions, faire relever les dégâts et il y en eut à vingt kilomètres de là : la promenade de cet élément blindé avait coûté à certains.

Bouffée des sens, comme chaque fois qu'il y a eu peur; c'est en ce sens que la peur est valable.

J'étais las.

Une demi-heure s'il vous plaît, seulement une demi-heure, implorai-je pour que, sur un lit, je puisse regarder vers le plafond mal blanchi, supplier qu'un jour la Femme me délivre. Et, progressivement, avant de les rejoindre, pour rendre mes traits plus acceptables, je me mis à penser que j'étais fatigué de m'accroupir dehors, d'être dévoré dans les lits par les puces. Je pensais à l'ennui de tout cela, au manque d'action de ce Mouvement. Est-ce que je leur donnais ce dont ils avaient besoin? Ce Mouvement représentait-il vraiment Amour, Sacrifice de soi, don, abandon?

J'avais honte de ce Mouvement et ce Mouvement était moi. Nous étions tous prisonniers de ce Mouvement, de moi-même.

Orgueil insensé... ce n'était donc que de l'Orgueil...

UNE REPONSE

Seul, à Agen, à travers des volets à peine entr'ouverts, j'assistais aux débordements, et selon mon habitude, cependant, je me cachais en mon dégoût.

Ceci se passait fin août 1944. Etaient réunis F.F.I., F.T.P., les Vichyssois résistants, les dictateurs de la dernière heure. La revue était passée par le futur Président du Comité de la Libération, debout dans une voiture découverte, le même au sujet de qui, quelques semaines auparavant (lorsqu'il trahissait par son inaction et que, de plus, il me calomniait) les hommes disaient : "Alors, M. Edgar, qu'est-ce que l'on fait de ce salopard?..." Plus tard je l'ai giflé en pleine rue d'Agen.

Certains des nôtres, bêtement, se mêlaient, par ignorance encore, à cette foule.

Cependant, les nôtres étaient déjà, dans l'ensemble, expédiés dans les "poches de l'Atlantique". Les gens de Londres et d'Alger, la résistance extérieure, voulaient d'une part avoir la gloire de la bataille, et d'autre part détruire l'amitié qui liait les nôtres en les dissociant, et cela sans parler du contrôle des armes car, sur ce point, tout futur gouvernement devait adopter et suivre une ligne de conduite.

La classe, la profession, l'argent, l'héritage allaient à nouveau diviser les êtres, pour le plus grand bien des dirigeants et des partis politiques, le Parti Communiste en tête.

Certains voulaient que je dise la raison pour laquelle j'étais entré dans la Résistance... vingt-deux mois avant cette scène désolante, gâchée et gaie...

Quand j'emploie le terme "les Nôtres", je veux dire un pour cent de la population en cette région (je ne puis parler que de ce que je connais). Cette portion de population était composée de petits propriétaires terriens, de cultivateurs, d'artisans, de petits commerçants, d'instituteurs, tout ce monde étant agréablement mêlé à celui des P.T.T. et de la S.N.C.F.

Cet unique pour cent organisait l'insurrection. L'action fut déclenchée le 7 juin, à 21 heures comme convenu. Deux ou trois pour cent supplémentaires se sont mêlés alors aux premiers, avec quelques maquis S.T.O., le tout sous la dénomination F.F.I.

Nos camarades communistes eurent alors une attitude étrange, sauf certains, ainsi que plusieurs groupes F.T.P. non encore touchés par

les ordres du P.C. ou bien se trouvant là, simplement, pour expliquer la suite; individus souvent splendides lorsqu'ils avaient eu carte blanche. Le 7 juin, les villes et leurs édifices publics, étaient loin. Mais, à partir du 15 juillet, il en fut autrement. Lorsque le territoire se trouva quasiment vidé des Allemands, il y eut des mouvements de masses et l'affaire fut monopolisée par eux.

Par les dirigeants de ce bord, par les naphthalinés dont les uniformes avaient été conservés dans la naphthaline depuis 1940, et plus tard par ceux de Londres et d'Alger, je fus considéré comme traître. Selon le degré de bourgeoisie ou non de mes adversaires, j'étais destiné à être soit arrêté, soit assassiné. Des pièges furent tendus... tout cela parce que j'étais isolé et que je pouvais être écouté car je connaissais, en une merveilleuse région, la langue mystérieuse d'approche et qui était cependant la mienne.

Je n'avais écouté que les ordres précis, mais rares, de l'Etat-Major Interallié lors de la future action qui portaient sur le sabotage, l'embuscade, la guerrilla, la garde des terrains. En attendant, ce Londres-là m'avait donné les moyens de ne pas passer pour un farceur.

Je disséminais les parachutages d'armes pour réduire les transports sur route et, surtout, pour me permettre de créer un courant humain de chaleur entre "les nôtres". Par sa préparation, l'attente de son arrivée, sa réalisation et son acheminement vers les caches, le parachutage facilitait les échanges.

"Les nôtres" n'employaient pas la terminologie patriotarde des "Cagoullards", ils nommaient à tort "cagoullards" ceux dont ils se méfiaient. Pour moi, le terme que j'employais avant la guerre pour nommer mes ennemis en puissance, "les nationaux", me suffisait. L'agitation nationaliste, les belles phrases qui en découlent au sein des grands Conseils d'Administration, étaient pudiquement écartées.

Les nôtres, en résistants, aimaient leur pays instinctivement; la présence ennemie les heurtait. Mais, avant le pays dans son ensemble, n'y avait-il pas la région, le département, la ville, le village? Chez moi, à ce même sentiment, mais situé sur un autre plan, était mêlé celui que m'inspiraient la beauté de la région et, selon les saisons, la sensation des odeurs variées que l'on respire, sur les routes, en pédalant. J'étais bouleversé par ces terrains imprégnés d'histoire et d'ancienneté, et je cherchais à comprendre.

Et puis, pour les nôtres, il y avait aussi les mobiles négatifs, mêlés souvent à tort à l'Allemand : Vichy, les militaires, les curés, les grands intérêts particuliers.

On voulait du neuf... après... Les grands intérêts économiques devaient être contrôlés. Les "gros", les "châtelains" seraient limités dans leurs activités; enfin, la liberté de l'homme serait atteinte, tout serait beau... ensuite...

Les femmes, éléments essentiels de la Résistance, plus réalistes, ni égoïstes, ni vaniteuses, et aussi peut-être parce que ne buvant pas de vin blanc, ni d'Armagnac selon les zones, étaient moins optimistes quant à l'avenir. Elles poussaient cependant les hommes vers l'action claire, nette et courageuse, parfois aussi pour me suivre.

Quelques scènes me revenaient...

La propriété des Loiseau longe une des plus belles rivières de France, la Dordogne.

Les armes étaient cachées dans les rangs d'asperges, le calme revenu. Tout s'était terminé tard, je dormais...

Timbault entra et, essoufflé, m'appela : "Edgar, il faut partir, tout brûle dans la ville, des douteux ont été arrêtés, d'autres ont parlé... vite... vite..." Ce communiste pur laissait tomber le "Mon-sieur" habituel devant mon nom et cela rendait les rapports plus directs.

Brusquement réveillé, m'étirant, je réunis la famille Loiseau. "Il ne s'agit pas de moi, mais de vous", dis-je.

Après une longue discussion, nous prîmes le parti de confier la tante âgée à des voisins résistants. Ils s'occuperaient de la volaille aussi. A Madame Loiseau, menue et intelligente, je dis : "Il faut tout quitter... je lèverai le cloisonnement nécessaire et je vous conduirai, avec votre mari ainsi que les deux petits enfants, chez des nôtres, à vingt-neuf kilomètres d'ici." Son regard fut tragique et exprimait cependant : "Je ferai ce que vous me direz de faire..."

Trois vélos, trois porte-bagages, une remorque pour les enfants, et ensemble nous avons fait le tri de ce que nous allions emporter. Ce départ signifiait la ruine. "Ceci?... Non, pas cela..." et, devant l'armoire aux réserves provenant du cochon, Madame Loiseau, sur une chaise, pleura en paraissant demander pardon. "Mais, que ferons-nous de la graisse?" Une solution fut trouvée. Et puis ce furent les routes blanches qui montent et qui descendent...

Vingt-neuf kilomètres plus loin, je déclarai aux nôtres : "Je vous amène des amis. Sauf le mari, ils dépendent de vous à présent." La générosité alors coulait.

Loiseau est mort un an plus tard, en juillet 1944. A la tête de son groupe il fit beaucoup et, notamment, il eut neuf tanks à son actif. Il est mort en venant vers moi le soir, achevé dans un rang de vigne par les Allemands. Par la conversation que j'eus avec lui, le matin, et aussi d'après un papier retrouvé, je sais qu'il est mort dégoûté par les manifestations des politiciens, des arrivistes et des naphthalinés qui ont cherché, vers la fin, à saboter notre Mouvement.

Tout en cherchant une histoire révélatrice, j'étais mû surtout par

ce qui peut se dégager de cette population mystérieuse, difficile à connaître et si variée selon les zones - ceux de la forêt, ceux des vallées, ceux des côteaux, ceux du Périgord, ceux de la Guyenne, ceux de Gascogne.

Cependant, tout en suivant minutieusement les ordres que je recevais du Chef, la fidélité consistait, lors du débarquement futur, à donner une directive digne des nôtres et conforme à nos conversations, aux vœux profonds de tous.

Il fallait sans cesse se laisser appeler par un village, puis par un autre, pour écouter le problème et dire : "Ce n'est rien, tout est clair, rien n'arrivera de mal". Les kilomètres sur la pédale, le temps froid, pluvieux ou brûlant ne furent rien en comparaison de l'usure nerveuse que provoquèrent ces échanges humains perpétuels.

Au cours de la période d'action, la division "Das Reich" un peu partout, un jeune niais envoyé de Londres, l'air méprisant et ironique, ne comprenait pas que j'avais, une demi-heure durant, cessé toute activité apparente pour m'enfermer dans un bistrot de village.

Le vacarme était grand, l'affaire portait sur une injustice commise dans le chef-lieu de canton : une paire d'espadrilles avait été vendue quelques francs trop cher. Quel était mon verdict ? "Tout ceci n'a rien de militaire..." dit le jeune nigaud.

Il ignorait que la Résistance était "l'Amour" dans le sens de la compréhension humaine et du don de soi.

Nous n'avions pas de cadres militaires, pas de galons... Je fis faire une guerre de sergents. Tout ceci s'effectua avec d'affreuses défaillances, les miennes furent redoutables mais, grâce à la fidélité et à l'amitié, deux mille hommes retinrent longuement, en cette région, une division blindée allemande qui, exténuée et démoralisée, arriva avec six semaines de retard en Normandie... les voies ferrées étaient recouvertes de rouille, les fils téléphoniques ne bourdonnaient plus... Des tanks allemands furent enterrés aux abords de la ville. L'ennemi avait peur. Il y avait des attaques allemandes venant de toutes parts, de Périgueux, de Libourne et de Bordeaux.

°
° °

Après ce pitoyable défilé que je vis caché, et après de nombreux événements comparables à cette mise en scène grotesque, les nôtres furent mal considérés. Tous ceux qui n'étaient pas encadrés politiquement ne valaient rien. Et puis il y eut la nostalgie de la période légendaire. Les contes indéfiniment écoutés, commentés, déformés. Certains eurent des faiblesses et, au travers "d'amicales", cherchèrent à jouer un rôle. Tout devint gris et sombre. Le retour dans l'ornière fut pénible.

Les nôtres, les vrais nôtres, le un pour cent, ceux dont la valeur est la plus grande, sont écoutés lorsque les affaires se compliquent.

°
° °

A présent, telle la mère particulièrement attachée à l'enfant qui lui donna le plus de soucis et qu'elle a beaucoup veillé, les "nôtres" sont devenus des patriotes conscients. Le pays est vivant en eux...

La République avec ses faiblesses, mais le social, le respect de l'homme, la défense contre l'oppression d'où qu'elle vienne, sont des réalités pour eux.

Il n'y a pas de guerre civile... non... la force en puissance pourrait être utilisée, dans une région rurale comme celle-là, à des fins productives. L'enthousiasme, l'exemple, l'émulation qui émaneraient des "nôtres" pourraient servir à la coopération, dont la première forme serait celle de la mise en commun des moyens de production mécanique pour développer, plus tard, des groupements de vente de produits agricoles. L'un de leurs buts n'est-il pas, précisément, de supprimer l'échelon intermédiaire?

La Résistance n'est pas morte, elle est là pour faire éclater la liberté, pour "en sortir" comme ils disent aujourd'hui. Si cette liberté était définie, contrôlée par ceux que nous considérons comme des Républicains, si les Pouvoirs Publics s'adressaient à eux pour améliorer le rendement agricole, un courant serait créé.

Quelques tracteurs, avec un matériel d'accompagnement, remplaceraient les armes parachutées.

°
° °

Peu après, ces pensées-là me pousseront vers une activité en Economie Rurale dans le Lot-et-Garonne, en me maintenant dans le monde rural que j'aime et en ce territoire connu.

Cela devint ma vie... et fut la suite.

L'AGRICULTURE

En 1945, la guerre était tout juste terminée. J'ai été de plus en plus obsédé par le Sud-Ouest de la France, par ces régions, par la France en général. Et l'affaire est relativement simple, je trouve que tout se tient; il y a des liens tellement explicables.

Qu'est-ce qu'il y a eu? J'en ai parlé : Boulains, le mystère de Boulains, mon ignorance et, malgré tout, mon attirance vers cette terre. Ignorance et culpabilité totales.

Il y a eu le salopard qui venait d'une bourgeoisie provinciale et qui parlait quand même de certaines propriétés, de métairies qu'il avait connues ou qui dépendaient de sa famille.

Il n'en parlait pas beaucoup, mais cela m'avait marqué, étant donné l'influence que cet individu avait sur moi.

Il y a eu surtout, il n'y a pas de doute, toute l'époque Gaby qui m'a tant marqué. Ma propre vie dans les Deux Sèvres, mes approches de ces pays sur le plan rural, sociologique, ethnologique. Les grandes découvertes que j'ai pu acquérir par Gaby elle-même, par les histoires de sa famille, par les expériences variées qui portaient surtout sur les Deux Sèvres et la Vendée, mais également sur la Bourgogne car sa mère était Bourguignonne et assez proche des milieux ruraux.

En plus de cela, Gaby m'avait inculqué à travers la terre toute l'admiration de la noblesse terrienne, la noblesse terrienne sur place, qui n'avait jamais bougé, la noblesse très brillante qui avait vécu à Paris mais qui avait encore de grandes terres. Elle me parlait de ces gens, comment ils réagissaient par rapport à leurs terres.

L'histoire extraordinaire de cet alcoolique, Marquis de je ne sais quoi, portant un des plus vieux noms de France, dans une région des Deux Sèvres à la frontière de la Vendée, revenu de Paris drogué, alcoolique, pourri jusqu'à l'os, un peu bookmaker illicite, en son château familial croulant. Alors, un soir, n'en pouvant plus, dans une sorte de crise, il alluma le feu, s'assit dans sa prairie et regarda brûler cette mesure, ce château ancestral. Tout cela, évidemment, était considérable.

Puis en 1941 et 1942, mon approche à Barsalous, en Lot-et-Garonne, où j'essayais un petit peu de participer, de nourrir les gens autour de moi, où je commençais à lire des livres techniques, à prendre part au travail de la terre, et tout ceci me passionnait.

C'était donc un peu une vocation. Ce n'étaient pas des connaissances, c'était une vocation.

Puis, pendant près de deux ans, la clandestinité, la préparation du soulèvement, à bicyclette, de porte en porte, dans ces régions les plus importantes de ma vie et certaines, dont le Gers, qui sont les plus belles, je ne connais rien de plus beau.

La nuit, on entendait parler de la vie, des soucis de cette population, après le travail, les femmes épuisées. J'écoutais, je m'instruisais. Quand l'affaire dite de guerre a été terminée, j'étais absolument écoeuré, misérable.

En plus de cela, je voulais... Je me disais : "Bon, j'ai été dans ces pays étonnants, admirables, j'ai participé à des destructions, j'ai connu tant de meurtres, d'assassinats, de vols, de beaux gestes, de sacrifices, de merveilleuse loyauté et d'ignominie. J'ai vécu des circonstances étonnantes. La nuit, le jour, le matin de bonne heure, en toutes les saisons..."

Si bien qu'aujourd'hui, quand je vais à PROVALE, provisoirement au Bugues, Dordogne Sud, si longtemps après, je sors quelquefois et je retrouve l'odeur, je regarde cette terre, je retrouve l'atmosphère. Je regarde couler la Vézère, je regarde une certaine clarté, je sens ce climat qui n'est pas tout à fait celui du Lot-et-Garonne. Tout cela a fait qu'autrefois je me suis dit : "Bon, eh bien, ils m'ont eu, je ne pourrais pas les quitter, d'accord... Que je sois au moins utile à leur économie."

Alors j'ai cherché... J'ai cherché dans le surgelé car j'avais vu une organisation tout à fait curieuse en Suisse et en Amérique. J'ai circulé dans la Tennessey Valley Authority, à Knoxville.

J'ai appris là évidemment le grand fonctionnement de la liberté de l'individu, de l'initiative, de la responsabilité personnelle, de la formation, de la connaissance d'une économie globale, d'une économie particulière, de la transformation des pays, transformation des sols et des forêts, transformation des canaux et des cours d'eau.

C'était tout Roosevelt, après la dépression, après 1930. J'ai appris ces choses merveilleuses qui correspondaient à tout ce que je sentais, à tout ce que j'avais cherché à faire dans un contexte complètement différent de Résistance, de clandestinité, avec les gens du Sud-Ouest de la France.

Et là, je voyais un ensemble sain, solide, intelligent, méthodique, accompagné d'agents techniques, issus de la terre de là-bas, qui étaient d'ailleurs habituellement de souche hollandaise ou scandinave.

J'étais passionné, j'ai recueilli des notes, je les ai laissés parler. Une fois, dans une école, j'ai dû me mettre debout. Il y avait un mélange d'hommes et de femmes, et j'étais content parce que

je voyais que la femme était à égalité de l'homme, ceci se passait fin 1945. Dans une salle d'école, je ne sais pas combien ils étaient, j'étais avec l'agent technique, il y en a en France à présent, cette fonction n'existait pas à l'époque.

J'étais devenu proche de l'agent technique qu'on avait mis à ma disposition, on circulait... Et puis, des hommes et des femmes ont dit : "Nous voudrions qu'il parle de la France!"

Alors, j'étais moins averti qu'aujourd'hui, moins habitué. Une fois de plus, je me suis dit : "Bon, eh bien, je suis mentalement dans le Sud-Ouest de la France et je vais leur parler!" Je leur ai demandé : "De quoi voulez-vous que nous parlions?" L'un d'eux dit : "Pendant la guerre 14-18 (c'était un homme âgé, pour moi surtout), je suis passé dans des forêts qui étaient très belles. Parlez-nous des forêts de ce pays!"

J'ai donc parlé des forêts, j'ai parlé de Colbert, de Louis XIV, du service des Eaux et Forêts, ce service admirable que je ne connais pas tellement, dont les inspecteurs sont instruits à Nancy, en Lorraine. Je ne sais pas ce que j'ai dit, mais ils étaient contents.

Je connaissais mal la question, j'en ai quand même parlé un peu historiquement, et il s'est dégagé, si je puis dire, une description générale de ces forêts. Certains, rares, qui les avaient vues pendant les guerres, les reconnaissaient et ils étaient un peu silencieux, puis ils ont applaudi. Ils étaient contents.

J'ai demandé à l'agent technique, en sortant, car il était devenu "mon frère" : "Est-ce que j'ai dit ce qu'il fallait dire?" Il m'a répondu : "Ils ont été contents."

La Tennessey Valley Authority m'a prouvé que mes rêves, mes buts, ma vocation profonde étaient là, et je me suis dit en moi-même : "Oui, mais cela n'offre pas d'intérêt. Ce qui est important, c'est le Sud-Ouest, le Lot-et-Garonne, le Gers. Le reste n'a pas tellement d'importance, le reste est le détonateur, l'étincelle, c'est ce qui permet d'aller plus loin, et si on pouvait leur apporter tout cela! Peut-être que moi, peut-être qu'actuellement certains m'écouteront encore."

Parce que, encore, à la base, on m'écoutait quand même, j'avais mes entrées. Je me disais : "Si je pouvais profiter de cette réputation, de cette légende! (car j'étais devenu une sorte de personnage légendaire, cela n'empêchait pas qu'on me démolissait en même temps). Profiter de cela pour faire passer ce message."

Beaucoup plus tard, un des disciples du Père de Farcy dont j'ai oublié le nom, laïc merveilleux avec qui j'ai déjeuné il n'y a pas tant d'années à l'Automobile Club, s'est arrêté dans l'escalier, en descendant après le déjeuner, et a dit : "Cette prune d'ente et ce pruneau du Lot-et-Garonne, c'est cela qui vous permet de faire

passer votre message."

Je l'ai pris par l'avant-bras : "Comment savez-vous tout cela?" Il me répondit : "C'est très apparent! C'est évidemment le biais qu'il fallait choisir." J'ai oublié son nom. On le retrouve au Crédit Agricole, on le retrouve au Ministère des Finances, on le trouve partout, c'est un être sensationnel.

Je crois que j'ai indiqué les grandes lignes de l'action que j'ai pu entreprendre par la suite. J'ai écrit abondamment sur cette partie importante, c'est-à-dire le choix de Lafon, Bourran, Lot-et-Garonne, et toute l'expérience de la société agricole de Lafon à Bourran. Il est totalement inutile d'en parler dans ce récit, étant donné que j'ai écrit des pages et des pages très documentées sur cette question.

Ce qui se dégage, ce sont plutôt les mouvements intérieurs qui m'ont poussé vers une certaine forme d'action et non des détails à l'infini qui sont d'ailleurs lassants.

En ce Sud-Ouest où j'ai agi motivé par l'acte pour l'acte, l'action pour l'action et à condition que cette action soit conforme à ma ligne de vie, à ma ligne de pensée, cela se poursuit toujours, et je n'attends aucune réaction de qui que ce soit.

Penser toujours qu'on peut être rejeté, savoir d'une manière permanente qu'on sera toujours totalement un étranger, mais l'essentiel est l'acte. Certains appellent cela un don de soi. Est-ce cela? Est-ce une forme de fidélité? Je ne sais. En fin de compte, il n'y a plus que cela qui reste.

Certains, méchamment, diront que c'est de l'égoïsme, d'autres moins intelligents diront que c'est de l'égoïsme. Je ne le pense pas. Je suis convaincu du contraire. Mais l'acte, c'est un maintien de vie, un maintien de fidélité, d'armature de pensée à travers sa vie mais qui, malgré tout, se dégage de ce récit.

La création de la Société Agricole de Lafon a découlé de tout ce mouvement intérieur. Mes rêves, mes lectures sur Israël, les pays du Nord, la Scandinavie, le choc éprouvé dans la Tennessey Valley Authority ont produit Lafon. J'ai acquis environ quarante hectares près de Clairac à Bourran, Lot-et-Garonne.

Avec précision, avec acharnement, et en une conception assez nouvelle avec des jeunes associés (dont deux qui furent des jeunes compagnons de la Résistance), avec les chercheurs de l'I.N.R.A. (Institut National de la Recherche Agricole), chacun à notre niveau, selon nos possibilités, nous avons créé des vergers industrialisés, surtout en prune d'ente, qui est le pruneau avant dessiccation industrielle.

La liberté, les prises de responsabilité, voilà les principes qui furent établis. J'ai ouvert des avenues sur la commercialisation, le conditionnement, vers l'extérieur. Mes associés qui, sauf un, étaient

proches pendant la Résistance, devinrent des organisateurs, des responsables, des êtres libres.

De là, nous avons pénétré en une Station Fruitière où j'ai organisé une section pruneau. Mes associés étaient mêlés à tout. Cette Station était en grande partie menée par des rapatriés d'Afrique du Nord. Progressivement, les employés supérieurs de cet organisme et les adhérents ont rendu la situation impossible, ils ont tous intrigué. Le Président, mon ami, dut abandonner.

De cette organisation, j'ai pu passer sur un plan régional dans le domaine prunicole : le Comité Economique, le Bureau Interprofessionnel. Enfin, un pur, intelligent, tribun et dictateur, me demanda d'unifier plusieurs organisations. Ce fut France Prune, avec mille adhérents. J'ai mis de l'ordre en un désordre indescriptible, j'ai fait atteindre un niveau convenable, j'ai créé une équipe, et puis la jalousie et l'orgueil m'ont hypocritement mis dehors.

Cependant France Prune existe, a prospéré et contrôle plus du quart de la production prunicole du Lot-et-Garonne et de quelques départements limitrophes. J'avais créé dans le cadre de France Prune FRUALE, qui groupait les intérêts industriels et économiques du pruneau à la SACPA (Station Fruitière d'Aiguillon). Je fus tant désillusionné que j'abandonnai rapidement FRUALE qui continue à exister. J'ai tout quitté, je me suis complètement écarté.

Alors, très écoeuré, mais pas malheureux, je me suis replié entièrement. Malgré tout, je suis resté en bons termes avec tous.

Lafon tient, elle marche. Sauf quand il y a de la grêle ou de gros accidents climatiques. Je ne mets plus d'argent dedans et cela fonctionne, c'est un capital et c'est sans histoire avec mes associés, indéniablement, comme je l'ai déjà dit, remarquables.

Depuis Lafon appartient à mes fils. Patrice, en particulier, s'occupe très bien des vergers et, avec raison, a changé la structure de la société, d'autant plus que mes associés sont à la retraite.

Puis je me suis dit : "Je vais me mettre dans la somnolence". Enfin est arrivé quelque chose que j'expliquerai qui a de nouveau changé l'aspect des choses et m'a rendu plus que jamais actif dans ce pays.

Il est certain que donner une liberté profonde intérieure, totale, à des êtres, sauf peut-être s'ils sont de la qualité que l'on pouvait supposer, crée au bout d'un certain temps un repli progressif sur soi, de la précaution, des idées plus étroites, une mécontente parce que, là, j'avais tout fait pour qu'il y ait entente parfaite, et elle avait existé pendant longtemps.

On attends, maintenant. On a cinquante-quatre, cinquante-cinq, cinquante-six ans, on commence à avoir des rhumatismes... Tout le monde

a sa maison en-dehors, ce qui est bien d'ailleurs, car il n'y aura pas à s'occuper de la retraite finale. Il s'agit, au fond, de durer tout en maintenant des vergers en parfait état, selon les systèmes nouveaux et excellents, toujours. C'est tout.

S'il n'y a pas eu de difficultés climatiques, bon chiffre d'affaires qui va plutôt s'augmenter. On abat les vieux arbres, on prépare de nouvelles plantations. Il n'y a peut-être plus de passion, il n'y a peut-être plus d'intérêt très profond.

J'ai voulu donner rang de propriétaires à mes associés pour jouer le jeu d'une façon totale et complète, vis-à-vis d'eux et vis-à-vis de moi-même. J'en ai fait une société, ce qui amène des complications du point de vue fiscal et de succession en ce qui me concerne, mais cela ne les gêne aucunement. Cette idée de propriété a d'ailleurs été une idée fausse qu'ils n'ont pas retenue.

Ils ont péniblement un rang de propriétaires, mais plutôt pour me faire plaisir, à l'époque. Il n'y a pas grand-chose à dire, sauf peut-être le manque de vibration intérieure. Et puis, a-t-on tellement raison de s'occuper d'autres êtres comme j'ai pu le faire pendant tant d'années, de loin, de près, tâter, approcher, laisser comprendre, laisser faire, développer tout en s'effaçant soi-même?... Est-ce le bon système?...

Ceci dit, mon intérêt quasiment mystique pour cette région, pour ces productions, pour ce développement économique, comme je l'ai si souvent indiqué en ce récit, me permet d'avoir une force intérieure. Puisque je suis porté sur certaines formes d'esthétisme et sur certaines formes d'émotions, quand je circule (je circule sans cesse dans ce département et dans cette région) eh bien, j'éprouve constamment des souvenirs, des vibrations intérieures, des grandes joies.

J'attends toujours les désillusions. Je ne peux même pas en avoir! Lafon n'a jamais été une folie. Cela a rempli son office, comme certains disent. C'est par Lafon que j'ai pu m'intéresser d'une façon très précise à toute l'économie prunicole, à tous les grands mouvements économiques de la région portant sur cette discipline. Le charme est rompu! Et pas par ma faute! Oh! non, pas par ma faute!

D'après certains Lafon est un succès. En fin de compte, j'ai donné tellement de liberté intérieure, j'ai tellement développé ou permis l'éclosion de certaines personnalités, qu'ils ont fini par agir un peu contre moi-même, donc ils ont été libres au point qu'ils pouvaient agir contre moi, ce qui, me dit-on avec raison, Margot me le dit, est un succès.

Je suis un étranger, je serai toujours un étranger, bien entendu. Je suis même un Parisien! Le grand financier à la retraite. Je suis l'énorme financier, banquier, brasseur d'affaires, à la retraite! Qui a une propriété en Lot-et-Garonne, et lorsqu'il fait beau, cette maison, Labroue, à Damazan, est ouverte d'une façon plus grandiose

en été par Margot avec son personnel, avec tout un système... Elle a raison, d'ailleurs, je ne critique pas.

Je suis l'étranger, le gros financier à la retraite, le grand bras-seur d'affaires, le gros banquier, l'étranger... toujours l'étranger... qui vient se reposer, qui vient profiter un peu du soleil, qui vient tremper son corps dans la piscine, et je n'aime pas ma piscine, quoi-qu'elle soit agréable quand il fait très chaud, quelquefois, je n'aime pas... je n'aime pas... je me force!

Eh bien, je leur dis : "Ecoutez, depuis fin 1940, 42, je me suis axé uniquement sur cette région. J'y suis maintenant d'une façon permanente, ma seule activité se porte ici, s'y est toujours portée, et je m'y ferai enterrer, que voulez-vous de plus?" Ils sont surpris. Ils pensent que je viens me brunir au soleil, et j'ai horreur de me brunir au soleil!

Peu importe, c'est sa propre pensée, c'est sa ligne qui comptent. Est-ce de l'égoïsme? Je crois que c'est l'esprit. Je crois que c'est ce qui remplace un pays, une religion, une philosophie.

C'est ce pourquoi j'étais fait, alors j'ai concrétisé cela par ces souvenirs, par des attachements. Et au fond j'avais raison, autrefois, de me dire : "Ils peuvent me faire n'importe quelle crasse, ils peuvent me faire n'importe quoi, d'une seconde à l'autre."

Ce fut PROVALE qui me porta une fois de plus en avant, avec cette merveilleuse sensation : demain ce sera fini, demain je serai gâteaux, demain je ne pourrai pas, demain ils me rejettent. Dois-je partir avant qu'ils me rejettent, dois-je continuer? Je sais qu'actuellement je suis utile. Je sais que j'agis en conformité avec l'avenir de cette région.

Alors, bien évidemment, il y a maintenant quinze mois, seize mois, mais peu importe à un mois près, presque deux ans peut-être, j'étais retourné vers la somnolence pure et simple.

J'ai été alors approché par un de mes associés, Henri, de la Société Agricole de Lafon, et je l'ignorais, mais il était très lié avec tout un ensemble de personnes de Bourran, où se trouve Lafon, depuis de nombreuses années, et notamment avec une famille, la famille Carrié.

Cette région se développe d'une façon considérable. Dans plusieurs communes l'irrigation est absolument possible et très répandue, sans parler des grands travaux faits par l'administration, comme la D.D.A., contrôle des eaux, amenées d'eau, écoulement des eaux, etc... eh bien, cette terre est riche et d'ailleurs très différente, qu'elle soit à côté du Lot ou bien à deux kilomètres du Lot. Quoi qu'il en soit, c'est un pays extrêmement propice aux cultures modernes et évoluées des légumes.

Les gens se sont inspirés indéniablement, directement ou indirectement, des méthodes hollandaises du plastique, des serres en plastique.

Et le choix des variétés propices. Evidemment, tout cela dépend énormément de la main-d'oeuvre espagnole dont on ne pourra pas toujours bénéficier, mais la mécanisation peut aussi faire de grands progrès.

Pays de haricots verts, d'aubergines, de poivrons, de tomates, de primeurs en général, de carottes, moins bien que dans la région de Cherbourg, mais enfin quand même carottes.

Je ne vais pas faire un topo économique complet sur toutes ces affaires dont je pourrais parler pendant des jours et des jours, c'est lassant, cela n'offre aucun intérêt, c'est l'esprit qui compte, c'est l'acte qui compte, c'est l'action.

Alors, j'ai indiqué : "Si vous voulez, avec un ou deux meneurs autour de Carrié, et si vous vous regroupez pour pouvoir mieux discipliner les méthodes, suivre un meilleur calendrier du point de vue des plantations, de la cueillette, faire face un peu à la commercialisation, moi, si vous le désirez, dans la mesure où je tiens encore, je peux parfaitement être avec vous, cela m'intéresse."

Cela ne les intéressait pas tellement. Alors, à ce moment-là, par un hasard de circonstances, nous avons été mis en rapport avec Christian Maysonnade, qui était dans une Société à Responsabilité Limitée, au Bugues en Dordogne, dans une petite conserverie louée. Il était écoeuré et sur le point de quitter ses associés. Il est venu à nous.

Je suis allé au Crédit Agricole. J'ai dit : "Voilà, on me demande cela, qu'est-ce qu'il faut faire?" On m'a parlé d'une coopérative. J'étais contre, parce qu'une coopérative c'est la démagogie, c'est le désordre, c'est la mise en place de directeurs qui deviennent intriguants d'abord, malhonnêtes ensuite. "Pas du tout!", me disent mes amis au Crédit Agricole à Agen, car je les connaissais bien. "Il faut la coopérative autonome, loi 1972." Cela a certainement été inspiré par les pays nordiques, par l'Allemagne, par les pays scandinaves, enfin à travers Bruxelles.

J'ignorais tout à fait l'existence de cette forme. J'ai appris, je me suis renseigné, je me suis documenté, et mes futurs partenaires ont accepté. Dès le premier contact, car j'ai estimé que c'était un des points les plus importants, mes futurs partenaires ont accepté le fait qu'il ne fallait pas devenir mendiants par rapport à l'Etat et attendre des subventions hypothétiques de l'Etat, dans un temps très éloigné, avec des francs dévalués et des obligations imposées par les Pouvoirs Publics qui vous font bâtir des lignes Maginot. Cela est un leurre, une erreur considérable, et j'avais trop vu l'abandon en ces formes démagogiques et desuètes.

Alors, pour moi cela fut capital. Cette coopérative autonome, je ne veux pas entrer dans les détails, permet Conseil de Surveillance et Directoire. Cela permet la hiérarchie consentie, la communication et cela permet de faire passer les exigences. Cela permet une grande

clarté dans la gestion et oblige les gens intéressés à participer effectivement à l'effort et à être formés.

Je me souviens toujours du Père de Farcy, quand je me promenais avec lui à Saint-Gervais. Il me racontait, entre beaucoup d'autres choses, l'histoire d'un groupe chrétien, je crois, au Moyen Age. Certains disaient : "Nous voulons faire!" et d'autres disaient : "Vous voulez faire? Eh bien, faites!" Voilà PROVALE.

Cet effort porte immédiatement sur un certain nombre de communes : Aiguillon, Clairac, Bourran bien entendu le point principal, Lapepède, Saint Salvy, Laffite, Galapian, enfin tout un ensemble.

J'ai élagué. J'ai pensé à mes erreurs du passé, depuis la Révolution et la Résistance, Lafon, France Prune, Comité Economique, reau Interprofessionnel, enfin tout ce que j'ai pu faire effectivement ou bien à quoi j'ai pu songer. J'ai quand même fait, je suis conscient, souvent officieusement et parfois en cachette, d'agir pour ce pays.

A PROVALE, je me suis trouvé avec des gens de qualité, c'est-à-dire avec le génie du pays, la rapidité du fonctionnement du cerveau, une grande sensibilité et, en même temps, beaucoup de dureté, mais avec moins de vanité et d'orgueil que ce qui existait dans les générations précédentes, et alors à ce moment-là tout est rendu plus réalisable. Ce sont des gens entre trente et quarante-et-un ans... tout est enfin possible!

Je pense que PROVALE est la préfiguration de l'avenir, tout le monde va dépendre de l'Etat du point de vue financier, du point de vue direction, du point de vue contrôle absolu. Il y aura de petites marges bénéficiaires. Il faudra payer des annuités et suivre les banques nationalisées et les ordres de l'administration. Les gens percevront des salaires convenables. Le capital sera très faiblement rémunéré.

°
° °

PROVALE fut un événement important. Il est bien certain que ce que j'avais vu aux Etats-Unis au cours de ma vie a été un facteur essentiel. Une petite organisation industrielle, située au centre même de la production agricole.

PROVALE signifie "Les Producteurs de la Vallée des Légumes", qui part d'Aiguillon au-delà de Villeneuve-sur-Lot dans la vallée du Lot. PROVALE doit servir à animer économiquement sept ou huit communes dans le domaine de la production légumière dans la région même de Bourran.

Après des incidents sérieux, après de nombreuses incompréhensions, je me suis rapproché, dans un climat de confiance totale, de Guy

Marcis et de son épouse. Nous avons lutté, nous avons tenu, et nous avons été constamment appuyés par le Crédit Agricole d'Agen.

Grâce à un ami breton que je connaissais bien du temps de France Prune, j'ai pu intéresser à PROVALE un groupement coopératif de première importance nationale et européenne du Morbihan. Marcis et moi avons tenu PROVALE à bout de bras. Malheureusement les Bretons, au bout d'un an, ont eu une attitude maladroite et inattendue. Il y eut à ce moment-là des incidents des plus variés. PROVALE devait disparaître lorsque, grâce à Marcis, cette usine fut reprise par un groupement alsacien qui, j'espère, maintiendra l'idée directrice et économique de cette institution. Mon ami et moi-même ne nous occupons aucunement de la direction, mais les producteurs de cette région y trouveront peut-être leur avantage et bénéficieront d'une conserve-rie et d'une exploitation de surgelé.

Il est à remarquer que l'ordre chronologique fut très peu suivi en ces réminiscences. Avant de clore cette partie dite agricole, je signale qu'après le départ de Peyri-Descomps, président, suivi assez rapidement de mon départ de la SACPA, il y eut progressivement des évolutions. La Station Fruitière SACPA est devenue une sorte de société immobilière. Certains anciens adhérents formèrent une coopérative d'utilisation des chambres froides et des possibilités de stockage, malgré l'usure du matériel. Des intérêts furent en jeu, des remboursements furent effectués, et enfin aujourd'hui, en 1985, la SACPA sera dissoute, FRUALE suivra son sort de locataire, et nous nous éloignons de l'époque du travail de mon associée Lisette Mouli- nier et de mon associé André Ruffe, en retraite tous deux. La grande qualité du pruneau acquise grâce à eux, baisse.

En dernière instance, une tentative s'est produite indirectement afin que je sois nommé avec pouvoirs étendus pour être, pour peu de temps, Président de la liquidation. Il n'en est pas question. Je ne ferai pas face aux intrigues de certains hauts employés qui apparaî- traient à nouveau. Les intérêts particuliers, les difficultés avec l'Administration, et moi-même plutôt affaibli et à quatre-vingt-un ans, vont à l'encontre d'un projet de ce genre. Cela m'émeut quand même, mais ce serait aussi un moyen de me repasser des difficultés dont je ne suis aucunement responsable.

Je joindrai probablement à ces contes "Ce qui m'est arrivé en Lot-et-Garonne". Là se trouvent des précisions et aussi certaines opinions sur des personnes qui depuis ont partiellement varié, ce qui est normal.

Mais mon amitié et mon souvenir (car il est mort) pour Peyri- Descomps sont intacts et mes associés sont restés en mon coeur.

AFRIQUE

Sorti d'une vie intense, le retour à Paris qui déjà était un lieu insolite pour moi, j'avais envie de servir. J'avais ouvert quelques parcours en Lot-et-Garonne, l'accomplissement économique vint plus tard.

A tout hasard, je suis parti pour le Cameroun.

La période coloniale se terminait, la future période apparaissait.

Au Cameroun avec des possibilités plus importantes, au Tchad, je franchissais au moins deux mille kilomètres.

Ce fut l'exploitation, la rationalisation, l'abattage, la réfrigération et le transport par avion Air France des quartiers de zébus vers les côtes si peuplées et privées de viande.

Les projets, les contacts, la notion de Terrain, tout était là. Surtout aussi étaient là encore les derniers représentants de l'admirable "Ecole Coloniale."

Plusieurs voyages, plusieurs décisions se présentèrent. Les quelques aspects indiqués donneront une image. Imbu de mes expériences, des divers rôles qui peuvent être joués, du mystère de ces territoires et de ces populations nomades ou non, et l'exemple magnifique de beaucoup de français, firent que je m'y suis jeté.

AU BOUT

Maroua, Nord Cameroun, être au bout.

La nuit, marcher vers le tam-tam.

Voir, sentir des formes s'agiter.

Ne pas gêner ces formes. Elles, comme moi, voyaient clair dans la nuit... tons hauts, tons sourds, cadences rapides, cadences lentes. Mélodies haletantes, sensuelles, plaintives, hautes, sourdes, rapides, lentes - puis le tam-tam seul coupait la nuit. De temps à autres deux formes se dressaient, se précipitaient l'une vers l'autre et, comme certains papillons qui ne vivent que quelques heures, ces formes qui paraissaient s'entrechoquer s'affalaient.

Ma semi-présence était de trop. Je fis quelques pas en arrière et, comme nous autres sortis tout intacts de la nature nous voyons clair la nuit, je me mis à l'abri d'un arbre rabougri à cinquante mètres de là. Et haletant je pensais : "Je suis au bout de quelque part ici. Dois-je continuer à expier ma faute qui est de chercher l'impossible?"

Plus loin il y avait, en forme de pince, deux pistes, une par le Nigéria et une par le Logone. Logone, merveilleux nom de femme, pourquoi n'y a-t-il pas une femme du nom de Logone? Cette pince rejoint un lieu peuplé, Fort Lamy, peuplé de gens qui ne comprennent pas, mais où l'européen doit absorber sept litres de liquide par jour pour ne pas se dessécher. Et de là vers le Lac Tchad, et ensuite vers le sud saharien au nord, vers le Soudan britannique à l'est. Ne pourrais-je pas payer?...

Payer le refus, payer ce qu'ils nous ont enlevé, payer leur haine, payer leur incompréhension et sentir le lieu si proche, Fort Lamy, deux cents kilomètres, cela est si proche pour quelqu'un comme moi qui passe toujours.

Je passe toujours, je m'enfuis toujours par la dernière passerelle, par la dernière corde. Je suis le dernier peut-être, mais je me demande toujours si je n'ai pas laissé quelqu'un derrière moi. N'ai-je pas été lâche, ai-je été jusqu'au bout?

J'ai lâché l'échelle sous le pont dans le Sud-Ouest sur la route Agen - Port Sainte Marie - Tonneins - Marmande et Bordeaux. J'ai lâché l'échelle lorsque les balles crépitaient sous le pont, j'ai couru dans le maïs qui était haut. Ai-je été ce que j'aurais dû être? J'ai groupé mon monde et nous sommes partis... L'échelle qui permettait de coller le plastic sur la voûte du pont, avait été abandonnée sans effort.

Cette nuit, Maroua... Ne pas aller plus loin... évidemment l'économique, le rendement futur, la base de l'action étaient là à Maroua. Atteindre la région au travers de l'exploitation commerciale du

bétail... Cette exploitation servirait de prétexte à la connaissance. Il fallait décider le retour, il fallait revenir... Maroua est le "enfin cela". Revenir, et sous quelle forme, pour accomplir l'action à Maroua qui est nettement définie et qui s'impose...

Mais, sous quel déguisement devrais-je accomplir cette action? Le complexe est celui-là... Quelles seront mes compromissions? Car il fallait monter un plan, attirer des capitaux à Paris. Il fallait donc y retourner bien vite pour revenir à Maroua, pour grouper, abattre le bétail et transporter la viande des lieux de l'élevage à ceux de la consommation.

Pendant quatre mois, chaque année, Maroua est isolée de l'extérieur. En cette période, l'ennui lancinant doit se nourrir sur lui-même et l'horrible impression de mal au coeur doit se développer au suprême degré en présence de la brutalité, de la bêtise et de la vulgarité des Blancs.

S'il y a action, il faudra que je m'enferme là pendant ces quatre mois... Les individus et les groupements se relâchent par rapport à soi seulement s'ils peuvent dire : "Il s'y est enfermé avec nous." Leur incompréhension, leur âpreté, leur haine s'atténuent, et l'action s'en ressent heureusement.

Je dois quitter Maroua pour y revenir, et avec quelles complicités à Paris... le but en vaut la peine!

L'ENNUI

Tout est terminé.

Il pleut de la vraie pluie.

Le camion a franchi dix mille kilomètres, il est arrivé à la zone côtière, loin du Nord Cameroun et du Tchad. Il a traversé des périodes critiques. Ce camion est encore recouvert de sa terre de latérite rouge, sa bâche, tachée par le soleil et par le sable, ses pneus ayant eu trop chaud sont marqués de plaques roussies, mais il est là. Les lampes tempêtes du passé sont accrochées un peu partout.

Mes maîtres géants descendent du digne et du superbe XIXème siècle. Dans ma soif de servir, je les ai servis totalement. Lorsque j'ai eu chaud, lorsque pour eux j'ai frissonné, je pensais que l'usure n'est rien, c'est un rachat. Seul compte le fait de parvenir au bout de sa mission, et aussi le fait que je devais leur apporter quelque chose palpitant de vie...

Le camion cette nuit-là, il y a longtemps, avait eu chaud, trop chaud. La courroie du ventilateur avait fondu. Une petite grappe humaine vivait avec moi sur ce camion, sans les blancs que nous devions récupérer beaucoup plus loin à leur descente d'avion.

Cette grappe humaine, ô mes maîtres, à la lumière des lampes tempêtes, tressait les cordes qui tenaient la bâche, tresses destinées, sur des parcours de dix kilomètres, à servir de courroies de ventilateur. Et puis elles claquaient, il fallait recommencer. Nos bonds étaient merveilleux... En un point, se trouvait une rivière dans un bas-fond et, de suite, cette humanité alla chercher avec les seaux de l'eau pour le camion, et chacun y trempait son corps.

O mes maîtres!... Les journées précédant cette nuit-là avaient été pénibles, la nourriture invraisemblable, l'eau de Vittel à 25°. Cette nuit-là, j'eus subitement mal dans le cervelet, ma sueur devint glacée, je me sentais défaillir. Deux "paludrines", et de ce monceau de "Cargo" (ainsi appelé par les Noirs) qui comprenait les nourritures, de la farine, du vin pour les affreux blancs dont j'allais être responsable face à mes maîtres, je fis sortir une boîte de lait condensé. J'en bus le contenu. Ce sucre me donna des forces, mais ce lait était gluant et j'eus soif. La sueur redevint chaude, mes sens, mon érotisme, tout revint. Femmes, femmes, femmes qui ont fait de moi ce que je suis...

Puissants de ce monde, mes maîtres, il y eut un courant d'amour qui montait vers vous. La grappe humaine autour de moi ressentait le sacré de la mission. Tout devenait conscience, tout devenait indispensable. Naturellement amorphe, ce groupe humain se serait étendu sur place en riant pour se donner du courage jusqu'au matin, car

la nuit est effrayante. Mais non, il fallait accomplir quelque chose de sublime et avancer.

O. Maîtres, je portais le monde pour vous, et je m'étais sacrifié à vous. Autour de la table verte à Paris, lorsque nous dansions un ballet Josse, je vous ai senti si puissants et si faibles. J'avais balbutié à l'un de vous, devant tous les autres, qu'il ne fallait pas tenir compte de ce que j'écrirai, car on éprouve le besoin de jeter sur le papier des tranches de vie et que ce serait la vie. Mes Maîtres ont souri avec pitié, mais ces géants, par faiblesse et parce qu'il n'y avait personne d'autre, m'ont fait confiance. "Nous devons gagner un an", leur ai-je dit, tout en sachant que j'allais mener des individus dans une région qui, à l'époque prévue, pouvait être coupée du monde par l'eau. Peu importe, je jouais, et puis je les ramènerais par les crêtes en cas de besoin. Mais aujourd'hui, j'éprouve un vertige : je peux parler à mes maîtres selon leur désir, deux, quatre, six heures, donner des chiffres, des faits, parler géographie, évoquer l'humain.

Je veux aujourd'hui, mission terminée, que chacun des observateurs du voyage d'étude passe son rapport pour que les mêmes chiffres soient indiqués et interprétés par chacun. Je veux que mes maîtres dégagent de chacun et de tous l'esprit de partialité.

Le vertige porte sur l'ennui. Mes maîtres écouteront-ils, liront-ils, ne s'ennuieront-ils pas? J'entends dire : "Very bad form". Il est de mauvaise éducation de parler, de finir certaines phrases tout essoufflé, de jeter sa vie à tort et à travers. Et cependant comment faire autrement?...

Il s'agit de ponts branlants, de bacs, de pluie, de soleil, de pierres, de sable, de terre.

Il s'agit de pièces mécaniques, de pression de pneus, d'huile, de carburant.

Il s'agit de coutumes ancestrales, des grands mouvements parallèles du bétail et de l'homme.

Il s'agit de milliers de kilomètres.

Il s'agit de s'insinuer sur un territoire.

Il s'agit d'évoquer les grands intérêts et se placer à l'échelon national et international.

Il s'agit d'aider cette métropole que j'aime, à triompher par mes maîtres et avec mes maîtres.

Ces territoires leur donneront la richesse et l'honneur. Mes maîtres deviendront immenses.

Mais il y a l'ennui. Oui, je sais que je devrais leur parler peu, les dents serrées, sous forme d'allusions. Je vais les ennuyer. Déjà j'ai déchiré vingt lettres à eux destinées.

Pensez-vous, mes maîtres, que X ou Y m'accorderont, devant d'immenses cartes, deux heures?...

Oui, mes maîtres, j'ai connu la Jacquerie dans le Périgord, en Guyenne et en Gascogne, j'ai eu connaissance de la montée vers vos châteaux. A présent je vous sers.

Pour cela, je marcherai sur les sables brûlants lorsque le véhicule s'effondrera, je passerai des jours à cheval sur une selle arabe en bois, je vous donnerai avec joie ma vie, comme des jets de...

Mais vous direz : "Il nous ennue. Il donne trop de détails. Il n'est pas habilité pour traiter des "affaires"."

Pourtant la vie est dans le sordide et dans le grand à la fois. Mes mains sont sales, elles ont traîné partout et j'ai si souvent trahi. Je ferai les vilaines besognes mais, mes maîtres, entrez avec moi dans le cercle poétique. Je sais que lorsqu'il y aura réussite, vous aurez honte de moi, vous me rejetterez et je partirai une fois de plus. Cependant, vous n'aurez pas, comme à présent, certaines participations financières. Vous serez présents dans le prestigieux et vous conquerrerez des territoires, entourés d'obstacles certes, mais qui pantelants et purs se donneront à vous.

Luttez contre l'ennui, subissez-moi six heures devant des cartes et devant un tableau noir. Laissez-moi dégrafer le col de ma chemise, jeter ma cravate au loin, marcher dans la chambre, la craie à la main, parler fort, parler bas, murmurer, m'offrir à vous tel que je suis.

BOUSSUGES

Je reprends une histoire assez ancienne. Je m'arrête toujours au Relais de Poitiers quand je reviens du Lot-et-Garonne. J'ai fait là une rencontre surprenante.

J'étais parti tard du Lot-et-Garonne et je suis arrivé au Relais de Poitiers, un endroit que j'aime beaucoup, vers dix heures, dix heures un quart. Exceptionnellement, on m'a logé dans les extensions du Relais, ce qu'on appelle des bungalows, partie extérieure à l'établissement principal.

Là on donne à dîner, et très bien, jusqu'à minuit. Je me suis donc assis vers dix heures et demie.

Comme d'habitude il faisait sombre, il y avait une petite lampe près de la table. Au début j'étais tout seul dans le restaurant, avec le propriétaire, sa femme que j'ai saluée de loin.

Le propriétaire, ainsi que je l'ai souvent écrit, est un homme très bien élevé, et il mène tout ceci avec sa famille, selon des conceptions complètement modernes. Il est issu d'un milieu de bonne bourgeoisie de la Vienne, et il s'est lancé dans l'hôtellerie avec un réel succès.

J'avais faim. Le propriétaire lui-même est venu prendre la commande. Je me suis un peu excusé, je lui ai dit que je ne pensais pas que ce serait lui qui viendrait prendre la commande, parce que c'est assez rare. Homme jeune, bien élevé, brun, discret, il parle très peu. Je lui ai demandé une soupe de légumes car j'avais un peu froid, et ensuite, ce que je commande toujours là, une entrecôte. Ils ont des entrecôtes magnifiques. Et un demi Chinon, un petit bout de fromage pour terminer.

J'ai commencé à dîner. A peine étais-je installé qu'est entrée une femme de quarante-cinq, quarante-huit ans, assez vulgaire mais parfaitement excitante, le nez luisant, de gros avant-bras. Avec elle son grand fils, très beau, jeune garçon de vingt-deux, vingt-trois ans. Et je me suis amusé à regarder quel repas cette femme commandait pour son fils et pour elle-même.

C'était assez invraisemblable : du saumon fumé, des huîtres, une immense entrecôte pour deux... Cela m'amusait... mes pensées n'étaient pas absolument pures car je trouvais cette femme attrayante à beaucoup de points de vue... la femme de quarante-huit ans, mangeant beaucoup, un peu vulgaire, luisante, pas jolie, les cheveux teints. Tout en mangeant, je la regardais. J'avais fini mon entrecôte et je demandai du fromage. Le patron vint, très discret comme d'habitude. Il me demanda : "Satisfait?" Je lui répondis : "Oui, comme toujours".

Et j'ajoutai : "Ecoutez, quand je viens ici je demande très souvent de l'entrecôte à cause de la découpe de cette entrecôte, la découpe absolument américaine. J'en ai mangé aux Etats-Unis et je n'ai jamais

vu en France, ni même en Europe, une découpe de ce genre.

Il me répondit : "Détrompez-vous. Ce n'est pas tout à fait exact, car ce qu'on appelle habituellement entrecôte est simplement du faux-filet. Mais la véritable entrecôte est découpée et présentée de cette façon-là, avec une partie de l'os et, évidemment, c'est extrêmement savoureux."

- "Je n'ai jamais, dis-je, mangé de la viande aussi bonne qu'à la Villette ou aux Halles... Mais d'où vient cette viande? Probablement des marais salants de Vendée?

- Non, pas exactement... J'ai un très bon boucher. Je ne m'y intéresse pas énormément, je paie le prix, je désire être bien servi et cette viande vient de près de Parthenay.

- Quoi! Parthenay dans les Deux Sèvres?

- Oui, par là."

J'ai très bien compris qu'en fin de compte l'hôtelier de l'école hôtelière et de bonne bourgeoisie de la Vienne était infiniment moins connaisseur que moi-même! Pour des tas de raisons... Je dis : "Quoi, c'est de la viande parthenaise?

- Oui, oui, c'est de la viande de là-bas, c'est de la viande parthenaise, c'est une très bonne viande."

Je commençais à manger un peu de fromage de chèvre mi-fait, j'avais bu un ou deux verres de Chinon, et je vis, dans une semi-obscurité, passer un gros homme, cinquante-sept, cinquante-huit ans, un petit noeud en guise de cravate, une ficelle noire, un gros ventre, de grosses mains, un vêtement très clair, et suivi, non il suivait sa femme, une belle créature, un peu pâle mais belle créature, assez plantureuse, solide, grande. Je les regardai, et je poussai un cri.

Ce cri d'ailleurs fut entendu. D'abord parce que les vagues garçons qui étaient encore là se sont retournés, et surtout la femme en question que j'avais regardée a sursauté. Elle a sursauté en entendant mon cri. Mon cri était un cri très profond, un cri qui venait des entrailles. J'ai appelé : "Monsieur Boussuges!..." Et c'est tout. Il s'est retourné et est venu vers moi. Il dit :

- "Ah! Je ne vous remets pas tout de suite... Ah! Pardon... dans l'obscurité!

- Oh! vous savez, à mon âge, il est très fréquent qu'on ne reconnaisse plus les êtres!

- Mais, ce n'est pas du tout cela, dit-il très gentiment, mais le manque de lumière..."

C'était Boussuges!... C'était Boussuges, le gros marchand de viande,

de Blanc Mesnil à côté du Bourget, où il faisait toute son industrie de viande, où il attendrissait sa viande, sous une forme d'ailleurs plus ou moins illégale. C'était le gros distributeur des Halles, il avait pignon sur rue à La Villette. Sa femme avait été admirable, belle, amoureuse de son mari, le défendant toujours. Ce Boussuges avait été appelé lorsque j'étais dans les affaires africaines, avec l'Union Européenne de Schneider, du Creusot, dans des conditions lamentables, et cela s'est très mal terminé.

J'avais été envoyé comme chef de mission en Afrique, parce qu'ils ne trouvaient personne d'autre.

Ils avaient trouvé un ensemble de soi-disant experts, des immondes individus de La Villette, des incapables (je les avais d'ailleurs vus à Paris avant de partir). Monsieur Dillion et son acolyte Prudhomme, un jeune type du cuir, lui très bien, et Boussuges, grand spécialiste de la viande, de l'abattage. Ils venaient voir dans quelle mesure on pouvait ou non monter une opération, une grosse affaire financière d'abattage et même d'élevage de bêtes, au Tchad, au Nord Cameroun, avec transport soit en troupeaux errants et conduits, soit en viande abattue, en avion, vers les zones côtières.

Ceci me ramenait en 1949. Depuis j'avais vu Boussuges souvent, et la conversation fut la suivante. D'abord il y eut un silence. Je lui dit :

- "Asseyez-vous.

- Ah! par exemple! Ah! ça, par exemple!

- Vous savez, il y a une chose troublante, et j'ai été surpris moi-même, c'est que... j'ai l'impression même que j'ai dérangé les rares personnes qui se trouvaient dans cette salle, c'est que je me suis surpris à vous appeler : "Monsieur Boussuges!" et avec un cri qui venait du fond de moi-même. Alors, j'en ai même été surpris!

- Ecoutez, c'est bien comme cela que je l'ai compris. Vous comprenez, quand j'ai entendu m'appeler, je me suis dit : "Mais, qu'est-ce qui se passe?" Ah ben, oui, ça, c'était un cri du coeur, ça c'est bien vrai!

- Vous avez beaucoup changé, car avec ma femme je vous ai vu sur le quai d'Austerlitz, il y a quelques années, vous étiez gravement atteint, au point que je pensais que je ne vous reverrais plus!

- C'est que j'ai été sonné! et j'ai le coeur très malade. J'ai failli y passer! J'ai vu les toubibs et ils m'ont fait des régimes...

- Mais maintenant... Est-ce que vous êtes toujours intéressés par Hossegor? (Il avait pris des positions immobilières, construction de villas, etc., il faisait en tout petit, Gaume à Arcachon, en minuscule bien sûr).

- Vous avez ben raison, c'est que nous sommes tous les deux... C'est que ma femme depuis a été elle-même très malade, avec des troubles circulatoires...

- Ah! ça, dit-elle, oui, j'ai été malade vous savez! J'ai changé moi aussi, j'ai été sonnée. (En effet, elle avait pas mal changé). Et je suis au régime, et nous sommes tous les deux à Hossegor. On se défend comme on peut, on est en demi-retraite, on se repose.

- Oui, dis-je, je vous vois mal, après un coup pareil, à quatre heures du matin aux Halles, comme vous faisiez! Est-ce que vous avez gardé quelque chose à Blanc Mesnil?

- Mais oui! J'ai vendu une partie, dit-il, mais j'ai gardé un petit bout parce que j'ai un fils, mon second fils, qui en veut et je monte là-haut... D'ailleurs on monte sur Paris, en ce moment.

Nous y allons tous les quinze jours pour le surveiller. Le gosse, il n'a que dix-neuf ans, il n'est pas vraiment dans la boucherie ni dans l'abattage, mais enfin il s'occupe quand même de l'industrie de la viande, de la comptabilité. Il continue une petite affaire avec un associé. Il faut que je le surveille, ce gosse. Il est tout seul dans un pavillon, divan et tout, le sitting...

Alors, vous comprenez, un gosse comme cela, il faut quand même l'avoir un petit peu à l'oeil.

L'autre, l'aîné, il va avoir vingt-cinq ans, il est à Toulouse, il a fait des études d'électronique et il va bien. Il a choisi une voie bien différente de la mienne, je serais bien incapable de le suivre sur ce terrain, mais...

Il veut faire de la recherche! Je lui ai dit : "Mon bonhomme, ça ne paie pas! Fais un peu de commerce et d'économie, autrement tu seras bouffé. La recherche, c'est très beau mais ça ne paie pas!"

Mais enfin, il fait ce qu'il veut, il est content. Puis, j'ai ma petite fille qui a été gravement malade, mais enfin qui va pas mal."

Finalement, il me demanda des nouvelles à mon sujet. Je sentais un grand courant d'amitié, d'affection même, qui me touchait, et nous avons parlé pas mal de l'ancien temps. Je lui dis :

- "Et vos salopards de la Villette, comment s'appelaient-ils?

- C'est Dellion, cet abruti, ce malhonnête personnage! Il vit toujours, il a soixante-dix ans, je ne le vois plus jamais. Il m'a pos-sédé... Et puis Boulanger...

- Mais non, mais qui était le bonhomme qui était avec lui? Qui est venu à Maroua avec vous dans cette équipe?

- C'est Prudhomme, c'était pas le plus mauvais, c'était un con, c'était le gars qui, en 14-18, était le capitaine de Dellion, figurez-vous!

- Mais oui, en effet!

- Oh! c'était l'acolyte, le type qui dépendait de l'autre. Il tenait mieux que moi la plume, quoi, c'est tout! Mais Boulanger, vous n'avez pas connu Boulanger car il était avec moi à Abecher, dans l'affaire qu'on a montée après coup avec Dellion quand votre affaire n'avait pas marché. La SICA qui avait si mal tourné!

Quand l'Union Européenne n'avait pas voulu suivre, et alors, nous, avec Dellion, il voulait trouver de l'argent, et il a voulu monter l'affaire quand même, vous vous souvenez bien, à Abecher, et puis ça a été repris par la SAB avec vous autres. Bon! Boulanger, vous n'avez pas connu cette ordure? Eh ben, il est mort, Boulanger!

- Non, je ne l'ai jamais vu.

- Ben, Boulanger... ben, il était là avec le fils Dellion. Et Boulanger, ben, il a mis main basse sur la caisse, un beau jour, pour un million et demi d'anciens francs! Vous vous rendez compte! C'était la paie des ouvriers de là-bas, et des employés. Alors, Dellion, y avait personne... On ne pouvait pas porter plainte parce que ça faisait crouler tout l'édifice! Il faut bien dire qu'il y avait des trucs là-dedans qui gazaient pas rond! Et... c'est le Boussuges qui a payé, quoi! Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse? Et puis, ça a quand même très mal tourné! C'est peut-être ça que j'ai été malade après, d'ailleurs!

- Ah! vous savez, mon mari, ce qu'il s'est fait du mauvais sang!

- Ah! J'ai perdu dix ans de ma vie là-dedans! C'est malheureux! Et puis, vous savez, cela m'a coûté... comme vous! On a été pigeonné là-dedans... et ça nous a coûté cher! Vous comme moi. Vous avec les vôtres et moi avec les miens. Eh ben, ça m'a coûté une bonne quarantaine de millions! C'était intéressant! Et tout ça pour être appelé par le juge d'instruction à Brazzaville, à un moment donné, avec le commissaire de police, avec les menottes qui étaient tout près, je voyais le moment où ils allaient me les appliquer! J'ai dit : "Eh! Minute! Minute!"

Et pourquoi est-ce que c'était toujours moi? Parce que c'était comme avec vous, avec les vôtres, là, l'Union Européenne... Quand le truc marchait bien, c'étaient eux, c'était Dellion, dès que ça marchait mal, c'était Boussuges, comme vous avec les vôtres, des salopards!

Et comme là-bas, en Afrique, on ne voyait que moi, exactement comme vous quand plus tard la S.A.B. a mal marché, mais quand c'était presque en faillite, vous y avez été, vous avez fait face.

Bon! Eh bien, j'ai fait pareil. Alors, c'est le Boussuges qui allait prendre. On ne connaissait que moi, on me rendait responsable de tout. Alors, un beau jour, j'en ai eu marre. Alors, il y a eu l'Administration qui disait : les crédits, les crédits! Mais les crédits, les crédits, c'était très joli. Il y avait le haut commissaire, monsieur Chauvet, oui, je sais, vous l'avez connu, mais monsieur Chauvet vous excitait là-dedans, et puis, plus tard, quand vous êtes arrivés avec le fils Dupin, ben, il s'est dit : "C'est plus intéressant."

Et alors, il nous a laissé tomber, et alors, qu'est-ce qui est arrivé? C'est que les crédits, y n'arrivaient jamais! Alors, on marchait, on marchait simplement sur nos bonnes mines, alors, c'est moi qui avançais l'argent et la paie et tout, alors, on a fini par faire des traites de complaisance...

- Quoi, c'est de la cavalerie!

- Ben oui, de la cavalerie, avec l'affaire des frigos à la Villette, avec Dellion. D'ailleurs, Dellion n'a pas mis un sou dans l'affaire, Dellion a voulu faire ce truc-là pour la gloriole d'une part, mais aussi, qu'est-ce qu'il voulait faire?

Il voulait attirer des sous par ailleurs, vous comprenez, faire gonfler l'affaire et puis se débiter, en empochant les bénéfices...

Ah! c'est loin, tout cela... c'est loin... et alors, le jour où il n'a pas voulu honorer les traites de complaisance, alors, moi, j'ai été là-dedans! J'ai dit : "Je vais en étrangler un!" Enfin, ça s'est arrangé, il a refait une traite de complaisance sur d'autres sociétés pour faire face aux anciennes, et puis voilà comment ça marchait!...

Ah! Si on vivait deux fois! C'est une belle expérience, mais si on pouvait recommencer, dire : on repart à zéro, les dix ans ne comptent pas et on repart à zéro! Mais dans la vie, c'est pas ça, j'ai perdu dix ans et puis j'ai perdu quarante millions!

- Vous savez, moi, dis-je, j'étais très mal entouré! J'ai eu le fils Dupin qui était un très brave type - (et là j'ai raconté son accident, ce qui est arrivé à son ex-femme).

- Oui, oui, c'était un bon type, il était sérieux, il était bien, m'enfin...

- J'ai eu beaucoup de difficultés parce qu'il était violent.

- Ah! ça, je me souviens! Il avait une faiblesse, ce garçon-là, c'est qu'il ne voulait rien tenir de son père qui était le grand bonhomme. C'était comme une idée fixe chez lui!

- Mais oui, mais c'est ça qui a rendu tout si compliqué! Et puis, ensuite, le père Dupin, trop content un moment donné alors que cela

tournait mal avec les Meynial, avec l'autre groupe, bien après que l'affaire de l'Union Européenne ait disparu, eh bien, ils ont voulu naturellement protéger le père Dupin et Pechiney, protéger le fils Dupin, et moi, comme un imbécile, j'ai facilité son départ d'Administrateur délégué.

Alors, je me suis collé comme Président, ce que je pouvais faire avec les lois d'Afrique qui n'étaient pas les mêmes que celles de la Métropole, je me suis mis comme Président responsable de tout...

- Ah! là, on a été des pigeons, tous les deux!

- Ah! dit madame Boussuges, vous étiez l'un et l'autre mal attelés ah! oui, vous étiez mal attelés!

- Oui, mais moi, dis-je, je cherche le nom de mon salopard... Il y avait monsieur de Boissieu qui est aujourd'hui à la tête de Schneider.

- Oh! moi, je n'ai jamais connu tout cela!

- Mais il y en avait un autre... je ne me souviens plus de son nom (depuis, je m'en suis souvenu, il s'appelait monsieur Terray), c'est celui-là qui m'a eu! Par les abus de confiance, et...

- Ben, c'est pas tout ça, on va casser la croûte."

Le moment important était venu : "Nous allons casser la croûte!" Monsieur Boussuges prépare sa serviette, la cale sur son ventre. Madame Boussuges dit :

- "Oh, moi, je suis au régime. D'ailleurs mon mari également, depuis plusieurs années maintenant, sur ordre des médecins. Il doit faire très attention.

- Ah! Ce n'est plus pareil, je dois me surveiller. Je vais très peu manger. Il est tard. On monte d'Hossegor et on a fait pas mal de kilomètres."

En effet, il était onze heures du soir.

- "Je vais manger très peu aussi, dit-elle. Tiens, je vais manger un peu de saumon fumé... puis je mangerais bien une douzaine d'huîtres, puis... je verrai bien après... je mangerai peut-être du fromage. Mais je mange très peu et surtout plus de viande. Je ne dois plus manger de viande."

Je pense à elle, lorsqu'elle m'avait reçu à La Villette, au "Boeuf Couronné", avec une quinzaine de convives. Elle me disait : "Ah! pour vous... vous ne connaissez pas l'onglet? Alors, pour monsieur, un beau morceau dans l'onglet!" C'était d'ailleurs une viande admirable. Lui me fit un plaisir très grand, il me dit :

- "Qu'est-ce que vous avez pris, vous?"

- Ecoutez, cela paraît curieux, c'est qu'au moment où vous arriviez, je parlais de la très bonne viande, de la très bonne entrecôte que j'avais mangée. Eh bien, je vous la recommande, parce que je peux vous dire que même vous, vous la trouverez très bonne.

- Ben oui, mais c'est ben tard!"

Il se tourne vers le garçon et lui dit : "La cuisine est toujours ouverte?"

La cuisine était encore ouverte.

- "C'est vrai, quoi, la cuisine serait fermée, ils seraient en train de fermer, je ne vais pas les déranger, les gars. Bon, ben, tiens, je prendrais bien quelques huîtres... une douzaine et demie, prends-en une douzaine et demie, je t'en prendrai six, cela va m'ouvrir l'appétit. Bof!... un petit homard. Ils sont frais?"

- Oui, monsieur, ce sont de petits homards vivants, de La Rochelle.

- Bon, je vais prendre un petit homard, un petit peu de mayonnaise. Eh ben, tiens, je vais faire comme vous, je vais prendre une entrecôte. Eh ben, donnez-moi une entrecôte. Bien bleue, bien sûr. Bon, ben, qu'est-ce qu'il faut prendre avec cela? Je vais boire un petit vin de Loire.

- Moi, je vous recommande le Chinon, j'ai...

- Ben, vous avez raison! Ben, tiens, un demi Chinon, ben oui, comme le monsieur."

Il dévore ses huîtres, il mange longuement et avec précautions son homard, et madame Boussuges dévore ses deux tranches de saumon fumé, un petit verre de vin blanc, une douzaine d'huîtres, du pain noir, du beurre, et un moment donné, il s'attardait sur le homard, une magnifique entrecôte lui est servie, sur le bord de la table parce qu'il continuait à bricoler dans son homard! Moi, j'étais ennuyé parce que je n'aime pas que la bonne nourriture, surtout pour un vrai connaisseur, soit mangée tiède, et sa femme finit par lui dire :

- "Ben, écoute, dépêche-toi, ton entrecôte, la viande!"

- Oui, dis-je, c'est dommage, parce que... vous verrez!"

Et il continue à craquer dans les pattes de homard! Puis il s'est mis à manger son entrecôte. Il dit : "Eh! Toute cette garniture, il faut m'enlever tout ça!"

Il y avait des pommes chips, tomates...

- "Je savais bien, dit madame Boussuges, qu'ils te serviraient ça avec des garnitures!"

- De la viande! Avec toute cette saloperie! Qu'est-ce que c'est que ça?"

Et il pousse tout cela avec son couteau, et il se met à manger sa viande. Brandissant sa fourchette, il se tourne vers moi :

- "Ben, vous aviez raison, c'est de la viande! Elle est bonne! C'est correct!

- Vous savez, c'est intéressant parce que, avant que vous n'arriviez, c'est très curieux, je parlais justement de cela, j'ai appris que c'était du Parthenais.

- J'sais ben! Le Parthenay, vous savez, c'est pas le Charolais, c'est une viande de petit rendement, c'est peut-être pas intéressant mais c'est une bonne viande. Et puis, la bête est jeune, c'est une bête de trois ans, ça, trois ans et demi, guère plus. Ah! le Parthenay, eh oui, ça c'est du Parthenay, y a pas de doute.

Il s'en lèche les babines! Il dit :

- Moi, vous comprenez, le Parthenay, c'est une viande serrée, c'est une viande de saveur, beaucoup de saveur, c'est une viande qui a de la personnalité, ça!

- Je n'ai pas le droit, dit-elle, mais donne-m'en un bon bout sur ta fourchette.

Et il le lui tend à la bouche.

- Ah! oui, dit-elle, c'est du Parthenay. C'est vrai, tu as raison, ça a de la personnalité, cette viande.

- Ah oui! mais ben, par ici, c'est normal. Mais non seulement c'est du Parthenay, mais ça a de la classe et c'est du bon.

Et puis, il dévore son Parthenay et il finit son demi Chinon.

- Oh! moi, du Chinon, dit-il, je vais en prendre un autre.

- Mais non, tu ne devrais pas, dit sa femme, tu ne devrais pas trop boire. Tu as bien mangé, ce soir. Il est tard, il est maintenant onze heures et demie...

- Il m'en reste un peu, dis-je.

- Eh ben, passez-moi votre fond de bouteille, tiens. Et qu'est-ce que je vais prendre là-dessus?

- Eh bien, vous n'avez qu'à prendre un morceau de fromage de chèvre.

- C'est une bonne idée! Allez, donne-moi un morceau de chèvre! Je suis calé! Oh! c'est bon ici, y a rien à dire. Nous nous arrêtons quelquefois ici, c'est correct. Ils font leurs affaires. On passe ici deux fois le mois, une fois à la montée, une fois à la descente. Avec la Mercedes, bof!... La Mercedes au gasoil, mais c'est une bonne voiture... Qu'est-ce que vous avez, vous?

- La D.S.

- Bof! oui, c'est confortable, mais moi je préfère la Mercedes, c'est plus costaud. Et puis, y a rien à dire, c'est de la bonne construction, ces voitures allemandes, moi, je ne m'en plains pas! Ah! oui!... Ah! oui... On en a vu quand même, hein? Mais vous vous souvenez de notre tour en camion, là? Et puis, quand nous sommes arrivés à Maroua, vous nous avez reçus, il ne manquait rien!

- Non, dis-je, j'avais tout rapporté dans le camion, de Douala, à trois mille kilomètres."

En effet, j'avais soigné les gens qui devaient venir et qui, je le savais, allaient être infiniment plus difficiles que moi! Et il dit :

.- "Et vos crapules?

- Eh bien, vous avez vu. Ils ne se bougeaient pas beaucoup. Ils se plaignaient, ils étaient toujours fatigués. Mais on en a fait des tours, tous les deux! Vous vous souvenez, un jour, à Doumrou, la cabane en plein soleil?

- Je leur en ai mis plein la vue, hein? Quand je leur ai abattu leurs trois bêtes pour leur montrer comment on abattait à La Villette? Ah! ils n'en sont pas revenus, les gars, hein? Et puis, j'ai fait le grand seigneur, j'ai donné les morceaux aux gars, aux mendiants...

Puis, vous vous souvenez la nuit, là?... Ah! je m'en souviendrai toujours! Brusquement, il y a des cailloux qui ont été jetés sur le chef parce qu'il se rapprochait trop des blancs.

Et puis, il y avait le cinglé, là, le frère du vétérinaire de Brazzaville, comment s'appelait-il encore? Oh! il ne valait pas son frère qui était inspecteur des services vétérinaires du Congo, de l'A.O.F. même. Son frère était un raté, un poivrot, vous vous souvenez, ah! comment s'appelait-il? Ah! vous vous souvenez, il nous avait proposé des filles, le chef, là... il y en avait de belles, d'ailleurs. Personne n'a voulu, bien sûr, mais lui est parti avec, hein!...

Ah! un jour, je me souviens... (Je dois dire que je ne m'en souvenais pas du tout, je crois même que je n'étais pas là!) - Vous vous souvenez, on a fait un tour, un jour, on a couché dans un hôpital désaffecté, il y avait des pansements partout, c'était un hôpital, paraît-il, où il y avait des lépreux avant... Ah! vous n'étiez pas dégoûté, hein?

- Ah! monsieur de Gunzbourg, dit madame Boussuges, vous savez, mon mari me disait qu'il vous admirait, hein!

- Oh! ben quoi, dit monsieur Boussuges, vous étiez mordu!

- Vous savez, dis-je, on était presque coincés par les pluies, là-haut, et je me disais que j'allais être responsable de tout cela. Enfin, cela s'est bien dénoué.

- Ah! vous en faisiez des tours, avec le camion! Vous vous souvenez, on en a fait, hein!

- Ah! vous savez, à Maroua, nous avons sympathisé tout de suite. Nous nous étions vus à Paris, une fois, plus ou moins à l'Union Européenne.

- Ah! ça oui, ça a été rapide! Et ça a été tellement rapide que les gars avec qui j'étais, y n'en revenaient pas, parce que, c'est vrai, on était de l'autre côté de la barrière, et avec vous, on a tout de suite... ça a été direct!

Vous vous souvenez quand on avait pris un boy, un indigène par là, qui avait volé... il avait été battu, puis, après coup, vous avez voulu palabrer avec les gendarmes français pour qu'on le libère et vous disiez : "Oh! le gars, il a été bien battu, qu'on le laisse tranquille!" Mais c'était trop tard, le truc avait démarré. Ah! vous étiez mordu, oui. Ça vous a coûté cher quand même, cette histoire!

Ah! on en a eu des déceptions! On en a eu! Moi, ça a commencé, c'est bien simple... ça a commencé comme ça... Qu'est-ce qui arrive?

Aux Halles, un matin, y a Henriette, la fille de Charles, parce que, en fin de compte, les gens avec qui vous étiez, la bande, là, la haute finance, là... à travers les gens du Lion Noir, ils avaient des experts...

On a trouvé ce salopard de Dellion qui ne savait rien et qui était un navet, en plus! Un escroc et un navet! Eh ben, c'était la maison Charles et Pinchenet tiens, vous savez, ils ont une industrie de viande. Ben, justement à Bressuire, Deux Sèvres, des gars qui s'y connaissent, une affaire qui marche bien. Des conserves de viande, du porc.

Et un beau jour, un beau matin, y a Henriette, la fille de Charles, qui me fait dire : "Je veux vous parler." Je lui dis : "Ben, ma fille, qu'est-ce que t'as à me dire?" Elle me dit : "C'est pas tout. Papa... papa a été malade, on vient de lui couper la jambe." Je dis : "Tiens, première nouvelle!" Elle dit : "Oui, mais c'est pas tout. Papa qui est en convalescence, il m'a chargée de vous dire que... il voudrait bien que vous partiez en Afrique!" Je lui dis : "Oh! Minute! En Afrique! Moi! Qu'est-ce que je vais foutre en Afrique?" "Ben oui, dit-elle, il paraît qu'il y a de la grosse finance là-dedans. Les Schneider, les gros quoi! Ils ont besoin d'experts en viande. Il n'y a pas

de risque. Papa, y peut pas aller. Il serait bien content que vous y alliez à sa place."

J'ai dit : "Ecoute, ma fille, je vais réfléchir." Et deux jours après, j'ai dit : "D'accord! D'accord, j'y vais!"

Au fond, c'était une aventure. Et cela a commencé comme ça. Et puis, après, j'ai été coincé dedans, hein! Parce que quand vos gars ont lâché, vous avez été obligé de lâcher. Ben, Dellion a voulu continuer pour lui-même, avec l'argent des autres, comme toujours. Puis, quand ça marchait, c'étaient eux, puis quand ça marchait pas, c'était le Boussuges! C'est comme avec vous, quoi, comme les gars avec vous, c'était pareil!

- Ah! oui, vous étiez mal partis, tous les deux, dit madame Boussuges, vous étiez mal attelés! Ah! Ah! oui, quarante millions!

- Et puis, le tracas! J'ai failli être arrêté par-dessus le marché! Vous pas, mais moi... eh! Parce que, ils se défilaient, hein! Plus personne! Et après, vous vous souvenez, quand ça a été repris par notre groupe, trois ou quatre ans après, et puis, avec madame de Gunzbourg, vous étiez venus...

- Mais oui, on s'est tous retrouvés à Abecher quand vous êtes venu vendre votre matériel.

- Ah! vous savez, on était bien, vous vous souvenez? On s'était vu quand même pendant huit jours, à Abecher. La S.I.C.A. n'était plus rien, c'était en faillite, et puis, vous aviez avec les autres, vos salopards, pris la S.A.B., qui d'ailleurs a terminé aussi mal. Puis après, ça a été repris par Simon... Faut venir nous voir à Hossegor."

Et puis, la soirée a continué. Nous sommes restés comme cela jusqu'à probablement minuit, même minuit un quart. Et à ce moment-là il m'a dit :

- "Vous savez, vous vous souvenez de Garet? Le type qui avait fait le camion qui avait traversé le Sahara, je sais qu'il était bien avec vous. D'ailleurs, vous l'aviez repris à Abecher. Et puis il s'est associé avec un gars de Toulouse, et puis, il a été repris par l'Afrique, puis il est parti au Gabon, et puis, ça a mal fini, et puis, un beau jour, il a fallu faire la valise en vitesse! En deux heures de temps, il a foutu le camp au Nigéria, ni vu ni connu! Puis, il est revenu, il m'a emprunté un peu d'argent, je ne lui en veux pas, le gars! Il se sentait en état d'infériorité vis-à-vis de moi, mais moi, quoi, il me donnait son amitié, il était confiant, il était propre, je m'en fous pas mal, quoi!

Il m'a pris quelques billets de mille, de l'argent actuel, ça a raté, ça a raté! On ne peut pas en vouloir à un type parce que ça a raté! Quoi, il est honnête! Et vous savez ce que j'ai fait? Vous savez qu'il ne maniait pas mal la plume, le gars, hein. Il n'avait pas grande instruction, mais enfin... Il savait mieux manier la plume

que moi et j'avais envie de raconter et d'écrire mes aventures. J'aurais appelé ça... "Les charognards". Vous savez, habituellement, les charognards c'est nous, c'est nous de la viande. Les charognards ça peut être aussi les vautours, les gros vautours qui repoussent les petits vautours pour gratter les os. Eh ben, sans le dire, j'aurais fait comprendre que les charognards, c'étaient les Dellion et compagnie, et puis, les vôtres...

- Vous savez, hein, les miens...

- De l'Union Européenne Industrielle et Financière... Vous savez, moi, ces gars-là, dit-il, moi, je préfère le type qui vous découpe votre poche revolver ou votre portefeuille, celui-là, il court un risque.

Ceux-là, ils vous barbottent tout, ni vu ni connu, pas d'histoires, aucun risque, c'est ça, les charognards, ce n'est pas nous, de la viande!

Oh! et puis, j'ai laissé tomber, vous comprenez, je ne savais pas écrire, et puis je n'ai pas le temps, j'ai laissé tomber... mais enfin, c'est une idée qui m'était venue. Et puis, je pensais à toutes mes aventures de là-bas, et... c'est quand même assez surprenant.

Et puis, nous sommes sortis.

- Vous couchez dans le bungalow? Ben, nous aussi, nous sommes dans la chambre pas loin de la vôtre, alors."

Dehors, il pleuvait, il y avait un vent terrible. Je marchais avec eux, monsieur Boussuges roulant dans sa graisse et dans sa force et dans sa puissance, madame Boussuges, femme encore belle.

Nous sommes partis nous coucher. Le lendemain, on devait se retrouver. Puis, ils se sont attardés. Je suis parti tard, moi aussi, mais enfin à l'heure que j'avais indiquée. Et quand je suis parti, il m'a dit : "Ah! Toujours exact, vous! On se reverra! Qu'on se revoit! Allez, au revoir!"

LEVI-STRAUSS

Je vais raconter un autre incident, tout à fait différent, beaucoup plus intellectualisé, sur mes activités en Afrique au moment où j'étais accroché au groupe S.A.B. A moins que ce ne soit la première affaire. Certainement même, parce que Dupin n'était pas dedans. C'était la première affaire. Au moment où elle allait s'écrouler, j'ai fait une rencontre très curieuse que je vais raconter pour donner un autre éclairage à ces affaires.

J'étais à la tête de cette mission au Nord Cameroun et Tchad, avec toutes ces personnes, et je m'étais évidemment parfaitement rendu compte que dans les affaires de tradition, d'histoire, de religion, de façon d'être, on est absolument perdu si on doit diriger une économie quelconque dans ces pays sans connaître d'une façon approfondie le comportement intime de ces régions par rapport au passé, au présent.

C'est d'ailleurs aussi mon point de vue en France. C'est ce qui m'anime toujours.

Quoi qu'il en soit, avec cette Union Européenne Industrielle et Financière, je n'avais pas confiance mais je me disais : "Peut-être accepteront-ils de créer cette affaire à la suite de cette mission."

Je connaissais Lévi-Strauss, l'ayant rencontré pendant la drôle de guerre. Il était alors directeur en second du Musée de l'Homme, le grand ethnologue très connu.

C'est un homme très froid, fermé, timide, un peu brutal dans ses propos à cause de sa timidité.

Je suis allé le voir. Je lui ai raconté cette histoire, et je lui ai dit ceci : "Ecoutez, je n'y crois pas, je me trouve avec ces gens que vous devez certainement juger comme moi, je n'ai pas grande confiance mais il est possible que je m'y engage, que j'aie habiter un certain temps au Nord Cameroun et Tchad.

Si c'est un succès, ils me renverront, mais ils me garderont là-dedans probablement pendant deux ans. S'ils acceptent le départ, et dans la mesure où je pourrais introduire des hommes, des hommes qui devront vivre sur le tas, je voudrais déguiser certains sous-directeurs, chefs-comptables, chefs de personnel, responsables d'achat de bétail. Je voudrais faire introduire de façon officieuse, clandestine, des gens de chez vous, c'est-à-dire des ethnologues. Parce qu'il n'y a aucun moyen de faire quoi que ce soit si on ne se plonge pas dans l'ethnologie pour arriver à faire éclater une affaire de ce genre dans mon sens, c'est-à-dire non seulement conserver et essayer de maintenir les capitaux et même de les faire fructifier éventuellement, mais aussi atteindre un certain niveau réel dans un cadre de

développement général."

Ceci, c'était avant l'Indépendance, et pourtant on sentait l'Indépendance proche.

Lévi-Strauss, très froid, a eu des larmes dans les yeux. Derrière ses lunettes, je voyais qu'il était très ému. Il s'est mis debout. Ses yeux étaient particulièrement chauds. Il m'a dit :

"C'est une chance unique, cela n'a jamais été fait, et il n'y a qu'une possibilité de faire une chose pareille : vous êtes la seule personne avec qui on puisse le faire. C'est une chance énorme. Moi, je connais uniquement l'Amérique du Sud, les Indiens de ces pays, mais mon collègue Monod dirige les affaires africaines à Dakar. C'est chez lui que vous devez aller, et c'est dans cette pépinière-là que vous trouverez les gens et que vous pourrez les former, les diriger, clandestinement comme vous le dites, vers certains emplois.

Comme vous, en effet, je juge les gens avec lesquels vous êtes et je vois dans quel esprit vous êtes avec ces gens qui sont vos contraires. Mais vous l'avez fait pour atteindre un but, et un but dans un certain domaine quasiment philosophique. C'est une chance considérable, cela n'a jamais été fait!"

Je lui ai répondu : "Ecoutez, il faut encore me donner dix ou douze jours, parce que ces gens-là agissent de plus en plus hypocritement et sont de plus en plus petits, mesquins et assez ignobles. Ce sera tout au plus d'ici quinze jours, trois semaines. Donc, je ne ferai rien pour le moment."

"D'accord, me dit-il, c'est une grande chance, et vous êtes le seul avec qui une pareille affaire puisse se réaliser. Et cela peut avoir des conséquences considérables."

J'étais sorti de là évidemment très content, assez ému moi-même.

Dix jours plus tard, j'écrivais à Lévi-Strauss :

"Dans des conditions assez répugnantes, ils ont lâché l'affaire. Il n'en est plus question."

Plus tard, quand cela a été repris avec Meynial, avec Dupin, les conditions n'étaient plus les mêmes et je n'ai pas donné suite à cet aspect-là qui évidemment était le seul, et c'eût été étonnant.

Voilà un autre éclairage de ces activités africaines. Je portais là vers les grandes idées, les grandes réalisations. En plus, les gens avec lesquels j'étais étaient très importants et, au fond, ils ne cherchaient pas tellement à gagner de l'argent mais surtout à ne pas en perdre.

Mais ils pouvaient s'implanter là dans des conditions de grandeur

absolument considérables, et ils auraient pu, dans une période de transformations politiques, s'implanter et suivre les mouvements après l'indépendance.

C'est comme cela que je le jugeais. Ils ne l'ont pas fait, et n'en parlons plus.

Je signale simplement que je n'ai jamais revu Lévi-Strauss depuis.

CERTAINS ASPECTS DU SUD-OUEST

LECTURE

J'ai un mouvement intérieur que je connais. J'ai parfois des images sur des formes d'existence, et puis je les rejette, et puis cela revient, et puis au bout d'un certain temps, cela peut être au bout de trois mois, au bout de deux ans, au bout de six mois, peu importe, cela devient un besoin, et j'accomplis.

Ce sont comme des vagues. Je sais que c'est toujours important, avec moi. J'ai une image, elle disparaît, je la repousse, elle revient, elle repart de nouveau, et un beau jour je réalise, comme un besoin, un "urge" comme disent les Anglais.

Alors, je suis dans une maison extrêmement belle, Bois Perron, dans des forêts admirables. J'ai fait cela malgré tout en une ambiance de désir de solitude, de désir d'y recevoir quelques rares personnes, dont mes enfants. Ce fut par la suite très déformé, sauf l'accomplissement de la solitude.

Les volumes, la dimension, le luxe de Bois Perron ont été l'oeuvre d'un architecte et de l'entourage. Certains membres de ma famille ont dû dire à un architecte de talent : "Il faut y aller tant que cela peut, et que cela soit beau et grand."

Je suis loin de Labroue, cent quinze kilomètres. J'ai voulu que ce soit à cent quinze kilomètres.

C'est le Sud-Ouest, et moins lourd pour moi que l'autre Sud-Ouest. Je suis dans l'arrière-pays du Sud-Ouest tel que je le connais, mais je ne suis pas chez moi.

Je suis un peu gêné par la beauté de l'endroit, la grandeur de l'endroit. En plus de cela, je le reconnais, Margot est venue une fois passer quelques heures et, naturellement, elle a beaucoup démolì le lieu. Quand elle dit que c'est absolument contraire à moi, elle a raison, dans une certaine mesure.

Je ne vais rien faire pour le moment. Mais, d'autre part, je suis raccroché quasiment esthétiquement, économiquement, sociologiquement et religieusement au Sud-Ouest de la France. C'est-à-dire l'odeur, la qualité de la terre, les routes, la population, ce que cela va devenir, ce que cela a été, ce que ce sera un jour. L'évolution, l'éclatement de cette région, les différentes zones, les natures de cette population qui changent bien entendu selon le sol. Ceux des coteaux, des vallées, des vallonements, des forêts changent complètement et intimement.

En même temps, c'est une telle chance pour moi et c'est tellement religieux et mystique que c'est presque douloureux.

Quand je franchis des frontières, c'est-à-dire des départements, quand je pénètre dans le Lot-et-Garonne, quand je passe dans le Gers, l'émotion, le sérieux, la gravité naissent en moi.

Le département du Gers est pour moi le département le plus beau du monde et le pays le plus intéressant qui soit. C'est fabuleux! Alors je me dis que je profite de mon vieil âge, et ainsi je peux vivre ici ou là, il n'y a plus de scandale possible.

J'ai pensé : "Ma destinée n'est-elle pas de m'enfermer davantage dans le Sud-Ouest, jusqu'au bout?" Labroue est un endroit luxueux où j'ai souffert, où cette admirable Margot m'a fait souffrir atrocement et où je vis, quand elle est là, dans des conditions qui sont pour moi assez choquantes. Elle ne reçoit pas les gens que je voudrais recevoir, elle se détériore, à mon avis, là comme ailleurs, et je suis très sensible à elle car, en fait, j'éprouve pour elle un très grand amour. Cela se passe dans la violence, dans la cruauté, mais enfin il y a un amour très fort entre elle et moi, cela je le reconnais. Et Labroue est devenu un dortoir pour moi, parce que j'agis comme je n'ai jamais agi en ces lieux.

Evidemment, je pense qu'il faudra... c'est indécent qu'à mon âge je reste vraiment actif! D'ailleurs, je suis déjà beaucoup en retrait.

Je me suis dit : "Le Gers..." Le Gers se trouve, dans certains endroits auxquels je pense, à cinquante minutes de Labroue, et il y a une ville dans le Gers que j'ai toujours profondément aimée, je vais plus loin, qui me fait vraiment battre le coeur, c'est Lectoure.

Alors, je me suis renseigné, par mon notaire d'Aiguillon, qui a demandé à un notaire de Lectoure, maître Albinet, quels étaient les marchands de biens convenables.

Je me disais : "Le Gers, pays le plus émouvant, le plus beau du monde, où je m'enfermerai dans l'essence même du Sud-Ouest. C'est le coeur de la Gascogne, en plus, et pour moi cela représente le fabuleux de la grande chance."

D'ailleurs, Margot joue là également car je la raccroche à l'histoire, n'est-ce-pas... et j'ai un tel regret qu'elle n'accepte pas d'accepter! Car je lui ai encore fait des propositions de retour dans le Sud-Ouest il y a quelques mois. Elle refuse, elle rejette...

Mais cela joue beaucoup pour moi car le Gers est aussi un de ses berceaux. Il y a là-dedans un tel génie, une telle intelligence, une telle compréhension! Je trouve que c'est l'essence de la race, dans le sens ancien du terme.

J'ai connu des gens du Gers. J'ai connu même un maire d'un petit pays qui dirigeait une coopérative à Lectoure, quand je m'occupais

de France Prune, il y a quelques années. J'oublie son nom. Il m'a dit : "Il faut qu'on se voie chez moi, il faut qu'on se parle." Il m'a parlé de son organisation, de son état lamentable. Il m'a parlé de beaucoup de choses, mais tout cela avec une telle intelligence, un tel raffinement, une telle sensibilité! Cela, c'est le Gers!

Enfin, j'ai pris ma voiture et je suis allé chez le marchand de biens de la ville de Lectoure. Je me suis fort heureusement trouvé avec quelqu'un du pays, parlant avec l'accent du pays.

En cours de route, par tous les endroits où j'ai pu passer, j'ai trouvé que le pays était évidemment assez abîmé par le plastique parce qu'il a évolué. On y fait notamment du melon.

Néanmoins, sur tous ces pics, sur ces points hauts, il y a de vieux villages très abandonnés, et je me disais : "Pourquoi pas là-dedans?"

Je trouverais bien une vieille femme, pas question d'être servi, mais qui m'aiderait, qui viendrait m'aider pour nettoyer un peu. Une petite maison avec deux ou trois chambres, une cuisine, un grenier, car elles ont toutes un grenier, et une vieille grange que je pourrais aménager pour y mettre mon véhicule.

Le tout serait fermé plus ou moins par une bonne clôture, et ainsi je garderais mon chien.

Et puis j'ai vu ce monsieur Traverse, car c'est ainsi qu'il s'appelle, et je me suis promené une fois de plus dans Lectoure, ne serait-ce que pour aller le voir, parce que j'ai l'habitude de parquer ma voiture toujours très loin. Je pense que lorsqu'on approche des lieux saints, et le Sud-Ouest fait partie des lieux saints, il faut se ranger assez loin parce qu'il faut arriver à pied, en fin de compte, il faut arriver toujours très lentement, pour se préparer.

J'ai vu monsieur Traverse, et j'ai déguisé un peu les choses. Je lui ai dit que j'avais une maison près de Sanguinet, que j'envisagerais peut-être de vendre cette maison, que, éventuellement... que peut-être, sur un de ces pics...

Il me dit : "Oh! monsieur, ces villages sont très beaux mais ils sont complètement abandonnés!" Et ainsi, intérieurement, j'ai réglé le problème.

Je ne me vois pas, sous une forme détournée, prendre une vieille maison, une vieille ferme de Gascogne, en faire une merveille en y mettant des millions et des millions anciens. C'est faux! Cela ne marche pas. En plus de cela, il y a des questions d'eau. Et je me suis dit : "Pourquoi n'irais-je pas au coeur même de cette ville? En évitant la route nationale où passent des camions, où il y a un mouvement, mais tout de suite on arrive dans de petites ruelles, et ne pourrais-je pas, vu mon grand âge, louer ou acheter, ce ne

serait d'ailleurs pas tellement coûteux, une maison de deux ou trois pièces, un grenier et une grange aménagée pour mon véhicule, et mettre pas mal d'argent pour la plomberie, avoir une cuisine un peu électrifiée, y mettre un chauffage efficace et non, comme à Bois Perron, un chauffage électronique mais qui ne marche pas?

De plus, je dégagerais Margot de cette histoire de Bois Perron tout en étant à cinquante minutes de Labroue. Cela, à condition que je puisse vendre Bois Perron d'une façon convenable parce que je déteste le gâchis. Je reprendrais un petit quart du mobilier et je vendrais le reste.

A ce moment-là, quand je serais très fatigué physiquement, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui, eh bien je serais dans un pays où il y a des médecins.

Tant que je suis bien portant, il y a certainement un kinési qui me permettrait de garder mon corps jeune, parce que cela a quelque chose de très vicieux chez moi. C'est vicieux, c'est contre nature! Alors, je travaillerais avec le kinési de l'endroit, et quand je serais lamentable et complètement défait, au moins, à trois cents mètres de là il y aurait un médecin qui me ferait une piqûre et qui m'empêcherait de souffrir. Parce que je n'ai pas du tout peur de la mort, mais je ne voudrais pas souffrir. Acutellement, dans la vie moderne, au fond, on ne souffre pas, parce qu'on vous pique... bon!

D'autre part, cela me permettrait de voir quelques rares personnes, des personnes qui viendraient. En plus de cela, les approches ne sont pas tellement faciles, il faut aller jusqu'à la gare d'Agen. C'est Agen qui serait ma gare, qui se trouverait à trente-cinq minutes.

Je trouverais un système avec un jeune employé de garage pour qu'il vienne me chercher avec mon véhicule en gare d'Agen. Je ne coucherais plus à Labroue, sauf quand Margot y serait.

Et puis, quoique je ne leur serais pas très utile, je pourrais, je crois, compte tenu de la connaissance intime que j'ai de ce pays, tellement je le connais et tellement j'y pense, on ne sait jamais, je pourrais soit par mission provisoire, soit pour régler un problème compliqué, dans la mesure où je ne serais pas gâteux, recevoir des gens avec lesquels j'ai vécu, ou ceux-là ou d'autres, parce qu'on me connaît.

Je trouverais obligatoirement, dans un endroit comme cela, une femme au foyer qui viendrait nettoyer tous les matins, exactement comme à Bois Perron, et je ne jouerais naturellement aucun rôle à Lectoure. Je serais dans le centre même. Et au fond, mourir à Lectoure, cela doit être quelque chose!"

Voilà mon histoire.

Mais dès que j'approche au sud de Nérac - Nérac m'émeut à cause de Margot, parce que c'est une des capitales dans lesquelles elle a vécu elle-même - quand j'arrive un moment donné à la borne du Gers et que je quitte le territoire du Lot-et-Garonne pour pénétrer dans le Gers, régulièrement je dis à Margot lorsqu'elle est avec moi : "Est-ce que tu te rends compte de ce qui se passe en ce moment? Et ce que nous sommes en train de franchir?..."

Je dis cela, et elle croit que c'est une formule artificielle, ou parce que j'ai besoin de me raccrocher, parce que je n'ai pas d'origine. Mais cela est extrêmement profond, c'est religieux, c'est mystique.

°
° °

Après cette pensée, après avoir vu que Bois Perron, trop luxueux, trop beau, mais sans chambre de personnel, sans piscine, trop isolé, était difficilement vendable, un jour, un soir, brusquement, je me suis dit que je garderais Bois Perron en le déshabillant!

Alors, plus de tissus aux murs, enlever du mobilier, peindre en blanc, recouvrir les admirables carrelages avec des tapis en nylon et, malgré les "volumes" que je n'aime pas, conserver Bois Perron et y rester.

Voilà ce qui a découlé de ce mouvement intérieur, et j'ai ainsi effacé certains abus...

... Cela fut provisoire, car, par la suite, je me suis installé à Lectoure.

UN DINER

Il s'agit d'un récit absolument basé sur la réalité. C'est une tranche de vie qui a duré probablement trois heures, un soir, fin août 1976, en Lot-et-Garonne.

Je reviens tout à fait en arrière. Dans des conditions impossibles et horriblement tragiques, je n'entre pas dans le détail, il y a une douzaine d'années ou plus, je me suis trouvé en Allemagne, dans le Schleswig Holstein.

A la suite de tout un ensemble de circonstances, j'ai été constamment en rapport avec la noblesse terrienne de ces pays et j'ai assisté, dans des châteaux assez délabrés, dans le grand froid - car c'était en plein hiver et dans des pays très nordiques - à des réunions de noblesse prussienne repliée de la zone communiste, tous mutilés par la guerre en Russie.

Tous avaient des aspects extrêmement durs et cruels, mais ils étaient admirables dans leur conviction d'appartenir à quelque chose de très particulier et de mieux que le reste. D'un autre côté, ils savaient qu'ils étaient détruits à tous points de vue, non seulement physiquement, mais socialement, sociologiquement. Ils n'existaient plus.

Ils se retrouvaient entre eux la nuit, dans des bals, autour de grands repas... On servait de grosses saucisses à deux heures du matin, sur des charrettes roulantes, et tout cela avait beaucoup d'allure. Ces gens venaient de loin pour se réunir.

Or, je me suis trouvé très récemment dans une maison curieuse et romantique...

Je fus pris en un piège. Il est évident que je n'ai jamais de contact avec les hobereaux de cette région où, de plus, cela a été très difficile pour moi pendant la guerre...

D'abord, il n'y avait aucune raison pour que je les voie. Ils ne me connaissaient pas et la plupart étaient d'ailleurs à cette époque-là complètement pour l'Allemagne et, par conséquent, je ne pouvais être qu'un personnage choquant : étranger, Juif, divorcé, ayant terni une fille admirable d'une famille ducale qui s'était détériorée en m'épousant, puissamment riche car j'ai cette réputation de richesse, c'est incroyable, c'est fabuleux la puissance que je représente, les affaires énormes que je brasse dans l'esprit de tant de personnes.

Margot a horreur de ce genre de gens et par conséquent elle n'a jamais cherché à se rapprocher d'eux, bien au contraire, et je n'avais aucune raison de les approcher ni de les connaître.

Je devais y rencontrer une personne qui m'intéressait.

Une assemblée désuète, de gens avec des petits pantalons assez étroits, très mal coupés, peu intelligents... les femmes un peu habillées... les hommes très convenables, d'ailleurs...

On sentait beaucoup de prétention et d'auto-satisfaction dans la pauvreté, et par ailleurs dans l'incapacité.

Il y avait quelques militaires du pays, qui ont des commandements dans la transmission à Agen. Il y avait aussi un jeune officier venu avec sa femme, d'ailleurs fort jolie, à qui je n'ai pas eu l'occasion de parler. Ils venaient de Toulouse, cent-vingts kilomètres, c'est-à-dire deux cent-quarante kilomètres dans la même soirée pour venir assister à cette réunion!

Je pense qu'en plus de cela, la femme délicieuse qui me recevait a dû raconter sur moi, d'une façon désordonnée, des choses incroyables et fausses, car elle a connu dans sa jeunesse la branche Henri Deutsch, et naturellement, là encore, elle m'assimile complètement à Henri et Emile Deutsch qui étaient des bâtisseurs, des constructeurs, de grands aventuriers, de grands hommes d'affaires, puissants, intelligents, solides, avec des fortunes gigantesques. L'un et l'autre sont morts il y a cinquante-cinq ans ou plus!

Je me suis retrouvé avec ces gens... Il faut reconnaître que, pour la plupart, sauf un ou deux officiers, ils étaient tous de petits employés exerçant de petites fonctions, des petits cadres à Paris. Et ils viennent simplement en vacances chez une grande-tante, chez une grand-mère où ils ont joué un peu étant enfants.

Donc, tout cela est totalement faux, prétentieux, stupide, gentil, fermé, borné et ridicule.

Ils étaient une bonne quarantaine et je ne savais que dire ni que faire. Quelques personnes demandaient :

- "Ah! Vous habitez la région? Depuis longtemps?

- Ecoutez, madame, ... oui... non... oui, trente-deux, trente-trois ans...

- Ah! Comment?... bien... Oh! moi, je viens seulement au mois d'août, chez ma tante, il faut que je reparte à Paris demain..."

Et totalement éloignés de ce pays alors qu'ils font semblant d'appartenir à ce pays, ignorant tout, ne sachant rien de ce pays, ni de son fonctionnement, ni de sa population, ignorance crasse...

Cela m'a amusé un peu, malgré tout.

Ma voisine de table, une femme gentille, habitait là - c'est rare qu'ils habitent là. Elle disait qu'elle avait entendu mon nom parce qu'elle avait une fois été se faire coiffer chez le coiffeur pédéraste de notre village qui est très honoré car en été il coiffe Margot et les invitées de Margot, et il est émerveillé. Il lui a dit : "Connaissez-vous madame une telle?" Ainsi, elle avait entendu ce nom.

Alors que moi j'ai vécu, j'ai oeuvré, j'ai remué, j'ai bâti, j'ai fait des bêtises, j'ai raté, j'ai réussi, j'ai été vaincu, j'ai été vainqueur, j'ai été tout dans ce pays. Et ce n'est pas fini!...

Et là, rien, je suis flottant, inconnu, avec des gens qui ne comprennent rien et qui ont l'espèce de prétention de laisser croire qu'ils sont là depuis toujours alors qu'ils sont de petits employés, même s'ils ont cinquante ans, employés par de vagues sociétés parisiennes, et le tout était d'une stupidité et d'un ennui extraordinaires!

Mais c'était quand même étrange. Car, en fin de compte, on pouvait presque se dire : "Est-ce que je suis celui qui en fait partie d'une façon réelle? Pas officielle, parce que je suis un étranger partout, je ne suis rien, mais pour moi-même, quand je me regarde dans la glace, j'en fais partie parce que j'ai fait bouger. J'ai commis des erreurs énormes, mais j'ai fait bouger."

Et ces gens, rien... Certains même avec des espèces de noms : "Vous savez, nous avons ce nom-là, mais en fin de compte, nous sommes rattachés au Chevalier de Batz"- c'était une des familles les plus anciennes qui s'est éteinte peu après Henri IV. Tout cela était ridicule, faux, stupide, petit.

Ceci dit, tous ces gens ont de l'allure, ils ont probablement une certaine élévation morale.

Cela a duré des heures et des heures, et puis je suis parti et mes hôtes m'ont accompagné. Ils trouvaient que j'étais gentil, que j'étais aimable! Alors, je ne savais que dire ni que faire... Je tournais en rond...

Eh bien, voilà, c'était un piège!... Pas volontaire, parce que j'étais chez des gens charmants et gentils auxquels j'étais attaché.

UN ASPECT DU SNOBISME

LES DEUX LODEN OU LES DEUX SNOBS

Oui, en attendant, à ma descente de la Micheline Toulouse-Marmande, sur le quai de Bordeaux Saint-Jean, le Sud Express qui avait, fait inhabituel, vingt minutes de retard, j'étais affublé d'un "loden". Mon loden est comme ceux d'aujourd'hui, sauf peut-être à Vienne, un faux loden.

Le loden est un manteau aux épaules Raglan, ample, vert bouteille, léger et cependant chaud, imperméable de par la qualité serrée du tissu et seulement partiellement imperméable. Le loden se porte à la chasse entre deux battues, dans les forêts de bouleaux en Hongrie lorsqu'on mange un des nombreux goulash, car il y en a une infinité.

Il faut être un Monsieur pour porter un loden et il doit être délavé et d'un vert passé. Mon père portait loden, mais il était un Monsieur.

Mon loden est gris, vilain. En hiver je le porte avec une doublure poil de chameau boutonnée intérieurement. Il est sale, il est médiocre. Je l'ai acheté il y a deux ans chez Burberry afin d'être laid et moyen. Il protège du froid et de la pluie entre deux mètres. En outre, par hygiène mentale, j'ai suivi des séances d'enseignement pour technocrates moyens et ignorant la vie. Ces cadres moyens voulaient alimenter leur passion principale : leur emploi dans leur société. D'autres, affolés du passage de leur société moyenne à un niveau plus élevé, s'instruisaient afin d'évoluer. D'autres, évidemment, désiraient simplement améliorer leur sort. Cela se passait à l'Institut de Contrôle de Gestion.

En économie moderne, tous les cinq ans il est nécessaire de s'enfermer dans des "séminaires". Tous les adeptes étaient émus d'avoir entre eux des contacts sociaux et relativement humains.

J'ai joué en cette enceinte, parfois insipide, un rôle d'angoisse.

Je pensais que pour mieux me fondre et pour atténuer un vêtement normalement coupé, il était opportun d'être en loden. Mais mon loden n'est pas un loden. Il est un loden genre Europe Occidentale, Europe que j'aime lorsque je ne suis pas un snob : rupture et disparition des classes sociales, richesses égalisées pour tous.

Bien sûr, mon loden n'était pas celui de Monsieur Paul Raba.

Avant l'âge de dix ans, avant 1914 à Boulains, trois mille hectares de chasses, puis plus tard pendant la guerre de 14, et enfin

jusqu'en 1920, j'ai souvent vu Monsieur Paul Raba. Il est mort, Boulains n'existe plus.

J'ai appris plus tard qu'il était des derniers survivants de sa race, bordelais depuis l'Inquisition au Portugal. Il était mal vu par sa cousine, ma grande tante, car il fournissait des femmes à mon grand oncle, riche, intelligent et non élevé.

Il avait joué, fait des dettes, s'était ruiné en chevaux et en femmes, et il avait vécu presque entièrement avec des Princes Esterhazy, nommés Eterhaazy, avec les Windischgraetz, avec les familiers de la Cour de Franz Joseph.

Il portait une raie derrière la tête, du sommet du crâne à la nuque.

Longuement, entre deux séries de chasses à Boulains, il m'apprit à conduire en Monsieur mon poney irlandais, Pat. Il m'apprit comment m'enrouler dans ma couverture fine, bordée de cuir, les pieds bien apparents, les coudes au corps, comment manier le fouet en caressant l'encolure de la bête, comment être ganté, comment jouer avec la bouche du cheval. Sur la "route rouge" pilée de briques, il me disait : "Du tact, voyons Philippe, il faut du tact, tout est là, du tact."

Il disait tact dans le sens du toucher, le toucher de la rêne.

Il m'apprit comment je devais attendre que le palefrenier tienne la tête du cheval avant de descendre. Il me faisait donner un morceau de sucre, il m'apprit comment remercier et complimenter mon poney.

Je reçus de lui le raffinement, comme plus tard Gaby me donna, grâce à ses entreteneurs du même type, le raffinement de la chambre à coucher, du lit, du cabinet de toilette.

Là est une autre histoire, mais ce qui est certain c'est que Monsieur Paul Raba était toujours en vieux loden.

Moi, j'étais ce jour-là sur le quai de Bordeaux Saint-Jean, et le retard du Sud Express me faisait rêver et non pas du tout songer à mon faux et ridicule loden.

Je pensais à l'arrivée d'un beau et merveilleux train en aluminium, tiré par la B.B., et qui pense B.B. pense aux merveilles de la France, à l'Est, à Belfort, à Alsthom, aux électroniques, à Jeumont où elle est fabriquée.

Je pensais aux beaux trains d'autrefois. Les souvenirs, la féminité éternelle, la robe, le tailleur, le manteau, les accessoires en cuir, le parfum, le regard!... Et moi aujourd'hui, pantelant, ayant tout donné totalement et physiologiquement.

Personne ne sait, ou ne s'intéresse, à l'immense angoisse trop souvent et rapidement rejetée. Entrer et sortir trop vite et trop souvent de mon monde merveilleux. Mon monde merveilleux a deux portes, Bordeaux - Toulouse. Entre les deux, je sens les ondes de cette région qui descend à Auch, à Mont-de-Marsan. Les ondes, ces ondes-là se brisent sur moi comme de petites vagues douces sur une grande plage.

La vie, le cours de ma vie, m'obligent à y entrer, à en sortir, à y entrer, à en sortir, à y entrer, à en sortir, et même à m'y faire servir à table par des domestiques, ce dont je souffre profondément, surtout là. Car là, ou bien je participe, ou bien je sers...

La B.B. arriva. Je pensais à tout cela et à ma femme quand ce merveilleux train glissa le long du quai numéro 2.

Dans mon compartiment je suis entré avec une petite femme aux cheveux grisonnants qui a beaucoup dormi pendant le trajet et qui, parfois, écoutait sans comprendre. Je m'y suis trouvé avec deux snobs, l'autre et moi.

J'ai, sans le savoir, roulé en boule mon loden pour aider la femme avec sa valise. Sans ce geste l'histoire n'aurait pas existé. L'autre snob ne vit pas mon loden. Il venait d'Espagne, il portait un faux et prétentieux loden, couleur caca d'oie, mais de chez le bon faiseur, et un très long cache-nez de laine bleue, très long comme on en porte en Angleterre après une fatigante partie de tennis sur gazon. Je voyais un bon et assez usagé veston de sport, la bonne cravate, le bon col de chemise, un vieux chapeau, petit, ridicule, usagé, sur le porte-valise. Une vieille paire de chaussures marron, très craquelées, de Londres ou de chez Lobb à Paris.

Il m'inspecta. Mon aspect était satisfaisant aussi. Il vit le bon complet de campagnard, élégant, verdâtre, une vieille paire de chaussures de daim marron et de bonne forme, la bonne cravate, le bon col de chemise. La chemise bleue nullement assortie au complet, la cravate non plus. Un vieux mouchoir blanc à peine visible. Un vieux chapeau vert, ridiculement petit aussi. Nous étions à égalité. Immédiatement je fus grisé par lui. Je reconnaissais quelqu'un de ma génération. Quelque shampoing, et non la teinture, avait atténué le gris du cheveu. En fait je sus qu'il avait deux à trois ans de moins que moi.

Dès le pont qui traverse la Gironde, je dois à mon lecteur un aveu un peu long. Malgré mon manque de naissance, mon manque d'origine, je me sens noble en mon comportement, avec les femmes, avec le maniement de l'argent.

Je me sens l'égal, en mon comportement, d'un noble d'Europe Centrale, de Russie s'il y en avait encore, ou d'Angleterre ou d'Italie, mais je suis écoeuré par la noblesse française.

Sauf cas particuliers que j'ai pu connaître, ils sont petits, malhonnêtes, quelquefois cruels, ils ont l'avarice paysanne. Ils vivent en pensant aux héritages et à leur fausse importance.

Ceci étant pensé, je suis cependant grisé par eux. Leur merveilleuse éducation, leur sécurité en toutes circonstances, leur insolence, leur belle langue, le déplacement étonnant des accents toniques font que je suis obnubilé par eux, et je me mets à leur diapason immédiatement.

Mon snob, en mon esprit, était noble. J'étais grisé, et cela a duré cinq heures et demie jusqu'à Austerlitz. La conversation ne s'arrêta jamais. Je le faisais parler facilement car il aimait écouter sa belle langue. Il en parlait trois : l'allemand, je ne suis pas juge, mais ses quelques phrases d'anglais étaient de l'Oxford d'autrefois. Les mots non avalés comme le fait actuellement l'intelligensia britannique qui avale les fins de phrase. Son anglais était celui de la puissance avant le cynisme, avant la pédérastie qui s'affirme, avant les infiltrations étrangères... L'Angleterre des gens bien élevés que j'ai connue et que j'ai tant aimée...

Il parla. Ce fut une avalanche.

"Vous avez dû y connaître La Panouze et Surville? Oxford, de mon temps, était peuplé de gens normaux et de un pour cent de boursiers, à présent c'est l'inverse.

Je trouve que cette évolution fatale est bonne après tout, en soi.

J'étais à Balliol. J'y avais de bons amis. Vous n'avez pas connu Leslie Howard, le fild du Earl of Lancaster? J'ai beaucoup connu, et j'ai chassé bien souvent depuis avec lui, Tony Lascelles, jeune cousin de l'époux de la Princesse. Vous savez que cette famille Lascelles, d'ascendance française, est sortie de l'obscurité au XVIIIème seulement. Evidemment cela n'a rien à voir avec Leslie ou avec Jack Sutherland. Comme tout cela est vieux et paraît loin...

Lorsque je dînais au Bullingdon (cercle fermé à cette époque et réservé uniquement à la naissance)...

Jeune, très jeune, j'ai passé plusieurs étés en Poméranie pour perfectionner mon allemand que je parle comme le français, j'ai passé des étés délicieux chez Fritzie Hohenlohe. Ces deux langues m'ont nui, car à force de parler et de penser dans les deux, j'eus beaucoup de mal au concours - ma famille heureusement était intime avec le vieux Saint Aulaire!

A Gander, il y a quelques années, à la merci du mauvais service d'Air France, à mon retour de Colombie où j'étais chef de poste, à partir de Boston je vis un moteur qui suintait l'huile. On nous dit: "Arrêt, ennuis mécaniques". Mes braves compagnons se sont satisfaits

de divans. Je fis un boucan du diable et j'exigeai une chambre convenable et qu'on me réveillât effectivement trente minutes avant le départ pour Paris.

Au départ de Gander, j'ai constaté à nouveau le suintement d'huile. Je fis ma constatation à haute voix. Les voyageurs ont manifesté contre moi, comme cela est toujours le cas. Puis un énergumène sortit de sa cabine, le commandant, il me dit que je créais un scandale et que j'affolais les femmes. Je lui répondis que mieux que quiconque j'irais au fond de l'eau, mais que je désirais que les responsabilités soient prises, que j'en parlerais à Costa de Beauregard, le Président d'Air France, si nous nous en sortions.

Deux heures après nous fîmes demi-tour vers Gander. J'appris par la suite que cet équipage faisait la contrebande de drogue et avait été arrêté aux Etats Unis. J'avais d'ailleurs senti l'atmosphère trouble.

Costa de Beauregard m'en a voulu pendant longtemps car il apprit l'incident.

En Colombie je pris grand soin, évidemment sans avoir été prévenu par le Département, de recevoir une délégation de noirs francophones. Je fis tant et si bien qu'un de ces noirs me dit : "Monsieur l'Ambassadeur, vous nous avez honorés et magnifiquement reçus"...

La carrière qui me valut tant de déboires m'empêcha de m'occuper de mes affaires de famille.

Ma belle-mère, pauvre et sainte femme, avait Guermantes. C'était très facile à entretenir, une grosse ferme Louis XIV.

Mon beau-père, brave homme partagé entre plusieurs demeures, qui ne pensait qu'à la chasse, fut berné, avant sa mort, par un notaire de Beauvais.

Vous connaissez Guermantes aux CHOIS...eul. Aujourd'hui, c'est l'affreux Ferté qui l'a.

- Comment, c'est toute l'économie rurale du soissonnais, cet immense propriétaire, si puissant, à Villers Cotteret et dont le rôle est important! dis-je.

- Oui, précisément, répondit-il... Le papa de cet individu était, paraît-il, paysan chez ma belle-mère et l'appelait Madame la Marquise. Mon beau-père l'aidait et cet individu ne payait pas sa dette. La pauvre femme, qui faisait la charité pendant ce temps-là, et du moment qu'on l'appelait Madame la Marquise, elle était satisfaite.

Elle a vendu la demeure pour rien, à six cent mille francs l'hectare, prix reconnu juste par la Maison des Agriculteurs à laquelle,

de retour entre deux postes, je me suis adressé. Véritablement, je pouvais penser qu'à la Maison des Agriculteurs j'aurais trouvé un esprit de solidarité de classe, or ils ont fait le jeu de ce Ferté. J'aurais dû m'adresser à nos voisins, à la Tour Dupin ou à Monsieur de la Rochefoucauld.

Oui je sais ces Ferté puissants et fortement organisés. Voilà comment partent nos biens...

Moi-même je suis du Gard et j'ai quelque chose de lourd à porter en indivis avec mon frère et un reliquat au Maroc d'où je viens.

Voilà notre sort. Il est vrai que la noblesse se dévore elle-même en entretenant ses petits clans et puis, sans Roi, quelle est la valeur réelle de tout cela?

Il y a une famille que vous connaissez certainement, qui remue beaucoup d'air et que je ne nommerai point. Elle fut remarquée comme besogneuse et utile par Pontchartrain et, sur sa demande, elle obtint titre et honneurs. Il y a de ces mélanges! Je connaissais le directeur du Cabinet de Daladier, intelligent, d'un milieu de professeurs, normalien lui-même. J'avais une relative amitié pour lui cependant, eh bien j'avais tout prévu : Munich, le déroulement de la guerre.

Pendant la guerre, plutôt gaulliste à ce moment-là, évidemment pas aujourd'hui cela va de soi, secrétaire à la Légation à Berne, j'ai passé des nuits à rédiger, je dois dire avec beaucoup de soin, des notes pour le Département. Seules les notes soigneusement rédigées sont lues. J'avais tout prévu, l'entrée en guerre de la Russie à un jour près, l'attaque du Japon. J'ai su que mes notes avaient été lues car mon frère, qui avait une position à Vichy, me le dit. Mon frère, nettement de l'autre bord, me conseilla de venir à Vichy, d'autant plus que j'étais gaulliste et que cette ambiance pouvait m'intéresser.

Dans le Gard, mon oncle et ma tante avaient un fils qui, par inadvertance, devint milicien à seize ans. Lors de la prise du pouvoir par les Communistes dits résistants, mon oncle fut torturé à mort chez lui.

Cela dura vingt-quatre heures. Ensuite, après avoir entièrement dénudé ma tante, ils lui donnèrent à cette condition, et totalement nue, le droit de passer par les longs corridors de chez elle pour voir le corps massacré de son époux, et cela sous les lazzis de cette populace"... et ainsi s'exprima-t-il.

A dix minutes de l'arrivée à Austerlitz il y avait une gêne. Il avait envie de me dire : "Je suis Tocqueville, ma grand-mère est ROH...an, mon épouse est CHOIS...eul."

Les noms prestigieux sont ainsi avalés partiellement et déformés,

les dernières syllabes à peine énoncées, on ne les entend presque pas.

Je pensais à Margot. Que me dirait-elle de faire? Car elle sait toujours comment agir. Contrairement aux nobles français, elle est peut-être grandement et étrangement cruelle, mais elle est l'être ayant le plus d'allure, l'être le plus beau et le plus héroïque que j'aie jamais rencontré... Elle m'obsède...

Ici, que faire? Me jeter à l'eau, tout démolir quand il n'y aura plus que trois minutes, dans le corridor, et murmurer mon manque de naissance et d'origine? Ce sera un choc, mais aussi si hautement comique... Lui-même se libèrera... Mais à ce moment-là son nom sera une perle devant un porc, car il connaîtra ma vérité.

Debout, je lui dis que je voulais me présenter. Suite aux cinq heures et demie il s'attendait de ma personne racée que je lui dise: "Je suis ROH...an, LA ROCHE...foucauld," et je lui lâchai mon paquet.

Il reçut le choc dans le plexus, et en un hoquet il me dit : "Je connais votre nom, je crois qu'il y a eu un collectionneur de votre famille"... Cela est faux, mais il devait bien dire quelque chose!

En parisien, il me situait cependant parfaitement bien.

Il murmura : "Leroy Beaulieu". Je fis un ah! admiratif...

C'est une famille de grande bourgeoisie, serviteur de l'Etat depuis cent ans. Un des leurs fut, pendant la guerre, collaborateur et vichyssois actif et important.

Pour atténuer le tout, je murmurai : "Ma femme est GRAM...ont".

- "Avec un ou deux M? dit-il aussitôt.

- Un M.

- Ah... Ah!

- Cela m'amusait, dis-je, car de nombreuses personnes que vous avez évoquées, un tel, un tel... sont de ses amis."

Je fis ceci pour qu'il puisse téléphoner à droite et à gauche le soir même car, le souffle coupé, il désirait comprendre.

Il murmura un mensonge : "Un de mes cousins éloigné avait épousé une GRAM...ont."...

Il a bien fallu que je mette mon loden. Il fit un mouvement d'horreur en arrière. Mon loden est affreusement vulgaire, comme moi-même évidemment, n'étant pas né... mais lui non plus!...

L'EQUILIBRE

Il se passa hier soir un évènement.

La nuit tombait, la D.S. 19 ralentissait, poussait des soupirs, cherchant elle aussi son équilibre.

En Lot-et-Garonne la forêt de Gascogne est là aussi, mer intérieure qui rejoint l'Océan, qui frôle les Pyrénées. Le Lot-et-Garonne est épuisant, il a trop d'aspects, sa beauté est trop vaste, sa population trop variée et absolument appliquée à la variété de son sol. A chaque contact il faut s'adapter à une population sur "Boulbène" qui est une argile grise, fine, compacte, et légèrement infiltrée de sable. Elle est aussi sur les collines pierreuses, sans humus. Elle est aussi sur les "Terres Forts", une argile puissante, souvent jaunâtre. Elle est aussi sur les alluvions anciennes, profondes, se craquelant en été et dans la sécheresse, collantes, facilement, à la moindre averse. Elle est aussi sur les alluvions récentes aux bords des deux grands cours d'eau, elle est là profonde, légère, de teinte foncée elle est d'une richesse rare.

Cette population est aussi sur la terre de bruyère, du sable gris, parfois très sombre. Cette terre a absorbé les souches et les racines. Cette terre est du sable. Richelieu avait pensé à des forêts pour tenir cette terre. Napoléon 1er, et surtout Napoléon III, plantèrent les pins. Et puis, tout est devenu une mer intérieure, immense et mystérieuse.

Pour certains passants, ces forêts sont inhabitées. Pour moi, elles sont grouillantes d'un peuple mystérieux.

Cette population est silencieuse. Les regards se perdent dans l'infini comme ceux des marins ou des montagnards. Cette population est capable de fidélité provisoire, elle est de Gascogne, donc sensible et intelligente. Cette population est capable, et immédiatement, de la cruauté la plus profonde qui soit.

La D.S. 19 montait et descendait sur son bain d'huile.

Au sortir d'un hameau, la mer de pins s'étendait à l'infini.

Nous étions sur une longue route privée et étroite avec Margot et une amie, marquée sans le savoir d'une hérédité d'Europe Continentale.

Je savais ce que l'amie, teintée de Roumanie, pensait : elle avait quitté les rudes réalités et elle était plongée dans la grandeur mystérieuse et la protection. Elle s'attendait au très grand rendez-vous de chasse construit en bois. Rendez-vous rempli d'esclaves adorants, de grands poêles de faïence, des têtes de cerfs et de chamois partout!

Grand rendez-vous de chasse appartenant à un seigneur parlant un merveilleux français chantant...

Elle attendait les effluves de crottin de cheval, du cuir qui sèche. Elle s'attendait à voir le seigneur, chasseur avant tout, mais capable à Monte Carlo de jouer ses terres et ses forêts. Elle attendait à minuit, après le quatrième verre de Baratz hongrois, les femmes excitées faisant entrer les trois tziganes du village. Peut-être certaines de ces femmes habillées par Paris la nuit, par Vienne le jour, entraîneraient les tziganes dans les écuries. Elles réveilleraient les chevaux et elles finiraient la nuit peut-être avec les garde-écuries.

Eh bien non, elle fut déçue, cela se vit.

La longue et merveilleuse route privée dans les forêts finissait non sur un grand rendez-vous de chasse étouffé par des forêts noires, mais une grosse maison 1880 était posée là, isolée en un très grand parc anglais dessiné par une ancêtre du lieu.

Dans ce que j'aime : un certain désordre second Empire - 1880 - le grand froid dans les corridors et dans les salons, et une bonne chaleur dans une petite pièce.

Une famille des Landes arriva peu après nous.

Une femme fermée par la désillusion, une fille et lui.

Il était là depuis toujours, il possédait deux mille hectares de forêt.

Cette famille vivait dans les bois à cinquante kilomètres de l'endroit où nous étions, dans les Landes.

Il était timide, sensible et borné. Il chassait à courre, à présent seul, avec le vieux Joseph et quelques chiens. Il sonnait pour lui-même de la trompe et il cherchait sans cesse un chevreuil ou un cerf.

Je le voyais en sa vie, en son inconfort matériel. Je connaissais surtout ce qu'il voyait sans cesse. Chut!! Personne ne sait que lorsque je titube dans Paris ma ville natale, je pense bien souvent à ce que ce noble landais voit sans cesse.

Malgré ma volonté de silence, l'effort était trop grand. Demain si le monde était à l'envers, immédiatement le mystère des Landes s'ouvrirait à moi.

Cela devenait effrayant hier soir.

Ce noble landais était à huit kilomètres de G... Bien à tort, je lui dis que je connaissais, je savais où il était né, à Saint J... Je lui décrivis le village de six maisons où il habitait.

Il se demandait pourquoi un étranger comblé de privilèges pouvait en détail connaître ce qu'il voyait tous les jours.

Il me regardait curieusement, avec méfiance... "Ce fut pendant la guerre, dit-il... Oui, en effet, j'ai eu l'occasion..."

Avait-il entendu des rumeurs? Rapidement il me dit, alors que je m'effaçais devant sa race en entrant dans la salle à manger : "Par miracle, je ne suis pas dans ma tombe. Je connais les noms de tous ces êtres répugnants." C'est-à-dire les résistants.

Il se reprit : "Comment, vous connaissez G...?"

- "Oui, dis-je, mais je pense que les excès furent plus complets à A..."

- Mais j'habite à côté de A...", me répondit-il.

Je n'en sortais pas, je m'enfonçais.

J'avais vécu intensément à G..., à A... surtout. Je n'étais pas là à la fin de l'affaire mais la nuit, souvent, j'avais entendu des propos effrayants pendant la clandestinité.

Tout cela est dépassé.

En entrant dans la salle à manger un mouvement se faisait. Celle qui nous recevait comme les nobles français savent le faire, nous plaçait autour de sa table.

Craignant une affreuse bévue et que Margot, au cours du dîner, dise au délicieux Landais que j'avais bien connu son pays, et qu'ainsi tout recommence...

La salle à manger tournait autour de moi de la même façon que lorsque, avant l'impuissance, je suggérais dans ma jeunesse à une femme de m'accorder ce qu'elle avait de plus précieux.

En ce mouvement circulaire, j'appelai : "Margot". Mon appel était grave, inattendu et sans effet, car je ne pouvais pas lui demander de sortir pour la prévenir... En mon trouble initial, heureusement refoulé quelque peu, je voulais lui dire : "J'ai juste un mot à te dire ..."

Il y eut une gêne.

Sur la cheminée, je remarquai un magnum de Beychevelle. Je dis, lorsqu'enfin nous fûmes assis : "Tu seras si contente car derrière toi se trouve le vin que tu préfères" (en fait elle préfère le château Lafite). Essoufflé, j'ai parlé du propriétaire de Beychevelle, de la tenue de ce vin, même en Afrique Noire, de la joie de boire d'un magnum.

Encouragé par ce bel effort, je glissai que récemment, avec Margot et une de ses amies à bon nom et connue de tous ceux autour de cette table, nous avions passé par le village aux six maisons dans les Landes, en touristes que nous sommes. Ce fut un alibi.

Le Beychevelle me sauva. L'amie au bon nom me sauvait, mais seulement partiellement. Margot ne commit aucune bétise.

Le dîner, le raffinement français d'autrefois, la connaissance des produits, les conversations de notre hôte et du Landais furent civilisées.

A la fin, je pense que notre groupe, Margot, son amie et moi-même, a plu. Un Suduiraut 1913 fut hâtivement apporté.

Celui qui nous recevait dirige et commande. Plus qu'une éminence grise, il est le Dauphin d'une entreprise gigantesque qui donne la ligne à ce qui s'imprime et se pense en France.

Craint et respecté, notre hôte à Paris est antipathique. Puissant au point qu'il ne peut plus s'exprimer. Là, en Lot-et-Garonne, il est humain, équilibré et sa puissance est ramenée à l'échelle de l'homme. Cependant il vient rarement dans ses bois où il foule, en sa chapelle privée, les plaques tombales des siens. Il a la notion d'être en un fonctionnement tel qu'il serait peut-être obligé de se réfugier chez lui, pour éviter que sa propre puissance ne le dévore... Il révéla équilibre, modestie, et une noblesse de pensée.

Son approche de ce pays est curieuse et non conforme à la réalité. Il y a en lui du châtelain, sa ligne de pensée est certainement bien éloignée de la pensée qui se dégage du Lot-et-Garonne.

Peu importe. Il respire là l'équilibre. Encore un de sauvé, celui-là, de la puissance et de la grandeur.

CERTAINS VOYAGES

LA CIVILISATION EN ITALIE

Dino conduisait. Ceci se passait en Toscane, dans la région de Sienne. Nous finissions par être sur de petites routes de terre, non goudronnées, très étroites, et nous étions un peu perdus.

Elle était là, assise à droite, dans une D.S. J'étais à côté d'elle.

Elle est du même âge que moi, peut-être un peu plus âgée, admirable de courage dans la maladie. Belle, très belle...

Elle est habillée comme j'aime : de bons souliers, un tailleur, gantée, petit chapeau, un bon sac, un parapluie.

Elle a quasiment toujours vécu en Italie. D'une famille américaine, mais de l'ancienne Amérique, elle est également d'une famille britannique et irlandaise de haute volée et de très ancienne noblesse. C'est une Européenne, dans le sens du dix-neuvième siècle. Elle parle délicieusement et admirablement l'anglais, le français et naturellement l'italien. Elle parle d'ailleurs peut-être d'autres langues, je ne sais.

Nous avons quitté sa demeure et son merveilleux jardin toscan. Beaucoup de cyprès, le tout perdu sur une terre immense de plusieurs milliers d'hectares, où elle avait toujours vécu avec son mari, qui était mort et qu'elle vénérât toutes les minutes.

Propriété que j'ai un peu parcourue avec elle, en voiture, propriété hors du réel. Mauvaise terre, beaucoup de maisons, beaucoup de toitures, des quantités de métayers ou d'ouvriers agricoles, tous communistes, la regardant passer avec gentillesse et ironie, constamment en grève sur ordre des syndicats.

Cette merveilleuse compagne de quelques jours a progressivement, au cours de sa vie, transféré ses très grandes richesses des Etats-Unis vers cette folie.

Mais là n'est plus la question. J'étais seul avec elle, en sa demeure, assis à droite dans une immense salle à manger, et bien servi. Elle passait du français à l'anglais et de l'anglais au français. Son anglais est admirable. Elle est belle, elle est coquette.

Un soir, nous nous sommes embrassés tendrement et elle a dit : "Quand il n'y a plus rien, il est quand même nécessaire, quand on le peut, que la tendresse existe." Et elle a raison!

Je suis seul, en ce moment, dans les forêts des Landes. La tendresse me manque, la tendresse me manque terriblement.

Heureusement, pendant ce séjour, elle était sans ses filles, sans ses petits-enfants qui l'obsèdent, qui l'accaparent. Elle était là, seule, véritablement pour moi.

Je lisais constamment de beaux textes en anglais. Il est bien certain qu'il n'y aurait pas eu l'âge, la maladie et d'autres circonstances, et avec une entente de ce genre, une union fine, douce, importante, pénétrante se serait établie. Sans le dire, nous le savions l'un et l'autre.

Comme les gens de bonne éducation de mon époque, elle avait tracé un plan. En ce plan, il y avait un goûter chez des voisins. La femme avait été une de ses amies d'enfance, élevée dans les mêmes circonstances à Florence, fille unique, seule avec une mère américaine.

Depuis vingt ans ou davantage, elle n'avait pour ainsi dire plus jamais vu cette amie qui s'était cachée sur le lac de Côme, car elle vivait dans le péché. Elle avait un amant de noblesse ancienne d'Italie, dont une femme insupportable n'accordait pas le divorce, et elle l'a seulement accordé lorsque cette amie de ma compagne ne pouvait plus physiologiquement avoir d'enfant.

Mon amie ne murmure que des propos modérés, avec cependant parfois une intonation de tendresse ou une sorte de demi-confiance qui passe à travers ses murmures, car en fin de compte les gens de cette époque s'expriment peu, et elle est restée très dix-neuvième siècle, elle qui a dû naître tout à fait au début de ce siècle-ci.

Nous roulions sur ces routes extraordinairement étroites, presque des chemins, de petits chemins de campagne, de petites routes comme on pouvait en trouver autrefois en France et qui n'existent plus.

Nous sommes arrivés de nuit, vers cinq heures et demie du soir, dans une maison relativement petite, louée par les habitants à un châtelain voisin qui certainement n'est pas de leur milieu. Ce devait être une ancienne maison de régisseur avec un petit hectare de jardin tout autour.

Un homme de toutes mains, valet, maître d'hôtel, sortit au bruit de la D.S., courbé en deux et cependant assez familier devant mon amie. Il fut suivi, et ceci avait certainement inconsciemment été minuté, par un seigneur du dix-huitième siècle, parlant un anglais délicieux car, certainement prévenu que je comprenais le français et l'anglais, il a évité l'italien.

Nous sommes entrés dans une maison de moyenne importance, avec cependant de grandes gravures d'ancêtres et d'aïeux, ce qui m'a permis de penser que des grands tableaux peuvent parfaitement conve-

nir dans une maison relativement petite.

Sa femme n'était certainement pas intelligente, mais elle avait dû être fort belle et en tous les cas d'une extrême gentillesse de coeur, cela se voyait sur son visage et se devinait même à travers un corps qui avait dû être très beau et qui était déformé par l'âge.

Le seigneur italien était habillé d'une façon apparemment modeste mais parfaite, avec un veston dépareillé par rapport au pantalon, d'un bon coupeur de Milan, mais on sentait qu'il avait veillé autrefois à ce que cette coupe soit la plus proche possible des coupes de Londres. Ce ménage parlait tantôt français, tantôt anglais, et jamais un mot d'italien.

Les deux femmes, après avoir à nouveau évoqué quelques petits souvenirs du passé, sont restées dans des banalités exquises. Mais dans des milieux de ce type, tout peut se dire par quelques gestes, par la façon de s'asseoir, par le confort dans un fauteuil, avec l'air de dire : "Je suis confortable parce que je suis avec les miens." Il y a là une protection.

Et puis, que ce soit en français ou en anglais, des intonations, des déplacements d'accent tonique, non pas dans le sens de Margot qui, comme Proust l'a décrit, peut déplacer ses accents toniques, et sa mère était ainsi, pour mieux mépriser et pour casser, mais là, au contraire, des déplacements dans le sens du coeur et en s'appliquant à rester dans des termes modérés et dans des idées également modérées.

Cet Italien délicieux, qui avait été dans l'armée, longuement, à travers les guerres, avait fait l'Abyssinie, mais il s'appliquait à me dire que, probablement vers 1943, il avait pu rejoindre la Huitième armée. La Huitième armée, pour moi, représente beaucoup. Ce sont les Ecossais, c'est l'armée du maréchal Montgomery qui, ainsi qu'il le savait, et ainsi que je le savais, avait quitté sa Huitième armée en Italie, dans la douleur, pour partir en Angleterre préparer la Normandie.

Bien entendu, car mes obsessions sont telles et mon imagination est telle, je voyais cet être délicieux assis dans le mess de ces officiers héroïques de la Huitième armée, apparemment froids, souvent en kilt, ou en tous cas le soir. La Huitième armée fut la plus belle armée des temps actuels.

Comme lui, je passais d'un sujet à un autre, car je suis un caméléon et il faut quand même reconnaître que, lorsque j'ai la chance d'approcher des gens de ce calibre, je m'adapte immédiatement.

Il me dit qu'ils avaient décidé de vivre dans cette petite maison car c'était conforme à l'époque. Cet homme, cette femme, en-dehors de notre époque, alors que moi je la comprends si bien, avaient compris que les survivances nocives, ruineuses, ne tiennent pas.

Il me dit : "Nous sommes agréablement entourés par un maître d'hôtel, homme de main, qui d'ailleurs descend d'une famille qui a servi la mienne depuis deux cents ans. Il a épousé une femme qui est la femme de chambre de mon épouse et qui, elle aussi, peut-être moins longtemps, a servi en ma famille."

C'était étrange, cette femme émue par l'arrivée de son amie d'enfance qu'elle avait quand même revue, mais fort peu, gênée parce qu'elle avait vécu en union avec un homme, pendant vingt-cinq ans, non mariée, et elle s'était cachée, elle vivait dans le péché!...

A un moment donné, par de petites attitudes infimes, cette femme a senti que mon amie avait assez envie de visiter cette maison très petite, surtout pour ce seigneur italien habitué à vivre dans des palais, et nous sommes passés dans une petite salle à manger avec une table en acajou, d'Angleterre, et au mur et partout la plus belle vaisselle, d'un dessin inaccoutumé, en porcelaine de la Compagnie des Indes.

Je suis moins élevé que ces personnes et un cri d'admiration et d'émotion est sorti de mes entrailles, ce qui ne doit pas se faire. J'ai demandé quelle était l'histoire de tout cela.

Lui me répondit : "Au dix-huitième siècle, ma famille qui est de Milan, et qui plus tard a toujours suivi la famille de Savoie, fabriquait et commercialisait la soie à partir des cocons, et il y avait des échanges très réguliers avec la Compagnie des Indes."

Je lui ai demandé : "A Bordeaux?" Il me répondit : "Oui à Bordeaux, à Marseille quelquefois, mais plutôt à Bordeaux. Et la Compagnie des Indes a donné deux mille deux cents couverts, assiettes et vaisselle à ma famille. Cela a été divisé évidemment par la suite, mais j'ai quand même hérité d'un lot de deux cent-vingt assiettes, soupières, saucières."

Je lui ai dit : "Vous savez, c'est si rare, car malgré tout, en France"...

Là je prenais des leçons de Margot qui dit toujours que la Révolution a balayé le passé et ses souvenirs. Sans le dire, les images sur Margot reviennent... Un psychiatre de Lausanne, alors que je ne me portais pas bien, il y a quelques années, me dit : "Il faut que vous arriviez à ne plus être obsédé par votre femme, car vous en êtes obsédé."

Et il est vrai que je pense à elle, beaucoup, avec amour, avec horreur, avec crainte, avec admiration.

Alors, revenant au présent, je dis à ce seigneur : "En France, ceci est très rare à cause de la Révolution française, et évidemment vous étiez en une autre situation. Il est étonnant qu'un cadeau de ce genre puisse être maintenu dans une famille depuis si longtemps!"

Nous sommes ensuite passés dans de petites pièces et j'ai vu sa chambre, avec beaucoup de tableaux de chevaux, de chasse à courre, des souvenirs variés, de petites miniatures d'ancêtres, et un lit merveilleux. Je dis : "Comme j'aime un lit de ce genre! Ce lit est Directoire ou Empire?" Il me répondit : "Ah! Pas du tout!" En effet, sa forme était inusitée, il y avait des torsades. "C'est un lit Charles X." Comme je suis un être sensuel, j'ai caressé ces torsades en bois.

A un moment donné, je me suis trouvé dans une petite pièce, dans la chambre de cette adorable dame. Mon amie était partie dans une autre pièce avec ce seigneur, et j'ai dit à cette personne : "J'aime être ici. Etre ici a un sens." Elle m'a regardé et m'a répondu : "Mais, pourquoi?" Car cette femme de soixante-dix ans avait des côtés enfantins. Elle avait dû être si belle!

Je lui ai pris les deux mains et je les ai senties qui palpaient dans les miennes. J'ai dit : "Ici, cela sent l'entente, l'union, l'amour, et une certaine joie de vivre." Brusquement, quelques larmes lui sont venues aux yeux, elle me dit : "C'est merveilleux de m'avoir dit cela. Si vous m'y autorisez, je répéterai vos paroles à mon mari ce soir."

Et puis je suis parti. Là, il faisait totalement nuit. Nous avons roulé et roulé, sur des petits chemins, des petites routes, et puis ensuite sur des grandes routes.

Nous étions très silencieux et je pensais : "Les circonstances seraient autres, je prendrais, dans la nuit et dans cette émotion, la main de mon amie."

Nous étions dans le silence quasiment absolu et le soir, après notre dîner, elle m'a dit en anglais, dans cet anglais admirable qu'elle parle : "Notre retour, ce soir, avait son prix. Nous étions fatigués l'un et l'autre - en fait je ne l'étais pas - et notre confiance, notre affection, nous permettaient le silence."

Je lui ai écrit quelques jours après : "Je me souviendrai toujours de ce retour. Et au cours de ce retour, je vous prenais moralement la main."

En nous quittant, je pense le lendemain, nous nous sommes dit que nous pourrions renouveler cette rencontre.

LA BRUME MAUVE

Déjà en territoire pré-saharien j'ai senti le "enfin cela".

La nuit tombe vite en Schleswig-Holstein. Tout devient rose dans le ciel et la brume est mauve. Les oiseaux inconnus, venant de Scandinavie et du Groenland, s'installaient en la brume mauve. Un bateau de Pologne, vieux et délabré, silencieux glissait. Un bateau finlandais, petit celui-ci, s'échappait de la Belgique vers la Mer du Nord avec des planches en bois de construction entassées sur le pont. Ces deux bateaux se croisaient.

Je crois que j'appartiens au Grand Nord. Je n'appartiens pas aux pays de l'intelligence, du brillant, de la vanité et de l'hypocrisie. Ici, c'est le silence.

J'étais planté là, devant le Canal de Kiel du dernier Hohenzollern qui y faisait passer sa flotte de la Baltique à l'Elbe, à la Mer du Nord pour écraser le pays de mes rêves d'autrefois, les Iles Britanniques. Je voyais cette belle flotte en 1919, rouillée déjà car, sans entretien, le terni vient vite. Les êtres aussi se ternissent vite lorsqu'ils vivent sans soins intérieurs, sans générosité. Le grand départ de la flotte vaincue de Kiel par le Canal vers Scapa Flow; elle passait là, dans le silence.

Les hommes d'Eton et de Harrow, qui commandaient la Flotte du Roi et Empereur des Indes, avaient laissé aux officiers de bonne éducation eux aussi, de la Flotte germanique, le temps de saborder leurs vaisseaux dans les eaux peu profondes de Scapa Flow. Scapa Flow, le nord de l'Ecosse teintée de Scandinavie, comme Kiel.

Le froid s'abattait. La brume mauve était légèrement repoussée par le bateau polonais et ensuite par le bateau de Finlande. Les oiseaux, sur cette eau calme et glacée, étaient heureux.

En Afrique j'avais toujours envie de me diriger vers le plus chaud, vers le sable, vers une forme de l'infini. Ici je pensais au Grand Nord, je pensais à l'infini glacé. Je sentais, déjà ici, les hommes habitués au silence et à la lutte contre la Nature.

Je repérai le lieu. Je reviendrai et je me mettrai en attitude d'isolement. Je laisserai pénétrer cette immensité de beauté en moi. Je n'aurai pas besoin d'émettre des ondes, je n'aurai pas besoin de donner... enfin... mais seulement de prendre.

Je suis libre, le Sud-Ouest aurait été détruit en moi, mes conceptions sur le Sud-Ouest ont été détruites à Labroue. Voilà ce que je pensais.

Ici je peux enfin prendre, ne pas donner.

Je voudrais mourir dans le Schleswig-Holstein. Je voudrais surtout y être enterré - cela réglerait certaines présences néfastes à ce moment-là - et puis, pendant un certain temps, quelques êtres, bien rares, viendraient parfois jeter une fleur.

Brume mauve...

Un oiseau du Groenland poussait un cri...

AMSTERDAM

Marie-Christine, je ne peux pas raconter d'histoires, d'anecdotes, telles que vous me les demandez. Mais je peux, par exemple, vous indiquer une image très forte qui m'est apparue il y a quelques jours.

J'étais, pour PROVALE, à la recherche de création de nouveaux marchés extérieurs, d'exportation, tout cela pour arriver à développer un chiffre d'affaires dans l'avenir, car ceci peut être important. Mais ce qui est surtout important c'est de parer à l'étroitesse d'un marché dans quelques années, et surtout de donner des habitudes à mes partenaires vers l'extérieur, une ouverture.

Or j'étais accompagné de deux êtres très jeunes, représentant la France actuelle, c'est-à-dire des gens sérieux, ponctuels, honnêtes, travailleurs, ne ménageant pas leur peine, méthodiques, assez froids et disciplinés.

Et, en fin de compte, est-ce que PROVALE ne m'a pas donné là la possibilité intéressante et importante pour moi de pouvoir fréquenter des gens de cette espèce, ces jeunes Français de vingt-cinq, vingt-huit ans, aux cheveux convenables, sévères et austères?

Je marchais avec eux dans la ville d'Amsterdam, pour aller d'un point à un autre. L'un d'eux, avec lequel je voyageais, était représentant de la Chambre du Commerce et de l'Industrie d'Agen, et en même temps rattaché au Commerce Extérieur. L'autre était un jeune contractuel, attaché ou adjoint de l'attaché agricole de l'Ambassade de France à La Haye, d'ailleurs partiellement Hollandais.

Nous sommes arrivés à Herengracht. Herengracht est coupé en son milieu par un canal. C'est une artère importante, très ancienne, où se trouvent les bureaux des grosses banques. C'est surtout un alignement d'anciens hôtels particuliers du XVIIème et du XVIIIème siècles, et c'est évidemment extrêmement beau.

Nous avons été arrêtés dans Herengracht par un énorme piano mécanique très bruyant, tenu par un vieil homme qui demandait quelque monnaie : c'était absolument admirable!

Et je me suis trouvé sur le pont, pour passer de l'autre côté, toujours à Herengracht, et j'ai laissé marcher devant moi ces deux jeunes gens qui avaient à parler d'exportation en général, du point de vue technique, d'approche de l'Administration, etc. Et j'ai eu une espèce de vague à l'âme...

J'étais sur ce pont, et... qu'est-ce qui s'était passé? Car il s'était passé beaucoup de choses, là...

A cinquante, cent mètres près, je vois à peu près l'endroit, je n'ai pas pu repérer exactement la maison, mais dans une de ces maisons il y avait un petit appartement où j'avais séjourné pendant cinq ou six semaines, avant la deuxième guerre mondiale. J'étais très jeune, j'étais encore dans mes vingt et quelques années, enfin je devais avoir vingt-neuf ans, quelque chose comme cela. J'étais enfantin parce que, quand j'avais vingt-neuf ans, j'avais l'esprit et l'aspect de quelqu'un de seize ou dix-sept ans, un peu gras cependant, boursoufflé par la nourriture riche de Gaby et par l'angoisse et le doute.

Quoi qu'il en soit, que s'était-il passé là? Eh bien, il s'était passé...

Bien avant cela, lorsque j'étais tout jeune homme, à l'entrée de l'Allée des Poteaux, une allée cavalière dans le Bois de Boulogne, j'étais avec mon grand-père Deutsch, comme si souvent, ainsi que je l'ai dit.

Nous laissions réchauffer nos chevaux, et il m'a parlé. Il venait de créer une sorte d'institution financière à Amsterdam.

Quatre ou cinq ans après la première guerre mondiale, avec monsieur Prat, un comptable en manches de lustrine, il avait, en quelques nuits, réglé l'affaire dont je viens de parler.

Il avait mandé, à cette époque, un de mes oncles Russe, âgé de dix ou douze ans de plus que mon père, et qui venait d'arriver de Russie. Sa famille était d'abord passée par la Suisse et il était à Paris à ce moment-là.

Cet homme, comme la plupart des gens de ma famille russe, était pur, honnête, fort peu intelligent, scrupuleux. Il avait beaucoup d'allure dans son comportement mental mais il était très borné comme les gens stupides. Parmi ses enfants, certaines de mes cousines étaient fort intelligentes d'ailleurs, parce qu'elles tenaient de leur mère, morte jeune du cancer. Je l'ai connue. Elle était, comme il se devait dans ces familles, d'une autre famille du même genre, les Warburg de Hambourg.

C'était une femme remarquable. Elle a laissé des traces chez certains de ses enfants qui étaient tout à fait différents. Pas chez tous, parce que mon cousin, qui avait treize ou quatorze ans de plus que moi, mort très jeune lui aussi d'un cancer, était pur, avait beaucoup d'allure, était un chic type, mais fort peu intelligent.

Je vois toujours mon grand-père se retournant sur sa selle et me disant : "Tu sais, j'ai nommé ton oncle Un Tel en Hollande. Ce n'est pas pour faire plaisir à ton père. Je l'ai fait parce qu'il est le meilleur. Il faut, pour tenir un coffre-fort, pour avoir les clés du coffre-fort, être absolument honnête et inintelligent. Et c'est le cas."

Sous prétexte que ces gens, cet oncle en particulier, à Saint-Pétersbourg, avant la première guerre mondiale, avaient continué les petits reliquats d'une banque privée qui portait mon nom et qui n'avait plus aucun éclat, étant donné qu'ils avaient fait faillite en 1892.

Je venais de quitter Gaby, j'avais été très bousculé, très honteux, très coupable... Gaby avait souffert, moi-même j'avais souffert... J'avais quitté Gaby, j'avais quitté la Vendée-Deux Sèvres, j'avais quitté, en fin de compte, la France.

Mais j'étais un peu consolé parce que j'avais la passion des automobiles grande vitesse et je venais de remporter quasiment la victoire - pas tout à fait, à cause de tricheries sur des plans publicitaires - les Vingt-quatre heures du Mans, dans des conditions incroyables, et cela représentait quand même beaucoup pour moi.

J'avais fait cela sérieusement et c'était une véritable victoire, je le reconnais. Je n'en parlais pas beaucoup, mais enfin cela m'avait donné de grandes satisfactions.

A ce moment-là, retour vers une famille. En Hollande, j'étais avec une branche de ma famille russe. J'ai toujours été attiré par ma famille russe. Ces gens se trouvaient à Amsterdam pour les raisons que j'indique. Tout ceci douze ou treize ans plus tard, après cette promenade dans l'Allée des Poteaux.

J'habitais chez mon cousin dont la femme était d'un autre milieu que lui, mais plaisante, agréable, intelligente, vive, Hollandaise d'ailleurs, Juive hollandaise.

Mon cousin, son mari, était une espèce de reproduction de mon père : très beau, très digne, très charmant, très lent. Et cet oncle, son père, patriarche, avec une grande barbe, prétentieux, borné, stupide, pur, discipliné. Cette ambiance était ridicule, façon XIXème siècle.

J'avais fait quelques études de comptabilité. On voulait que je fasse un petit stage, si on peut dire, dans ce coffre-fort où d'ailleurs il fallait me cacher la plupart des chiffres.

Je voyais des chiffres voltiger, incroyables, de cette famille qui était en France, y compris mes parents. Ceci ne me troublait pas outre mesure, d'ailleurs on m'en cacha beaucoup. Tout cela fut parfaitement ridicule.

Mais enfin j'étais là, et c'était avant de connaître Antoinette. Enfin je l'avais rencontrée petite fille, mais je l'ai rencontrée sous d'autres formes... puisque je me suis fiancé avec elle quatre ou cinq mois plus tard, et ensuite je l'ai épousée.

J'éprouvais en même temps une grande liberté : plus de Gaby, plus de femme, mais aussi une culpabilité... plus sous le contrôle de Gaby, et j'étais là en train de me demander : "Est-ce que je me rapproche de ma famille?"

Cependant, ceux avec lesquels j'étais là étaient très éloignés des gens de Paris.

Et, si longtemps après, je me suis trouvé sur ce pont, inerte, très troublé, il y a quelques jours, il y a trois ou quatre jours...

J'entendais ce piano mécanique, je regardais couler ce canal, j'ai pensé à tout cela, brusquement... cela a passé très vite.

Et puis, je pense, quand il y a des images troublantes, quand il y a des images de femmes, quand on aspire toujours à la femme, on éprouve, quel que soit son âge, un mouvement intérieur, un désir de don, un désir qu'au moins tout ceci puisse servir, puisse être utile à d'autres.

J'ai ouvert surtout mes paumes, et j'ai écarté mes bras, surtout le bras gauche, dans un mouvement d'ouverture, de disponibilité, je me suis dit : "Me voilà, je suis devant cette origine, devant cette période, devant tout ce qui s'est passé, devant même le présent, l'avenir... Je suis encore capable de donner, de m'abandonner"...

Je pense que les gestes et que l'ouverture des paumes vers un canal ou vers le ciel, ce sont des gestes peut-être religieux, ce sont des gestes très significatifs.

Et au bout de quelques instants, je suis allé retrouver mes deux jeunes Français de l'époque actuelle. J'ajoute naturellement que, comme les jeunes valables de ce pays, ils sont dénués de toute forme de vanité, de toute forme d'orgueil, mais c'est simplement le sérieux, l'austérité, le travail.

Je les ai retrouvés. L'un d'eux, celui qui m'accompagnait depuis Agen, a dû sentir une émotion que je cachais, bien entendu, et ce fut assez curieux d'entendre ce technocrate dire : "Ah! C'est quand même beau ici! C'est quand même étonnant, cette musique! Ce piano mécanique résonne... c'est étonnant!"

Il y avait donc, même chez lui, probablement une émanation d'émotion qui sortait de moi, qu'il a dû ressentir sans le savoir, sans comprendre.

Et puis, je suis allé changer de l'argent dans une banque et nous avons continué. Nous sommes entrés dans un petit magasin de "Delicatessen", de produits un peu de luxe, d'épicerie, car nous avons vu le propriétaire. Celui-ci aurait pu peut-être nous acheter la conserve de PROVALE. Il était propriétaire de sept ou huit points de vente

et nous allions voir de quoi cela avait l'air. Mes techniciens, évidemment papier et crayon en main, regardaient les alignements, le linéaire comme on dit, les qualités... Moi aussi parce que, au fond, cela m'intéresse. Et puis là, cela me raccroche à ce sol du Sud-Ouest.

Voilà... Cela a duré très peu de temps, peut-être vingt minutes, tout ce que je raconte, avec les promenades, parce qu'on était en dehors de Herengracht.

Après, il a fallu marcher. Et je me disais : ce sont des vies ridicules. Je mène une vie de P.D.G., d'ambassadeur, de diplomate, de voyageur de commerce, d'homme organisé, et en même temps je fais exactement comme un intermédiaire, un vendeur âgé de vingt-cinq ans, dans cette chaleur, et on se met en état, en condition, et on se met à la portée de l'importateur, du grossiste, des grandes surfaces...

Pourquoi n'ai-je pas purement et simplement un énorme infarctus, car ce que je fais est impossible... Et pas du tout, tout cela tape régulièrement et, pour le moment, je suis increvable.

Quand je rentre à l'hôtel, une douche, et puis je sais me mettre en état de détente sur mon lit, et dix minutes après je peux repartir, continuer, parler, surtout regarder ces jeunes Français étonnants et si difficiles à comprendre.

Ce voyage à Amsterdam, et les images que j'ai eues, m'ont permis de rejoindre tout un ensemble d'idées, de désirs intérieurs...

Parce que, au fond, toutes ces évocations doivent simplement faire ressortir les idées directrices d'une vie. Eh bien, j'ai pu joindre là le fait que j'ai été appuyé, étayé, aidé, soutenu par l'Etat, par les Ambassades, par le Commerce Extérieur, par les Attachés Agricoles, par les attachés-adjoints, en la compagnie de monsieur Sebilleau de la Chambre du Commerce et de l'Industrie d'Agen, et rattaché lui-même également au Commerce Extérieur à Bordeaux.

Evidemment, j'avais une protection étonnante, qui convenait admirablement à mes rêves et à ma forme de désir profond, car je suis attiré par l'Etat, par la Fonction Publique.

En plus, je représentais l'agriculture, malgré tout, une forme d'agriculture et de production du Sud-Ouest et du Lot-et-Garonne, bien entendu, et cette jonction a créé en moi une certaine griserie...

J'ai approché les pouvoirs publics français en ces lieux et j'ai cherché à reproduire, auprès de certains, exactement ce que je reproduisais autrefois, lorsque j'étais en Afrique Noire auprès des chefs de cercle de la fin absolue de la période coloniale. Cela n'a rien à voir, bien entendu, mais j'ai la notion de la responsabilité et du risque du représentant de la France.

De plus, j'approchais l'Europe, et c'est une idée qui m'intéresse, qui me passionne.

Et puis alors, que s'est-il passé? Je me demandais...

J'ai naturellement écrit partout, envoyé des échantillons, mais je ne pensais pas qu'il y aurait de suite, ou alors des suites très éloignées et puis, en tous les cas, il aurait fallu d'autres voyages d'un spécialiste. Cela occasionne des frais.

Peut-être à cause de la sécheresse, peut-être que la conjoncture climatique actuelle a beaucoup joué...

Mais enfin, il est certain que cette approche a été probablement meilleure que je ne le pensais. Car il y a eu des réactions, et très peu de jours après. Il y a eu, et en Belgique et en Hollande, des désirs de suite, et je suis revenu très récemment.

Actuellement je suis absolument convaincu qu'un courant d'affaires va s'établir, et même assez rapidement, ce qui évidemment prouverait le succès de cette tentative, de ce voyage et de cet effort.

Finalement, je suis revenu un petit peu sur ce dynamisme et sur ce modernisme du fonctionnement français dans les postes étrangers, qui n'a plus rien à voir avec toute cette rigueur conventionnelle qui existait autour des Ambassades auparavant, qui existe toujours auprès des membres des ambassades plus âgés.

Cette vitalité, ce modernisme, cette rapidité, cette simplicité, cette précision, cette rigueur, et même pour une affaire infiniment petite, car PROVALE représente une minuscule tête d'épingle... Je ne suis pas Rhône-Poulenc ni la Régie Renault!

Les pouvoirs publics français portent autant d'intérêt, ils appliquent autant leur sérieux et leur volonté d'aide, que ce soit pour une tête d'épingle ou non, et ils ont raison, car il n'y a pas de tête d'épingle, il n'y a que les gestes, les mouvements, le dynamisme qui comptent... et l'action!

Rien n'est petit, tout est quasiment équivalent. Je ne parle pas évidemment pour un Etat si cela représente des milliards et des milliards anciens de chiffre d'affaires, de mouvements. C'est plus important dans la balance des paiements bien entendu, mais il n'y a rien de petit, il n'y a rien de moyen, il n'y a rien de grand...

Il y a, et puis c'est tout.

Ce voyage pour PROVALE, en Belgique et en Hollande, est dans le courant actuel économique et politique.

A sa mesure, il fut un succès... Un rêve de plus!

CERTAINS ASPECTS FEMININSCHARTRES - VERSAILLES

Marie-Christine, hier soir, vous aviez l'air de dire que vous ne compreniez pas qu'on puisse avoir beaucoup de facettes. On n'a pas tellement de facettes, je pense que tout est unité, que tout se retrouve.

Quand cela s'est-il passé vraiment, je ne sais plus, tellement c'est vieux, mais je me suis trouvé une fois en présence d'une femme qui représentait pour moi une certaine origine. Elle représentait cette religion catholique qui me trouble toujours beaucoup, et indéniablement il existait un courant entre cette personne et moi. Et avant de la connaître véritablement, je l'ai emmenée à Chartres.

Je me suis trouvé dans une situation de réelle extase qui n'avait rien de religieux, mais en un état de gravité. Il y avait quelque chose qui me dépassait.

Les voûtes, le soleil dans une rosace de vitrail, l'émotion, le désir, la timidité, les doutes, tout cela ne faisait qu'un. Il est certain que l'élément féminin, s'il est catholique et français, joue fortement sur moi.

Je ne peux pas me souvenir, la mémoire peut faire défaut, n'est-ce-pas? Mais après cette visite à Chartres, alors que la situation s'était concrétisée et était très différente... Eh bien, je me suis trouvé un matin de printemps, je pense que c'était en mai ou en juin, dans le parc de Versailles.

J'étais avec cette personne, assis sur un très gros chêne que des bûcherons avaient fait tomber, assis comme sur un banc puisque c'était un arbre qui avait été abattu, et il y eut de longs silences...

En mon esprit apparaissaient cette logique française, cette construction universelle de la religion catholique et toute cette ordonnance géométrique placée en une nature qui était un Hubert Robert... Des arbres immenses...

J'élevais l'unité sentimentale, physique, sensuelle; je la mêlais absolument à toute cette forme de beauté, cette forme de logique, cette forme de géométrie et de bonne ordonnance.

Je reconnais que, sensible à cela, je le suis par imitation et par volonté, mais pas d'une façon naturelle. Je suis devenu ainsi parce que je l'ai voulu, parce que j'ai cherché à apprendre, et c'est

ce que les gens de ce pays, leur dureté même et leur implacable logique m'ont appris, il n'y a pas de doute.

Je vivais tout cela, et en même temps je vivais dans une forme d'unité, avec l'odeur du printemps dans ce parc royal, avec des souvenirs historiques, avec ce qui a pu se passer là.

A un moment donné j'ai pris, je pense, la main de cette personne. Après un très long silence, je lui ai dit ce que j'éprouvais.

Je suis si souvent troublé par la forme unitaire qui existe dans la vie d'un être d'abord, et c'est pour vous répondre, Marie-Christine, que les facettes apparentes font partie d'une unité, et par tout ce que j'ai pu acquérir de ce peuple à travers son art, son architecture, de mon ami le père Jésuite, de ce que j'ai pu connaître de tous côtés et sous toutes les formes, je rejoignais également le sexe et l'union des corps.

J'unissais tout cela à la cathédrale de Chartres, et je le lui ai dit d'une façon très brève, cela a été très coupé, très essoufflé, presque par monosyllabes. C'est que je revenais à la cathédrale de Chartres, en regardant ces chênes et ces arbres immenses qui se rejoignaient par le haut en ce parc dessiné par les jardiniers de Louis XIV.

Cette forme d'unité, de logique et de jonction qui tend vers ce que sont pour moi les zones supérieures qui, pour une personne comme elle, représentait le catholicisme universel et pour moi un effort vers une compréhension beaucoup plus grande, à travers cette unité, cette logique et cette jonction, jonction totale à travers un corps féminin.

J'avais retrouvé le même genre d'émotion, d'angoisse et d'admiration que j'avais ressenti à Chartres, et par cette même présence.

Tout se rejoignait en moi parce que je pensais au Sud-Ouest, je pensais à tout ce que j'avais fait, je pensais à tout ce que je cherche à faire, et c'était un mélange curieux, mais une unité.

C'est assez rare qu'une femme comprenne ces choses-là, parce que les femmes n'ont pas cette forme de sensibilité, mais cette personne, ne serait-ce que pendant quelques instants, avait parfaitement compris.

Il y a donc eu véritable rencontre et jonction, et ensuite il y a eu un immense silence... Un silence pratiquement obligatoire, parce que j'étais écrasé par le tout et au fond assez épuisé nerveusement.

Il est certain qu'on vit avec beaucoup de facettes, mais je pense

que tout se réunit à travers certains mouvements directeurs, acquis, compris ou imités...

En mon cas, ce fut de l'acquis, et avec mon origine, cette espèce d'hésitation, de crainte juive... Le côté russe, indéniablement, a dominé.

LES BIJOUX, LES PARFUMS ET LES FOURRURES

Marie-Christine, vous me posez beaucoup de questions, vous êtes curieuse, car vous êtes femme, vous êtes très jeune, et vous voulez tout savoir, en fin de compte! Eh bien, je sais que vous voudriez entendre parler de bijoux.

Les bijoux sont évidemment, comme tout le reste, très importants. Vous me demandez comment je verrais des bijoux sur vous... Il est certain que si j'étais en cette situation qui serait celle de vous faire fabriquer, dessiner, préparer des bijoux... On ne peut plus, sauf dans des cas très rares, un très petit nombre de personnes, penser au caillou rare... Donc il faut trouver un bijoutier de Paris. De plus, je n'imagine pas de bijoutier ailleurs qu'à Paris.

Après une conversation assez longue, après s'être levé plusieurs fois, après avoir tourné plusieurs fois autour de sa petite table, debout, on arriverait à mettre le bijoutier lui-même dans l'ambiance et à le plonger dans une situation de chaleur, de sensualité, d'émotion, d'amour!

Il serait très difficile que celui qui ferait exécuter ne participe pas, s'il avait la chance, comme cela m'est arrivé une fois, de se trouver en présence effectivement de l'artiste, de l'artisan très fin, de l'artisan de génie.

Autrement, on s'adresse au bijoutier ou au merveilleux vendeur, mais enfin c'est un bijoutier d'une de ces grandes bijouteries de Paris, supposons Boucheron...

Le mien, celui que je connaissais autrefois... à l'époque de Margot, s'appelait monsieur Rose, ce qui est assez significatif.

Il est bien évident que ces vendeurs de bijoux pensent à leurs intérêts, pensent à leur commission, pensent au chiffre d'affaires de leur maison, je sais tout cela. Ils pensent également : "Voilà, je me trouve avec un émir d'Arabie", ils sont comme tout le monde! J'ai connu un architecte qui était ainsi, qui pensait que j'étais un émir d'Arabie...

Néanmoins, il faut dépasser ce stade et il faut arriver à mettre un personnage de ce genre dans un état émotif en rapport avec une femme qu'il connaît, ou même une femme imaginaire.

Dans votre cas, Marie-Christine, vous ne me connaissez pas, en plus de cela, vous ne connaissez rien, vu votre très jeune âge.

Eh bien, je verrais, avec votre pâleur, avec une sensibilité rentrée, à peine refoulée, avec certainement beaucoup d'images en vous, d'idées fixes, d'obsessions, de féminité certainement très

grande, de pâleur, de peau très transparente, eh bien, je verrais de l'agate marbrée, qui n'est même pas une pierre précieuse.

Je verrais, mieux encore, alors là en pierre, pas en pierre de première importance, je sais, mais il n'y a pas de première importance, c'est comme l'action, il n'y a pas de première importance, eh bien, une topaze, jaunâtre, très fine...

Je verrais peut-être de la topaze, biseautée, taillée un peu comme au dix-neuvième siècle, mais alors toute petite. C'est-à-dire qu'il faudrait vous observer longtemps, et que cette topaze viendrait se fondre dans votre chair, dans votre sensualité, il faudrait quelques moments d'attention pour la remarquer. Il faudrait une émotion, il faudrait laisser le temps à l'émotion de se développer et on verrait, au bout d'un fil, d'un fil peut-être d'argent, mais très fin, comme un cheveu, je verrais cela mieux qu'avec de tout petits diamants... un fil d'argent et une goutte d'eau... une goutte d'eau jaune, tendre, biseautée, qui se promènerait au gré de vos mouvements de tête, lorsque, dans un mouvement de coquetterie, vous rejetteriez vos cheveux en arrière, ou vous feriez un mouvement, ou bien vous seriez irritée, agacée, fâchée, amoureuse peut-être... Oh non de moi, j'ai le quadruple ou le quintuple de votre âge! mais avec des gens de votre âge...

Un mouvement de coquetterie, avec les narines renversées, on voit déjà les narines qui palpitent... et ce petit cheveu d'argent et, au bout de ce petit cheveu d'argent, cette topaze biseautée.

Ou alors, quelque chose d'un peu plus grave, l'agate, marbrée, aux couleurs indéfinies... une petite boule, une très petite boule. Je verrais uniquement chez vous ces boucles d'oreilles, ces pendentifs au bout des oreilles, très légers.

L'émeraude... une émeraude ovale, très régulière, une petite goutte d'émeraude, très jolie, assez transparente, très transparente, sans trace intérieure mauvaise, mais vraiment transparente, un vert très tendre, très doux.

Là, peut-être pas au bout d'un cheveu d'argent, mais peut-être avec quelques petites traces, de petites poussières de diamants, mais à peine perceptibles.

Tout cela irait avec votre peau, avec votre couleur, avec vos narines, avec vos mouvements de tête et avec ce que je pourrais m'imaginer que vous pouvez être...

Voilà, me semble-t-il. Je ne verrais pas autre chose. Rien! La nudité. Pas de collier, pas de bracelet, rien... que cela. Que cela! Il faudrait d'ailleurs, à deux, car à ce moment il faut être plusieurs, se mettre à la recherche de certaines pierres, de ces couleurs fines, tendres...

Vous allez dire : "Oui, il est comme tout le monde. Il a peur de la grosse et belle pierre, parce que... il n'est en fin de compte pas un émir d'Arabie!" Non, je ne suis pas un émir d'Arabie! Je bénéficie de ce que le dix-neuvième siècle a pu apporter à des privilégiés, et c'est une fin. Une fin confortable, mais une fin.

Donc, ne voyez pas cela sous cette forme, mais pensez que c'est une recherche d'émotion par rapport à vous, par rapport à ce que vous êtes, par rapport à ce que je peux m'imaginer que vous êtes.

Alors, vous allez me dire : "Et Margot?" Car probablement, comme la plupart des femmes, il y a beaucoup d'ambivalence... Les femmes ont peur de Margot et sont attirées par elle qui, elle-même, sans le savoir, est attirée par les femmes également, et les femmes sont prises dans ce filet.

Il est certain que son mépris, son air détaché des choses et des sens et des sentiments est très attirant, très troublant, et chacun et chacune se dit : "Oui, elle est comme cela avec les autres. Mais je voudrais qu'avec moi tout s'ouvre, qu'elle découvre, pour son bien, pas seulement pour moi-même mais pour son bien. Qu'elle arrive à s'humaniser." Et tout le monde cherche, et tout le monde court après cela... sans succès certainement.

Alors là évidemment, oui, j'ai fait cela pour elle. D'abord j'ai attendu un certain temps parce que... je sais que lorsque les femmes pénètrent dans une forme de recherche sensuelle, sentimentale, de tendresse, de chaleur et souvent de luxe, elles voient cela sous forme de luxe, ce n'est pas du luxe, c'est de l'esthétisme, et qu'à partir de ce moment-là, elles deviennent gâtées, elles deviennent de plus en plus dures et elles s'échappent, et elles ne comprennent pas.

Donc, il est bien évident qu'au début, pendant une certaine période, il n'y avait rien. Je la voulais en tricot et en petite jupe plissée. Et puis, un beau jour, je me suis dit : "Oui, pourquoi pas? Pourquoi ne serait-elle pas comme toutes les autres?"

Mais, en fin de compte, elle n'est pas comme les autres, c'est un personnage unique. Alors, et ceci ne m'était pas arrivé depuis tellement d'années, tellement, tellement d'années, j'ai pénétré chez un de ces grands bijoutiers...

Je n'ai pas voulu aller chez Cartier, parce que j'y avais été une ou deux fois; d'ailleurs ce n'est pas vrai, j'étais allé chez un bijoutier tout autre, autrefois, pour d'autres, dans leur famille, en fait.

Et je suis entré chez Boucheron, et c'est là que j'ai fait la connaissance de monsieur Rose et c'est là où j'évoquais par des bruits, par des murmures, tout ce qu'elle pouvait représenter de

merveilleux et de terrible.

Alors, il est certain que là, c'était le diamant caché dans une masse d'argent, en bague. D'ailleurs, c'était une bague qui venait de sa famille, mais que j'avais tant fait transformer.

C'étaient de longs pendentifs assez lourds... Ce cou long et millénaire, qui avait vu la cour de François 1er, la cour des Valois...

Cela, c'est le masochisme, c'est la douleur, c'est la cruauté, c'est le froid... C'est le courage, c'est l'héroïsme, c'est la recherche de la mort et le mépris de la mort.

C'est le personnage jamais satisfait. Alors, on tombe à la rigueur dans le saphir bleu très foncé, avec tout un assemblage en dégradé de diamants, de petits diamants, pour arriver à des diamants tout à fait moyens, pour finir et mourir dans un pendentif à l'oreille, c'est-à-dire ce qu'on appelle une boucle d'oreille mais moi j'appelle cela des pendentifs, avec un beau saphir. Mieux encore, le rubis au doigt, la pierre la plus rare, qui est le sang et la gravité... qui est le sang.

Là, on peut aussi, au bout de ses longues mains dédaigneuses et admirables, penser à une goutte de sang. Il ne faut pas l'écraser par une bague, il ne faut pas que ce rubis, cette goutte de sang, soit enchâssée à ce moment-là par quelque chose de trop lourd.

Cela doit représenter le sang, le mépris, le froid, l'indifférence... Et le masochisme rentré.

On peut aller aussi, pour elle, dans des boutiques de beaucoup moindre importance et trouver, comme cela m'est arrivé il n'y a pas très longtemps, des cercles en or, de plusieurs ors, qui représentent un peu les cercles de certaines femmes noires d'Afrique centrale... et elle aimait l'Afrique.

Alors, là, c'est le côté un peu de la prisonnière, de la femme écrasée. Car, derrière toute cette façade d'héroïsme, de mépris, de cruauté, de courage, il y a le désir d'être prisonnière, il y a le désir peut-être de trouver plus cruel que soi.

A travers ces bijoux, et à travers ce collier, n'était-ce pas pour moi une façon de dire : "Je sais ce qu'il fallait"? Mais je n'ai pas pu, cela n'était pas conforme à ma nature...

Il faut qu'un cou de ce genre, si long, porte collier. Quelquefois cela peut être des pierres, pas nécessairement très belles. Je vois des saphirs, je vois des rubis. Si j'étais un émir d'Arabie, il faudrait une masse de diamants. Mais je ne suis pas un émir d'Arabie, je le fus seulement pour un architecte qui m'a construit une belle maison dans une forêt. Ce collier... ce collier, c'était une façon de dire : "Je sais ce qu'il fallait, mais je n'ai pas pu". C'est aussi une des raisons de mon échec exprimé au travers du collier africain.

Quant à vous, Marie-Christine, je vous vois exactement comme je l'ai décrit au début, et peut-être au travers d'ornements de ce genre et en vous parlant, et en admettant que je n'aie pas cinq fois votre âge, et en admettant que vous ne soyez ni amoureuse, ni éprise ailleurs, eh bien, j'arriverais, nous arriverions, à travers la pierre, à travers la forme d'un bijou, le choix et ce que cela représente, à découvrir les fibres profondes qui vous agitent et à les connaître.

Les bijoux, vus sous cette forme, c'est de la recherche, ce sont des manifestations de compréhension.

Je pense que là on trouve aussi, sous forme de parfum, les mêmes phénomènes. Soit en imaginaire, soit par connaissance réelle, trouver le parfum conforme aux odeurs naturelles et aux gestes de la femme dans l'amour. Il faut se trouver dans ce Paris merveilleux parce que c'est là qu'on trouve les parfums les plus raffinés et que ce sont toutes ces femmes de Paris qui ont permis leur mise au point.

Gaby disait et me montrait que, pour se parfumer, il fallait prendre un peu d'eau de toilette et s'en enduire le corps, et ensuite, avec un parfum de même type, mais un peu plus fort évidemment, et en très petite quantité, une ou deux gouttelettes derrière chaque oreille, entre les seins, et une goutte infime... ailleurs.

Voilà le parfum. Il faut rechercher soit des parfums qui soient conformes à elles, soit au contraire faire ressortir un parfum différent de leur parfum naturel.

Et en plus de cela, il faut penser à tous leurs parfums naturels au travers de l'amour, de leurs émotions, de leurs désirs, de leurs fureurs, de leurs froideurs, de leur indifférence, de leur transpiration en été et de leurs transpirations variées par rapport à leurs sensations et à leurs sentiments. Il faut penser à tout cela, il s'agit de trouver le parfum conforme.

Parfois, au cours de cette intensité de vie, de moi-même et avant les approches, j'ai pensé parfum, mais je n'ai pas toujours été compris. D'autres fois, au contraire, le parfum me fut demandé et que je le choisisse.

Malheureusement, au bout d'un certain temps, on s'habitue à ce parfum, on ne le sent plus. Mais néanmoins, il est là, néanmoins elles l'ont, elles y pensent.

Pour vous, Marie-Christine, si jeune, si occupée ailleurs, je n'ose pas imaginer un parfum... Si je réfléchissais un peu, si vous m'autorisiez à réfléchir, j'arriverais à vous en proposer un, mais mon temps a passé.

Parfums, bijoux, fourrures... Les fourrures sont admirables aussi et d'une importance considérable. Il faut les envelopper, ou il faut

des rappels, ou il faut quelque chose de massif, ou quelque chose de très léger, ou quelque chose de très lourd, ou un manteau avec brusquement, autour du cou, quelque part, des rappels de fourrure.

Des fourrures variées, un manteau d'une certaine fourrure légère et puis une fourrure plus importante, peut-être au bas de ce manteau, ou bien au bas des manches, ou bien autour du cou, cela dépend, je ne sais pas.

Et puis, il faut la toque en fourrure, également. Et la toque en fourrure, pour vous Marie-Christine, avec des bijoux comme ceux que j'ai indiqué tout à l'heure. Une toque assez légère, en zibeline très claire, comme du sable. Je suis certain que c'est cela qui vous conviendrait.

Alors, voyez-vous, avec votre féminité, votre extrême jeunesse et peut-être votre ignorance, vous ai-je donné satisfaction, puisque vous voulez tout savoir? Ce qui est de votre âge!

NICOLE

Comment Nicole a-t-elle pu récupérer?... J'ai connu une femme jeune, ravissante, au coeur très tendre, d'une grande douceur, bienveillante, rendant service à tout le monde, sans aucune idée de méchanceté. Elle avait souffert, sans aucun doute.

Elle avait été mariée à un homme qu'elle avait toujours aimé et elle lui avait donné son coeur, ses sentiments, sa gentillesse.

Elle ne le comprenait pas très bien. A la suite de toute une série de circonstances qui ne sont pas de mon domaine, ces deux êtres se sont quittés. Elle en a été très malheureuse et lui-même a été malheureux et surtout très troublé.

Cet homme qu'elle avait aimé représentait indéniablement beaucoup pour elle. Il était Juif, mais un mauvais Juif, un très mauvais Juif!

Il était Français et il cherchait à se rapprocher de la France. Ces deux aspects ont fait qu'elle s'était beaucoup détournée de lui. Elle était Juive et raciste par-dessus tout. Sans qu'elle eût des sentiments hostiles, la France ne représentait rien pour elle. Elle aimait plutôt l'Angleterre.

Il est évident que l'Angleterre attire et, d'autre part, il y a une espèce d'idée que l'antisémitisme n'y existe pas, ce qui est d'ailleurs totalement faux. Les Anglais, ceux d'autrefois, étaient trop bien élevés pour le laisser paraître, mais cela existait exactement comme partout ailleurs.

Et puis elle aimait la mode anglaise, les tricots, les cardigans, les vêtements en Angleterre et elle aimait les Anglais. Elle était heureuse, là, quand elle était avec eux.

Je dois dire que, la sentant assez désemparée, j'ai certainement utilisé de mon influence pour lui ouvrir des possibilités de bonheur, même si l'amour qu'elle put avoir par la suite, dont je vais parler, n'était pas analogue à celui qu'elle avait ressenti pour son mari.

Que lui est-il arrivé d'heureux? Elle a rencontré Mossé Joshua qui avait brassé des affaires, qui avait bâti, après la deuxième guerre mondiale, une fortune considérable et qui s'était lancé dans l'immobilier, dans la création de villes nouvelles.

C'était un grand spéculateur. Il était un peu gras. Il était jovial. Il était cynique avec, en même temps, cette bonté facile, juive d'ailleurs, cette générosité... Il distribuait de l'argent

partout, bien entendu aux oeuvres juives, mais enfin il distribuait de l'argent partout.

Il s'achetait, si je puis dire, des relations britanniques qui le méprisaient, mais l'argent attire...

Il avait un magnifique appartement à Londres, et il avait acheté un château et une très belle chasse dans le Surrey.

Il était, de coeur, Israélien. Il était Juif avant tout, et il aimait tous les grands Juifs de tous les pays, qu'il connaissait fort bien. Il était lié avec les plus grands d'entre tous!

Et il est tombé amoureux de Nicole. Elle, elle a été impressionnée par lui. C'était une possibilité d'oubli de sa première affaire. C'était vivre en Angleterre. C'était se plonger dans un judaïsme qui n'est d'ailleurs pas le judaïsme d'Israël, qui est d'enthousiasme et de pensée, un judaïsme philosophique et nationaliste. Mais là, c'était un judaïsme jouisseur. C'était une grande gaîté, beaucoup de bruit!

Mossé pouvait être, d'ailleurs c'était habituellement son cas, extraordinairement grossier et vulgaire. Il aimait volontiers être scatologique. Il ne parlait, dans des conditions très vulgaires, que de sexe, et de jonction des sexes. Il tapait sur les fesses des femmes, mais il leur donnait de belles robes et il avait l'argent facile.

On disait qu'il était bon et gentil, qu'il n'avait peut-être pas des manières parfaites, loin de là, mais qu'il avait bon coeur.

"Il est si bon!" Il prenait plaisir à mener une vie de grand luxe, très servi par des domestiques en assez grand nombre, italiens évidemment.

Il vivait dans de belles boiseries, à Londres, une belle table de salle à manger en acajou rare, en bois des îles même.

Une argenterie considérable au point de vue quantité, volume, admirable, très "georgian", du XVIIIème siècle, avec les armes d'un Earl de l'époque.

Cela lui plaisait, lui qui venait de White Chapel, c'est-à-dire qualiment le ghetto de Londres, où ses parents étaient venus d'un bourg en Roumanie.

On lui avait donné une assez bonne instruction. Il n'avait évidemment pas pu aller dans une vraie Public School, mais il avait quand même été dans une école de seconde zone où il s'était mêlé déjà à une bourgeoisie libérale anglaise qui l'avait plus ou moins décrotté. Même s'il refusait les manières de l'Angleterre, il avait quand même, là, relativement appris.

Il s'était donné beaucoup de mal pour parler un anglais bien élevé, mais c'était un peu gênant car il sortait quelques phrases avec un accent relativement bon, et puis cela dérapait, ensuite cela reprenait.

Il était adoré comme une idole en Israël, il avait donné beaucoup, comme on dit, il avait donné beaucoup... D'ailleurs une place de Tel-Aviv portait son nom. Et il était devenu tellement riche, il avait tant spéculé, il avait fait tant d'affaires brillantes!

Il avait aidé... Il voyait les conservateurs à la chasse, des conservateurs un peu à la recherche d'argent ou de soutien, mais enfin il avait beaucoup aidé, même la partie tout à fait à gauche du Labour, parce que, sur le plan capitaliste, on ne sait jamais, il faut avoir une protection, il pouvait avoir une protection, pensait-il, je me l'imagine, mais aussi il y avait cette grande tendance judaïque à penser que les partis de gauche ne sont pas anti-sémites, ce qui, là aussi, est totalement faux.

Il est devenu si puissant, il est devenu si riche, il a connu tellement de gens dans les gouvernements, et il avait tellement aidé le Labour qu'il fut nommé Chevalier par la Reine. Il s'est appelé Sir Mossé Joshua!

Vers cette époque, quand il avait été annobli, après une courte liaison qui se passait un peu à Londres mais surtout dans les grands Palaces européens, il avait épousé Nicole.

Mossé était extraordinairement généreux, juste l'inverse de ce qui existe dans la bourgeoisie française, israélite ou non, où les hommes ne donnent pas d'argent aux épouses quand elles n'ont pas d'argent, ils les font vivre à la petite semaine pour les tenir et pour se donner de l'importance.

Là, avec Mossé, rien de pareil! C'était l'Argent! Un argent facile comme on dit. Et comme Nicole avait reçu également beaucoup d'argent de son premier mari, elle est devenue extrêmement riche!

Elle recevait beaucoup, elle était bien cotée, elle était reçue non seulement dans quelques familles anglaises, mais dans le monde entier par les Juifs riches et les grands Juifs, qui sont parfois très riches, mais pas obligatoirement.

Elle était, en plus de cela, extrêmement fière car elle est devenue une Lady, elle portait un titre. Ce n'était pas un titre héréditaire, mais un titre tout de même!

Cette vie brillante, facile, riche, éclatante, avec des facilités de transport aérien, avec des facilités de tous ordres! Et en dehors de l'époque!

C'était l'Argent! Beaucoup d'argent! Et elle était fêtée partout,

adulée, et en plus de cela, étant donné que Nicole est l'être le plus délicieux qui puisse exister, les gens étaient attirés par sa fortune et ses facilités, sa gaîté, sa joie de vivre et par sa richesse, mais aussi par sa très grande gentillesse.

Et je me demande, aujourd'hui, si pour une fois je n'ai pas rendu service à quelqu'un de ce genre, à quelqu'un d'aussi exquis que Nicole.

Car elle avait hésité et je pense que par mes conversations, que par une certaine influence que j'avais exercée sur elle, je suis arrivé progressivement à la convaincre des bienfaits pour elle et de l'agrément, de la joie que pouvait représenter une union de ce genre, tout en gardant tout au fond d'elle-même un sentiment pour le premier mari. Elle avait sauté le pas, et elle avait le bonheur!

L'EMPLOI

"Vous êtes un traître, Monsieur, vous avez une gueule de raie, Monsieur, vous êtes un international, Monsieur, et dans le vilain sens, vous êtes un riche, Monsieur. Vous êtes un incapable, un velléitaire, Monsieur, vous êtes inculte, Monsieur. Vous n'êtes pas sorti des grandes écoles, cela se voit, vous êtes un timide, Monsieur, vous pourriez plaire, Monsieur, et cela ne doit pas être : vous cherchez, Monsieur, en affreux Juif et en grand bourgeois, à vous enrichir davantage en surprenant des secrets d'Etat et de finance à votre profit. Vous me compromettez, Monsieur, votre présence, même pendant dix minutes, gêne ma montée administrative. Votre regard confiant, puis lumineux, m'insupporte Monsieur, et prouve votre hypocrisie. Vous me définissez, Monsieur, votre intérêt avec un faux air de loyauté. Servir gratuitement l'Etat, puis disparaître. Me servir, mais, Monsieur, seuls les encadrés ont le droit de me servir et le biais que vous connaissez, le stage, est dangereux s'il était mis à votre portée. Il est ridicule de penser que je travaille dans le beau, dans le sacrifice. Je passe ici, Monsieur, un temps dans l'ennui et dans l'importance pour atteindre la place de Monsieur Durand. Grande course, Monsieur, depuis les bancs du Lycée, sans saveur, sans honneur, sans joie sauf les satisfactions de la vanité et de la victoire acquises aux dépens des Durand de la rue de Rivoli, et puis, Monsieur, brisons-là, vous êtes à peine poli."

Dehors, les bruits de la rue s'écrasent dans les oreilles, le trottoir est une ligne brisée.

Ah, se perdre en cette grande ville, marcher, s'achever avec une putain de passage, française ou belge.

Parler enfin, dire tout, disparaître, sans nom, avec un faux état civil, être dans des lieux de fièvre, de vie intense et ignoble...

Elle attendait, comme convenu, dans un hall d'hôtel confortable et moyen qui n'était pas le nôtre, à proximité du Parc.

Jolie, confiante, tendre, inconsciente, amoureuse sans le savoir, délicieusement habillée.

"Tu dois être satisfait... Tu es éclairé par un sourire... mais tu es baigné de sueur..."

"Ah... Ah... c'est parfait, c'est conforme, cela n'a aucune importance", dis-je.

Je raconte en effleurant.

"Mais tu paraissais heureux, cependant."

"Veux-tu réserver, en utilisant le téléphone, une table au Savoy, ce soir pour le souper... Je veux des oeufs à cheval sur haddock... Nous rentrerons demain."

Je m'étais mêlé, l'année précédente, aux Sciences Politiques, à de jeunes futurs Inspecteurs des Finances. J'avais fait des exposés, analysé, dans la vie et dans la comptabilité, des faits imaginés portant sur la distribution des matières premières et sur le rendement des hommes. Mon cerveau fonctionnait normalement et je pensais qu'un hasard favorable faisant suite à cet effort venait à moi.

En ce mois d'octobre, une relation parisienne, pour se donner de l'importance à l'égard d'autres personnes, avait joué sur une amitié qui le liait à l'Inspecteur des Finances, attaché financier à Londres, pour qu'il m'acceptât quelques mois dans son entourage, pour toute besogne. Il m'avait dit que j'étais attendu, et cela était faux...

C'était un jeudi, et je pensais que le vendredi à 8 heures 30, fier et heureux, j'aurais travaillé pendant quelques mois dans l'ambiance du grand commis!!!

LE RESPONSABLE SI SEUL

C'était à l'époque, une de plus, au cours de laquelle on tuait par surprise, dans le noir, on torturait, on faisait chanter, on terrifiait et chacun était le traître d'une cause. Avec ma femme, nous suivions au ralenti une rue très étroite, tracée à la création de Paris sur un sol marécageux et peu sûr.

Des voitures rangées de part et d'autre bloquaient cette rue, des ombres bizarres circulaient à pied entre ces rangées de voitures. Un motard de la police s'est trouvé circulant au ralenti sur sa moto silencieuse et nous le suivions.

Autrefois je voyais clair dans la nuit. Ce que j'avais conservé de cette jeunesse tourmentée était la notion animale des situations troubles, c'est tout ce qui m'en restait. Ce motard, avec des mouvements merveilleusement rythmés, faisait circuler les voitures et du regard saisissait chaque être louche et bizarre.

J'admirais, une fois de plus, notre époque. L'être robot est sélectionné, dressé, il mène une vie d'hygiène. Son corps, sa pensée sont pénétrés par une forme scientifique d'hypnose, il approche de l'être parfait.

Devant un très vieil hôtel de l'Île Saint Louis, préservé intact, illustre et parfait, j'ai laissé ma femme enveloppée de fourrures et garnie de bijoux... et je suis allé me ranger plus loin.

La Seine remontait en bouffées de brume, d'humidité et d'égouts. A pied je sentais mieux encore cette rue surveillée par des fauves. Je suis entré dans la cour de la demeure aux formes telles que je m'y suis attardé, et enfin j'ai pénétré dans l'appartement où nous étions conviés. Cet hôtel avait conservé son image privée mais était cependant divisé en grands appartements. Tous les locataires se connaissaient et s'étaient acceptés.

J'entre en un éclat de luxe. Je ne décrirai pas ce que j'y ai vu car cela ne servirait pas ma préoccupation. Les gens étaient nombreux, les serviteurs également, et j'ai suffisamment vécu et senti pour placer les personnages. Les femmes fort belles; rapidement j'ai constaté que ma femme était la plus belle et probablement la plus redoutable. Je suis ainsi fait d'ailleurs, je compare, et sous tous les rapports, les femmes à celle avec laquelle je vis... Tout était parfait et harmonieux, et celle qui nous recevait était belle, séduisante à l'extrême.

Avec un oeil d'aigle que j'avais rapidement repêché du passé,

j'ai senti tout le trouble qui se dégageait de ces trente personnes, et cela me plaisait infiniment.

Je vis un mouvement permanent autour d'un personnage, j'ai cherché à me remémorer les photos des journaux. J'étais sur la voie, j'en eus confirmation, il était le Préfet de Police.

Il avait en cette époque, et cela était tout récent, trente mille hommes de plus qui dépendaient de lui. On l'accusait de tout, on jetait sur lui les horreurs qui d'ailleurs existaient et combien. Il était mince, les cheveux déjà un peu argentés, l'oeil très clair, une figure mobile et d'une sensibilité presque malade. La voix fluette, et il avait de l'esprit. Sa femme était autre que les autres femmes, elle était timide et elle n'avait aimé qu'un homme. Sa vie était claire et nette.

Très bas, je dis à ma femme : "Regarde cet homme, il est un immense personnage." Elle haussa les épaules et me fit taire. J'eus encore le courage de lui dire, en un souffle, qui était ce grand commis.

Le dîner à deux tables fut comme le reste, merveilleux. Ma femme était à côté du Préfet de Police, et ils paraissaient sympathiser. Depuis la Révolution française, ma femme ne comprend pas très bien la différence entre l'huissier de Ministère et un serviteur prépondérant de l'Etat, mais leur entretien paraissait réussi et gai. Je comprenais si bien le motard à l'intelligence et aux mouvements parfaits, la rue surveillée à cause de l'immense personnage.

Le regard du grand homme, rieur d'ailleurs, montrait à ceux qui savent voir qu'il était conscient qu'à tous moments il pouvait être assassiné, il avait fait le sacrifice, il savait tant de choses et il était absolument modeste.

Nous étions tous en fiches, sauf son épouse. Tous, nous avons des motifs suffisants... Je me demandais d'ailleurs si, malgré la rivalité des polices, ma fiche était la même à la Sûreté et à la Préfecture. Demain matin demanderait-il, par amusement, de se faire jeter les fiches des convives sur son bureau? Cela doit être si distrayant. Elles sont fausses d'ailleurs, ou plutôt les interprétations données des actes des êtres louches sont fausses.

Après avoir erré, regardé, admiré, j'ai trouvé, sur un très grand divan rouge, un certain nombre de convives installés et, en bout, ma femme et le grand commis. Les autres ne pouvaient pas entendre, il y avait du brouhaha, et puis ce que j'avais envie de dire n'entrait pas dans leur entendement. Certains regards, qui ont beaucoup vu et qui ont vu le danger et le risque, peuvent comprendre.

En balbutiant, je lui dis : "Vous avez écrit votre livre; l'ayant écrit, je me rends compte, je crois..." Ma femme me dit : "Va vider le cendrier!!" ... Tout fut coupé volontairement, car elle avait

senti que je voulais m'exprimer.

Le Préfet termina sa soirée en dansant le Twist, mais que voulais-je lui dire?

Je voulais lui bafouiller ce que je sens si profondément... Lorsqu'on a du courage, lorsqu'on a abandonné sa propre vie et qu'on est dans le danger... long silence... le commandement de masses d'hommes... on ne sait plus si on commande ou si on suit... la force des événements troubles mettent en cause sans cesse sa propre intégrité... lorsqu'on est imbu de la culture de France comme lui... lorsqu'on doit aimer, par sa sensibilité, tant de choses... lorsqu'on est submergé par des images... long silence... son livre si émouvant... je suis de ceux qui ont été bouleversés par son livre... long silence... celui qui a écrit un tel livre a tant réfléchi délicatement... un peu de rougeur et long silence... en tout petit j'ai su assez sur l'isolement, l'horreur d'être même un petit responsable en une période d'horreur... long silence, très long silence... on est seul, si seul, on a besoin parfois de s'enfermer... lui qui a la culture et l'habitude du commandement, il ne fait pas certainement comme j'ai fait, car j'ai crié dans les bois comme une bête... affreux silence... je voulais lui dire que je crois saisir tout cela et que surtout ce fut un honneur pour moi que de l'approcher... et il est profondément beau qu'un régime fort ait choisi comme Préfet de Police un être comme lui...

Sa solitude...

J'avais oublié le titre de son livre, je pense toujours que j'oublie ce qui est dans un livre... mais non, je suis retourné aux textes : le titre est "L'Ere des responsables", et à chaque page on y trouve la solitude du responsable.

Voilà ce que je voulais dire. Je ne pensais pas avoir à penser et à m'exprimer vrai, ce soir-là, cela ne m'arrive jamais plus d'ailleurs... Ma femme, sans savoir, a vu mon regard sans doute, et elle me dit : "Vide le cendrier." Elle ne m'a jamais demandé ce que je voulais dire. Je suis resté en mon silence si froid.

LE CALME

J'avais atteint le calme, l'âge.

Ma robuste santé me permettait de humer ce bonheur complètement.

Je m'installai en un "studio" de trois pièces dans un immeuble de vingt-cinq étages et y fis des frais importants.

Je pris grand soin de l'appareillage électrique. L'insonorisation n'était pas suffisante, aussi fis-je de mon "studio" une demeure blindée contre les sons extérieurs.

A déjeuner, je me nourrissais de poudres et de pilules. Le soir, lorsque je ne sortais pas, je me faisais cuire un bon repas.

Une femme de ménage, faisant partie du syndicat de "l'aide intérieure" du bloc d'immeubles, venait chaque matin pendant deux heures. Elle rangeait notamment la vaisselle de la veille qui avait séché à l'infra rouge dans la machine.

Une fois par semaine, une autre femme du même syndicat, mais ayant une autre spécialité, passait mes vêtements à la vapeur, recousait les boutons, rangeait le linge qui était de qualité et confectionné selon les belles techniques de Lyon.

Ma vie de l'esthétique et de l'action s'était manifestée au cours d'un long passé en Lot-et-Garonne et dans le Sud-Ouest. La beauté et l'histoire de cette région m'avaient poussé à y faire une sorte de guerre révolutionnaire, et ensuite de l'agriculture pour me faire pardonner cette révolution cruelle.

Je ne retournais plus en Lot-et-Garonne. Je ne le supportais plus. Je ne supportais plus les images, les souvenirs. Je ne supportais plus les émotions de l'esthétique. Je ne supportais plus l'évolution intelligente de cette région.

Parfois, au moment de la sieste, je m'endormais en respirant le Lot-et-Garonne. Je pensais aussi à la douceur des femmes, et à travers elles je rêvais à mon monde immense, érotique, et toujours présent.

Parfois, un de mes anciens associés en économie rurale venait du Lot-et-Garonne pour me voir. Alors, pendant quelques heures, je faisais le point, j'évoquais les chiffres, je parlais prévisions... et puis c'était tout.

Bien sûr, des êtres passaient qui avaient compté pour moi, mais ils ne devaient être ni agressifs, ni critiques.

Je voyais parfois des femmes de ma génération, ou celles du passé. Je posais mes vieilles mains simultanément sur leurs fronts et sur leurs nuques pour qu'elles sentent le calme monter en elles.

Je ne donnais plus jamais de conseils ou d'indications. Mais je conseillais parfois des êtres jeunes qui n'avaient jamais existé dans le passé, et je les projetais dans l'avenir nucléaire. Avec eux je vivais dans le monde actuel et dans le monde de l'avenir.

Je me refusais à penser à l'organisation financière de ceux, héritiers légaux, à qui j'avais tant distribué de mes biens.

Je conservais cependant un capital, astucieusement placé dans une banque publique du quartier où je me rendais une fois par semaine. J'étais inscrit dans un cabinet fiscal et comptable où j'allais parfois.

Je suivais l'évolution économique mondiale. Je lisais régulièrement des documents ou des journaux économiques et sociaux. Mon portefeuille était une merveille d'équilibre.

Je m'obligeais à sortir trente minutes par jour en mon quartier. Cela me permettait de faire le marché et de participer à la distribution alimentaire de l'époque.

Deux fois par semaine je me rendais en un lieu spécialisé pour y faire quelques mouvements de détente : détente physique, détente de pensée.

Le soir, je dînais souvent dans un bon restaurant avec des jeunes, ou bien dans un restaurant élégant et parisien, avec une femme du passé.

Deux fois par an, hors saison, pendant une semaine, je respirais l'air de la montagne. Je partais seul dans ma voiture de grande série et de petite cylindrée.

J'allais seulement au Théâtre Français.

Chez moi, j'écoutais la musique du XIXème siècle.

Je rêvais aux régions de France, je pensais au Lot-et-Garonne, je pensais à mon présent et à mon avenir.

Jamais je n'avais eu d'amis; j'évitais ceux qui avaient cru l'être.

... Ce calme, ce fut un rêve... Ma période de calme ne le fut pas, et se présenta autrement...

CONCLUSION

Après avoir révélé les émotions, les angoisses, les images érotiques, les faiblesses, les forces, la force, au travers des rêves, on peut s'étonner, et je m'étonne.

Cet étonnement est de ressentir un nombre restreint d'émotions, d'idées maîtresses, d'obsessions qui mènent à une vie riche ou chaotique.

C'est un flux, un reflux, comme la mer qui gronde, qui est puissante, qui s'écrase et qui se regonfle.

Au travers de l'action, au travers de la femme, le débat s'élève. Il atteint parfois des cimes. Brusquement, il y a de petits événements, de petites agaceries, de petites lâchetés qui contrecarrent.

Tout est remis en question, tout flotte, tout est indécis, tout est lâche, l'accablement s'installe et puis, tout revient, les cimes réapparaissent à nouveau.

Parfois, c'est l'écrasement, le "à quoi bon?", l'humiliation, la défaite. Alors, on remet tout en marche, les ondes intérieures, les nerfs, l'imagination. On passe une fois de plus au-dessus. Le sang circule à nouveau.